

MÉDÉRIC RIBREUX

SUR LE CHEMIN DE
LA MONTAGNE
CORSE



Ce livre est publié sous licence Creative Commons Attribution ShareAlike 3.0 Unported.

Vous êtes libre de :

- **de partager** — Reproduire, distribuer et communiquer cette création au public.
- **de modifier** cette création.

Sous les conditions :

- **de Paternité** — Vous devez citer le nom de l’auteur original de la manière indiquée par l’auteur de l’œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation (mais pas d’une manière qui suggérerait qu’ils vous soutiennent ou approuvent votre utilisation de l’œuvre).
- **Partage des Conditions Initiales à l’Identique** — Si vous modifiez, transformez ou adaptez cette création, vous n’avez le droit de distribuer la création qui en résulte que sous un contrat identique à celui-ci.

Le texte intégral de la licence est disponible sur Internet :
<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>



Introduction

Du 14 septembre au 3 octobre 2012, je suis parti, seul, sur les chemins de la montagne corse. Cette grande randonnée a été pour moi l'occasion de visiter la Corse sous un jour particulier : celui de la montagne. En guise de chemin, je suis parti de l'Île Rousse à pied, jusqu'à Porto Vecchio. Entre ces deux ports, j'ai taillé ma route en empruntant majoritairement celle du chemin de Grande Randonnée numéro 20 (le GR20). Ce fut pour moi une espèce d'aventure, quelque chose de marquant pour un être humain, suffisamment important pour que je prenne l'effort de coucher mes souvenirs sur le papier et raconter ce qui s'est passé. Je n'ai aucune ambition par rapport à ce travail d'écriture, mon seul objectif est de le transformer en une espèce d'album photos qui irait plus loin que l'image en reprenant, le plus possible, la narration et la description de cette masse de couleurs, d'odeurs et de sentiments enfouis au cœur de ma mémoire. Cet écrit est fait sans prétention : je crois qu'il pourra plaire à d'autres que moi... mais ce n'est pas garanti. Les aventures contées dans ce récit n'ont rien de rocambolesques. Ami lecteur, j'espère que tu voudras bien m'en excuser mais c'est d'abord pour conserver ce semblant de description en dehors de mon cerveau que je me suis mis à écrire. Puisses-tu y trouver quand même un peu d'intérêt !

Pourquoi partir sur le GR20 ? La réponse est forcément complexe, les idées nombreuses. D'abord, j'ai déjà randonnée dans les Pyrénées, sur la HRP, et pendant ma préparation, j'ai découvert les chemins de grandes randonnées. C'était bien sympathique pour un moment de suivre les balises rouges et blanches dans un désert où les pistes tracées des pas de l'homme sont peu nombreuses. Ça me rassurait un peu de pouvoir compter sur un marquage qui indiquait où mettre ses pieds. Ensuite, pour Noël 2011, ma sœur m'a offert un guide sur les meilleurs treks de France. Dans la liste, il y avait des randonnées sur la côte d'Opale et sur un tas d'endroits que je n'avais jamais soupçonnés. La fin du livre était consacrée au GR20, en Corse. Les images ont titillé mon imagination. Je me suis donc renseigné sur sa faisabilité et j'ai très vite vu que c'était un parcours assez engagé et loin

de la petite promenade tranquille. Le nombre d'étapes (limité à 15) permettait de marcher pendant une durée raisonnable et en autonomie complète pour la nourriture. Il faut en effet savoir que 15 jours de subsistance, c'est grosso-modo aux alentours de 10 kilogrammes. Difficile d'en emporter plus lorsqu'on trimbale déjà des vêtements et de quoi s'abriter et dormir pendant la nuit.

Au-delà de ces aspects un peu techniques, j'avais aussi envie de voir la Corse où je n'étais jamais allé. Toutefois, je voulais le faire dans de bonnes conditions, c'est-à-dire en dehors du contexte touristique offert par les rivages et les plages. Il me fallait un peu d'action pour mieux me faire apprécier ce pays, dans la globalité d'un parcours qui passe complètement par son centre. C'est ce que je suis allé chercher cette fois, du bout de mes chaussures.

Mais parlons un peu plus du chemin de Grande Randonnée n°20. Il est situé en Corse, démarre sur la commune de Calenzana en Haute-Corse et s'arrête à Conca en Corse du sud. Il est d'une longueur d'environ 180 kilomètres et il passe par l'intérieur de la Corse. N'oubliez pas que l'île de beauté est avant tout une montagne avec les pieds dans l'eau. Très vite, son centre se retrouve assez haut perché. C'est le cas pour le chemin du GR20 qui doit culminer à 2225 mètres d'altitude, à la brèche de Capitellu. Il est composé de 15 étapes, une par jour. Certains randonneurs vont plus vite et doublent voire triplent les étapes. Le chemin est réputé difficile. Il présente d'abord un aspect très caillouteux. Rien ne vient vraiment assouplir la roche nue qui se trouve sur le sentier. De plus, certains passages sont délicats et imposent de faire un peu d'escalade. Enfin, il arrive que de mauvaises conditions climatiques viennent complètement changer la figure du terrain et transforment un chemin simple en une vraie galère.

Pourtant le GR20 est situé dans un territoire bien préservé : le Parc Naturel Régional Corse (PNRC). Cet organisme a en charge une très grande surface de la Corse et les règles de circulation y sont presque aussi contraignantes que celles qu'on peut rencontrer dans les parcs nationaux. Notamment, il est interdit de bivouaquer en dehors des refuges. Ces refuges sont gérés par le PNRC qui obtient une partie de ses recettes via les nuitées et les ventes sur place. C'est, je pense, loin d'être négligeable, car j'estime que le nombre de marcheurs est sans doute plus important que sur n'importe quel autre chemin balisé. Le GR20 a plutôt une bonne réputation, y compris à l'international.

Pour ma part, j'ai voulu prendre un peu de temps pour faire ce parcours. Je me suis autorisé près de 17 jours complets entre mon arrivée et mon départ. Pour occuper les jours en plus, j'ai prévu d'abord de commencer la marche dès la

descente du bateau, c'est-à-dire en partant à pied de l'Île Rousse pour rejoindre Calenzana. Ce premier jour de marche, en dehors du GR20, devait me permettre de m'échauffer un peu, notamment au niveau du climat chaud de l'île. Mais cet itinéraire n'est pas balisé. J'ai dû le construire à distance en prenant les routes et les chemins visibles sur les cartes IGN. Avant de partir, je n'étais donc pas vraiment certain que mon chemin serait toujours là où je l'avais tracé. Ensuite, comme le GR20 passe près des sommets, j'ai voulu en explorer quelques-uns, à commencer par le point le plus élevé : le Monte Cinto. J'ai donc préparé sur mes cartes, les chemins possibles pour escalader les sommets qui se trouvaient à proximité du chemin à suivre. J'en ai repéré une demi-douzaine en sachant qu'en dehors du Cinto, je n'allais pas pouvoir tous les gravir. Les conditions météo seraient les seules juges. Enfin, j'ai un peu bâclé la préparation de la fin du voyage en prévoyant un retour en bus vers Porto-Vecchio, port me permettant ensuite de rejoindre le continent. Pour cette dernière partie, en dehors de l'horaire du bus, je suis parti sans rien ce qui m'a occasionné quelques problèmes !

Pour préparer tout ça, j'ai imprimé une série de huit feuilles A3 recto-verso avec les parties des cartes IGN au 25000e. Ce format me permet d'avoir l'ensemble des cartes utiles à mon voyage sous une forme compacte et légère puisqu'il y a moins de 150 g de papier. L'intérêt du format A3, c'est qu'en le pliant en quatre, je peux facilement le glisser dans une pochette plastique qui me sert de porte-cartes. C'est un accessoire essentiel pour la navigation, car il me permet de regarder les cartes dans des conditions climatiques mauvaises. Et c'est là où on en a plus le besoin.

Avant de partir, il est bon que je vous parle un peu de mon équipement. Comme d'habitude, j'ai essayé de marcher léger. Dans ces conditions, chaque objet que j'emmène avec moi est soigneusement pesé et je réfléchis systématiquement à son utilité ou à un moyen de l'alléger. Je vais essayer de résumer ce que j'ai utilisé pour que vous compreniez mieux le déroulement des différents chapitres. Commençons par ce qui me permet de dormir. Je dispose d'un abri en simple toile de nylon. Il est très léger, car il pèse 800 grammes avec les sardines. C'est un système que je trouve ingénieux : je me sers de mes bâtons de randonnée comme de piquets sur lesquels vient se greffer une toile légère mais imperméable, maintenue au sol par 6 à 8 sardines en aluminium (pour le poids). Cet équipement ne propose donc pas de tapis pour le sol et il est ouvert aux vents. La toile ne descend pas tout à fait jusqu'au sol, il y a toujours un peu de jour dessous. L'intérêt est de permettre une bonne ventilation qui évite la condensation.

Pour le couchage, j'ai opté pour un matelas gonflable ultra-léger. Il ne pèse que 350 grammes, mais il me permet de dormir sur un vrai matelas avec 5 à 6

centimètres d'épaisseur. Il s'est révélé vraiment très confortable, ce qui permet de mieux récupérer de la fatigue, le soir, après avoir marché longtemps. De plus, il évite de se réveiller avec les membres ou le cou ankylosés. Ce super-matelas replié dans son petit sac tient dans ma main ! Pour apporter de la chaleur, j'ai pris un sac de couchage synthétique vendu pour descendre jusqu'à zéro degrés. Je l'avais déjà sous la main et c'était, pour ce qu'il me semblait, un bon compromis entre masse et résistance à l'humidité. Ces trois équipements (abri, matelas et sac de couchage) constituent le plus gros de mon sac à dos.

J'emporte en plus de ça quelques vêtements : deux slips, deux paires de chaussettes, des collants de fille (excellent rapport poids/chaleur apportée/coût), un pantalon de pluie imper-respirant, une doudoune sans manche et une grande étoffe de coton (un truc que j'ai appelé chèche). J'ai aussi emmené un chapeau de soleil un peu bricolé (avec une bride pour éviter qu'il ne s'envole). En dehors de ces vêtements au fond de mon sac, je porte un short, un T-Shirt en laine mérinos, une polaire et une veste de pluie imper-respirante et très légère. Mes chaussures sont des chaussures de trail non montantes. Elles ont l'avantage d'être légères, solides, un minimum étanche et faciles à sécher. En plus de ça, elles m'évitent d'avoir des ampoules aux pieds ce qui est un point très important lorsqu'on marche au long cours. Ces vêtements, en plus d'être peu nombreux, sont très légers mais devraient offrir un minimum de confort face aux aléas de la météo. Lorsque je suis parti dans les Pyrénées, je disposais de la même garde-robe et elle m'a permis d'affronter la neige des névés ainsi que la pluie et le vent.

En dehors de ces vêtements, j'emmène une petite trousse de secours et une trousse de toilette. En guise de trousse, j'utilise des emballages de films plastiques avec une fermeture en forme de zip. C'est très solide et facile à gérer. Le contenu de ma trousse de toilette est rapide à présenter. J'ai une brosse à dents, du dentifrice en petit tube et une boîte contenant un savon. En guise de serviette, j'utilise le chèche. La trousse de soins contient le minimum vital : des pansements et de quoi désinfecter rapidement ainsi que de l'aspirine. Je n'emporte rien d'autre. Si le problème médical est plus sérieux, il vaut mieux redescendre vers la civilisation ou bien se faire rapatrier car, dans tous les cas, je serais certainement non compétent pour gérer la situation. Luxe important, j'emmène aussi une pince à tiques ! J'ai d'autres choses diverses que j'emmène avec moi aussi comme une trousse contenant un peu d'argent et des documents justificatifs, une lampe de poche miniature à recharge manuelle, des cartes.

Vient enfin ce qui me sert pour faire à manger. J'ai fait l'acquisition d'une petite popote en titane. Il s'agit d'une grande tasse avec un couvercle permettant de

s'en servir comme passoire. J'ai trouvé l'ensemble très ingénieux et très compact. Dedans, j'y glisse un réchaud à alcool fabriqué avec une canette en aluminium ainsi que les briquets qui vont avec. Je me suis également fabriqué un pare-vent en assemblant trois feuilles d'aluminium issues de canettes. L'ensemble tient dans la popote et je dois rajouter une bouteille en plastique contenant un peu moins d'un litre d'alcool à brûler. Ce sera mon carburant pour m'assurer de faire un bon repas chaud le soir ainsi que de boire du thé de bon matin. Pour l'eau, j'utilise une bouteille plastique d'un litre. C'est aussi solide mais beaucoup plus léger qu'une gourde de randonnée. Enfin, pour assurer mon ravitaillement en eau, je dispose d'une poche à eau de 4 litres. Même si je ne la remplis jamais complètement, elle me permet également de me laver si je n'ai rien d'autre pour le faire.

Si je vous ai parlé de mon équipement, il faut également que je vous parle de ce que j'ai préparé pour la nourriture. Je me suis concentré, comme à mon habitude, sur le meilleur rapport poids/énergie. Comme mon idée initiale est de marcher léger, il faut s'attaquer à tous les domaines, y compris celui des aliments. L'option la plus simple aurait été de prendre quelques billets en plus et de prendre un repas tous les soirs aux refuges qui croisent ma route. Mais j'avais envie de ne pas dépendre de ces points de ravitaillement. J'aime marcher l'esprit libre en me disant que si j'ai besoin de m'arrêter, car les conditions sont mauvaises, je peux m'assurer le gîte et le couvert.

L'autonomie complète va plus loin pour moi. C'est un peu une sorte de mythe du voyageur qui fait ce qu'il veut. Il n'a pas forcément besoin de s'arrêter là où il peut récupérer de la nourriture. Mieux encore : il n'a plus à se soucier de savoir ce qu'il va manger, où et comment. Tout est directement disponible et ça fait vraiment du bien de ne pas penser à ce point qui peut se révéler parfois délicat. J'ai donc embarqué de quoi manger pour quinze jours en me disant que je trouverai sans doute de quoi faire un ravitaillement pour les deux ou trois jours qui manquent. Mon alimentation de base se concentre sur les cacahuètes qui apportent des protéines et surtout des lipides qui sont ultra-énergétiques (environ 600 kilocalories pour 100 g). J'en ai donc pris près de 2 kilogrammes ! Ensuite, on trouve souvent des aliments qui mélangent le sucré et le gras : des palets bretons, des barres chocolatées, du chocolat. Pour compléter le tout, il me faut aussi un semblant de viande. J'ai embarqué quinze petits saucissons secs, soit un par jour. Pour compléter un peu tout ça, j'ai également prévu de la soupe déshydratée qui permet d'accompagner le repas du soir, focalisé sur une base de céréales précuites pour prendre du volume dans le ventre et éviter la sensation de faim. Pour terminer, quelques extras : du Comté qui est un fromage appétissant, riche et qui se conserve bien en randonnée ; des céréales pour le petit-déjeuner et du lait en poudre.

L'ensemble fait que ces aliments sont rangés en trois catégories : les poudres (lait, soupe, le thé aussi), les bases (cacahuètes, céréales précuites, céréales), les desserts (un peu tout le reste). C'est la nourriture qui me prend le plus grand volume dans le sac au début du parcours. C'est également celle qui prend le plus de poids avec près de 9 kilogrammes pour 8 kilogrammes d'équipement. Ce poids supplémentaire m'oblige à modifier un peu mon entraînement. L'objectif est de pouvoir gérer le poids total dès le départ qui est proche des 17 kilogrammes ce qui reste raisonnable pour de la randonnée. Ensuite, la gestion de la nourriture est assez simple : les repas sont tous identiques, ils peuvent varier un peu en volume selon la sensation de faim ou de satiété. Mais ce qui est vraiment plaisant avec ce système, c'est que le sac s'allège tout seul alors que le corps est habitué à porter lourd dès le départ. Au fur et à mesure de la randonnée, les épaules s'allègent et on a l'impression de voler sur les rochers.

J'ai terminé la partie technique de cette introduction, maintenant voyons l'essentiel : mon état d'esprit ! J'aborde le GR20 en toute humilité. Je sais que j'ai des ressources physiques qui ne demandent qu'à être mobilisées. Je sais aussi que mon entraînement était à la hauteur de ce que je pouvais en attendre. Mais je ne vais pas en Corse pour faire la course. Je souhaite au contraire m'évader des contraintes de la civilisation. Je souhaite que le temps suspende son vol, que mon esprit se concentre sur l'immédiat, qu'il cesse de se projeter en avant, à la recherche d'un objectif à poursuivre. Je souhaite m'abrutir sur un chemin à suivre, tracé par d'autres. À ne plus être inquiet que par les sentiments les plus simples : est-ce qu'il fera beau, aurai-je trop chaud ou trop froid, j'ai faim que puis-je manger, c'est dur, quand ferais-je une pause, etc.

Le GR20 n'est donc pas un défi pour moi. Je sais qu'il est inutile, voire dangereux de défier la montagne. L'homme n'a que trop peu de forces pour la contraindre. Au contraire, il doit savoir jouer avec, la comprendre, mieux la connaître. Il y a toujours un élément symbiotique entre le randonneur et le chemin qu'il parcourt. Avec le temps de la marche, il apprend à interpréter les signes, à régler les problèmes qui peuvent se présenter à lui, notamment la météo. Enfin, la Nature est toujours un domaine à relativiser. Ce qui peut nous paraître difficile, comme une roche à escalader n'est qu'une banale concrétion à l'échelle d'un massif. Si je n'arrive pas à la franchir, alors il existe sans doute pléthore de chemins qui permettent de la contourner. S'il pleut toute une journée, demain il fera sans doute beau ou peut-être que ce n'est pas si grave de marcher les pieds mouillés.

Enfin, tout le monde m'a parlé de la beauté de ce sentier et c'est surtout ça que je viens voir. Néophyte de l'île de beauté, je souhaite moi aussi me nourrir

de ces paysages découpés, de cette mer limpide d'un bleu que je ne connais pas. À moi les oiseaux du haut du ciel, à moi la faune sauvage des montagnes, à moi les arbres aux troncs infinis, aux branches étalées dans les forêts. Je sais aussi qu'invariablement je traverserai des moments forts, essentiellement des rencontres avec des lieux ou des animaux. Pour ces derniers, j'ai fait l'expérience heureuse d'en rencontrer un par jour, à chaque étape, souvent au moment où je prenais mes repas. Ces animaux m'ont toujours apporté la sérénité dont j'avais besoin pour les moments difficiles. Ils m'ont toujours permis de relativiser les moments difficiles car s'ils étaient présents à ce moment c'est que je pouvais très bien y survivre sans problème. J'ai pratiquement toujours eu l'impression qu'ils me protégeaient d'une manière indirecte, feutrée, par leur simple présence. Pour cette raison, j'ai décidé de les dénommer animaux-totems, au sens strict du terme, à savoir, un animal qui observe ou qui protège une personne ou un groupe de personnes. Sur ce point, je dois avouer que la Corse s'est révélée très prolifique en matière d'animaux-totems comme toutes les rencontres que je peux raconter dans ce livre le prouvent.

Paysages magnifiques et préservés, animaux mystiques et protecteurs, végétation variée, chemin parfois tendre, parfois indomptable, voilà tout ce que je vais chercher là-bas. . .

Chapitre 0

Le Départ

Le jour du départ est arrivé. Ma nuit a été courte. Je savais que je devais me réveiller de bonne heure, car je ne voulais surtout pas rater le train qui m'emmenait vers Marseille. Je me réveille donc assez tôt avec le sentiment d'être un peu crevé mais avec un mental à toute épreuve. Mon sac est déjà complètement préparé depuis quelques jours et il me suffit de prendre un dernier petit déjeuner avant de descendre prendre le bus vers 7h45. Pour ne pas me charger inutilement, je suis habillé comme si j'allais grimper les Pyrénées. Sauf que c'est le massif corse que je vais parcourir pendant un peu plus de quinze jours. Enfin, du moins je l'espère !

Les transports en commun toulousains sont souvent plein de bonnes surprises. Même si j'ai anticipé et que j'ai pris une bonne marge de temps, j'ai finalement opté pour partir avec près d'une heure trente d'avance sur mon horaire de train histoire d'éviter tout incident ou tout retard. Je n'ai pas vraiment la pression, car je peux prendre le train pour Marseille un peu plus tard aussi. La condition à ne pas louper est celle du départ du bateau qui ne m'attendra pas. De plus, j'aurais l'air malin si je devais commencer mon périple de randonnée en dormant à l'hôtel à Marseille.

Le bus est plus que complet. J'ai vraiment du mal à y pénétrer, moi avec mon gros sac (comparé à ceux des autres). Un tas de gens prend le bus : des gamins qui vont au collège, des jeunes filles au lycée, des gens au bureau. Ce n'était pas vraiment la meilleure heure pour un départ. Mais c'était l'heure à laquelle j'étais prêt. Finalement, après de nombreux tassements et soubresauts de la masse des passagers, le bus s'arrête à la station de métro de Ramonville où tout est plus fluide... Du moins, jusqu'à ce que la rame arrive à la station suivante. Le métro

se remplit lui aussi de façon exponentielle passant du stade ouvert à celui de bien compressé. Évidemment, mon accoutrement fait tâche dans les costumes cravates, les tailleurs ajustés et les tops survêtements qui brillent dans le noir. Je suis vêtu tout de vert, en short et en T-Shirt avec un sac à dos équipé de bâtons de marche. L'image du parfait randonneur. Je vois bien que je gêne avec mon gros sac, mais je sais aussi que personne n'osera trop s'asseoir dessus à cause des embouts de mes bâtons.

J'arrive finalement à la gare avec un peu d'avance. Je regarde si mon train est bien à l'heure et comme aucun retard n'est indiqué, je patiente sur un banc. Il me reste un peu plus d'une demi-heure avant que je plonge dans le wagon qui doit m'emmener à Marseille. Une fois arrivé à la gare Saint-Charles, je dois prendre le bateau qui est forcément sur le port. Je naviguerai pendant la nuit et je devrais me retrouver à l'Île rousse demain matin de bonne heure. De là, je rejoindrai Calenzana à pied. Voilà pour mon parcours du premier jour qui se résume à des transports en communs.

Alors que je suis assis et en train de contempler les passants qui viennent acheter des journaux au débit de tabac qui est dans la gare, une femme noire âgée vient s'asseoir à côté de moi. Très rapidement, elle me demande avec un accent à couper au couteau si je vais à Marseille. Je lui réponds par l'affirmatif et également que je prends le prochain train. Elle me demande alors quand est-ce que le train part et si je peux lui dire quand elle doit se rendre sur le quai et également sur quel quai se rendre. Je lui dis qu'elle n'a pas à s'en pré-occuper et que je viendrai la chercher à la bonne heure. Sur ce, je retourne à ma contemplation de passants, en silence.

À l'heure dite, j'emmène la vieille dame sur le quai. Comme elle porte quelques bagages, je lui emmène le plus lourd. Visiblement, elle a du mal à s'orienter et du coup, je demande à voir son billet pour m'enquérir de la place où elle doit s'asseoir et dans quelle voiture elle doit monter. Ainsi, elle n'aura pas à courir avec ses affaires dans le train... et moi je pourrais ensuite bondir dans mon wagon. Pendant les cinq minutes que met le train pour arriver sur le quai, elle me raconte qu'elle doit rejoindre sa sœur qui vit à Marseille. Je lui raconte que je vais en randonnée en Corse. Le train arrive, il s'arrête pile là où il doit s'arrêter. Je monte dans le wagon en portant les affaires de cette femme. Juste avant de partir, elle me remercie du fond du cœur et m'embrasse en me disant : « Merci mon fils... » Je ne sais pas pourquoi, mais j'en ai presque les larmes aux yeux. Je lui souhaite à mon tour de passer un bon voyage et je me dirige vers mon wagon, un peu sous le coup de l'émotion. Je n'ai pas fait grand-chose, mais je dois avouer qu'il y avait

quelque-chose de très riche dans cette relation éphémère. D'habitude, je suis loin d'être ouvert aux autres mais là, je dois dire que tout s'est fait avec beaucoup de naturel. Probablement parce que j'abordais ce voyage en toute simplicité et que pour ce premier jour, n'ayant pas d'objectif précis à atteindre, j'étais finalement potentiellement attentif aux besoins des autres et, surtout, prêt à les combler sans avoir l'impression de m'encombrer d'un fardeau trop lourd à porter.

Je consulte à nouveau mon billet pour identifier la voiture dans laquelle je dois voyager. Elle est située deux wagons plus loin. Je m'y précipite... Tiens, il y a moins de monde dans celle-là ! D'ailleurs les fauteuils sont vachement plus classes avec du cuir. Il y en a également beaucoup moins en largeur : 3 fauteuils au lieu de 4. Je relis mon billet pour constater qu'en effet, j'ai bien une place en première classe. Sans doute ma réservation en ligne offrait ça gratuitement et que j'ai pris l'option. C'est bien la première fois que je prends un billet de première classe dans un train Inter-cités et je ne suis pas déçu. C'est très confortable, les sièges sont larges, et, comble du luxe, j'ai un fauteuil rien que pour moi tout seul.

En attendant, comme je suis allégé en bagages, je commence à trouver le temps long. En effet, je n'ai aucun magazine, aucun journaux ou livres pour lire. C'est là un vrai problème pour le randonneur en devenir que je suis actuellement. Comment m'occuper ? Instinctivement, je sors les cartes qui vont me servir pour le premier jour. J'en ai toute une palanquée. Elles sont imprimées sur une dizaine de feuilles A3 recto-verso. Ça fait plus d'un mois qu'elles sont prêtes à servir. J'ai longuement étudié mon parcours en les réalisant. Il s'agit simplement de cartes IGN au 25000e sur lesquelles j'ai retracé le chemin du GR20 ainsi que d'autres routes vers les sommets. J'y ai également ajouté tout ce qui concerne mon premier jour de marche et qui n'est pas sur le GR20, car ce dernier commence à Calenzana à environ 30 km de l'Île Rousse. Pour faire passer le temps, je lis et relis les noms des villages que je vais traverser demain matin. J'essaye d'évaluer les dénivelés.

Après quelques minutes de ce jeu patient, je sors ma boussole pour faire quelques mesures de distances car cet instrument bénéficie, en plus de sa fonction indication du nord, d'une règle adaptée à l'échelle de ma carte. J'essaye d'évaluer les distances entre différents points de ma route pour déterminer où je pourrais m'arrêter pour manger par exemple. Je sais aussi par expérience que ça ne sert pas à grand-chose, car il y a de fortes chances que tout change suivant mon désir d'aller vite ou de prendre mon temps pour admirer le paysage. Mais au moins, ça m'occupe. Pendant que je manipule cette boussole, je remarque que l'aiguille bouge toute seule. Alors que j'ai l'impression que le train circule de manière rectiligne (ce qui est assez vrai si vous observez l'aspect des voies ferrées sur des cartes),

je vois l'aiguille de ma boussole tourner en avant, revenir, incapable d'indiquer le Nord. Je ne sais pas ce qui déclenche ce phénomène. Peut-être y a-t-il un effet de champ magnétique qui vient perturber l'orientation de mon instrument ? Je n'ai pas d'explication certaine. . .

À côté de moi, il y a un couple de quinquagénaires. Ils viennent visiblement du sud à leur teint halé. Au fur et à mesure du voyage, ils lisent de bons journaux de droite (le Point et le Figaro). De temps à autre, je tourne la tête et j'arrive à lire les titres des articles. Visiblement, plus de 6 mois après l'élection présidentielle, il y en a qui ont du mal à s'en remettre. Jamais je n'ai vu autant de conneries et de prédictions stupides écrites en aussi peu de caractères. Même si je n'ai rien d'autre à faire, je ne vais certainement pas m'amuser à lire ces conneries par-dessus l'épaule de mes voisins. Laissons-les dans leur bulle !

Après m'être assoupi quelques minutes, je relève la tête et regarde par la vitre. . . et je suis subjugué par la beauté de ce que je peux voir. Je suis aux environs de Sète et le soleil inonde de lumière la mer que la voie ferrée juxtapose. Jamais je n'avais vu autant de lumière se refléter sur l'eau de la Méditerranée (probablement parce que je ne vais pas souvent voir la mer Méditerranée). Le train, perdu entre la mer et les marais qui prolifèrent sur ma gauche, mène son chemin entre deux eaux. C'est très impressionnant, j'ai l'impression qu'on roule sur la mer. Partout où je regarde, il n'y a que de l'eau. J'en suis tellement estomaqué que je me lève et vais traîner dans tout le compartiment pour mieux apprécier ce que je vois.

Après quelques traversées de villes au nom évocateur sous ce soleil comme Montpellier, Arles et Nîmes, j'arrive enfin en vue de Marseille. Le train se gare et je me retrouve sur le quai. Il fait très chaud et en quelques minutes, à peine sorti de la gare, je suis à la recherche de l'ombre. J'ai quelques heures à passer à Marseille. Il est un peu plus de 14h et je ne prends le bateau vers 19h. d'abord, je dois me mettre en recherche de la gare maritime. Mais avant, j'ai une petite course à faire. Je dois acheter une carte de téléphone pour les cabines téléphoniques publiques. Oui je sais, ça fait vraiment old-fashion en 2012, mais je n'ai pas de téléphone portable et j'aimerais bien avoir de quoi appeler d'une cabine avant mon départ et peut-être aussi lors de mon parcours sur le GR20. Car je n'oublie pas que je dois traverser quelques villages et quelques stations de ski qui auront peut-être un téléphone public à disposition. Je finis par trouver mon bonheur dans une petite boutique qui fait quatre mètres carrés. Après quelques pas, je mets la main sur une cabine téléphonique et j'appelle ma mère pour lui dire que je suis à Marseille et que je vais partir pour la Corse.

Après cette petite pause, je me mets en route vers la gare maritime. Je prends toutefois le temps de flâner un peu. Malgré la chaleur, c'est bon de visiter un peu la ville. Je dois aussi faire quelques emplettes. Je recherche surtout des fruits et des légumes, car je ne vais pas en manger pendant plus de quinze jours. Je trouve une épicerie et j'achète des pêches (ce n'est pas vraiment la saison mais, extérieurement, elles ont l'air bonnes), des bananes, des tomates et des carottes. Un peu plus loin, j'achète une baguette pour mon repas de ce soir sur le bateau. Après ces quelques courses, j'aperçois enfin la gare maritime. C'est un bâtiment pas si grand que ça, bien refait et où je peux lire que mon prochain bateau partira bien dans quelques heures. Au bout d'une demi-heure assis sur un banc de la gare, je me dis qu'il me reste encore du temps pour prendre un café, le dernier avant une quinzaine de jours. Je pars en direction du premier bar.

Je rentre au bar de la Joliette, à quelques pas du terminal de mon futur départ et j'y prends un petit café. Je sors mes cartes pour continuer à les analyser. Le patron du bar est un vrai cliché de la vie marseillaise. On dirait un pirate avec son allure terrible et son cigare qu'il fume négligemment dans son établissement, au plus grand mépris de la loi qui interdit de fumer dans les lieux publics. Mais ça lui va bien et puis, je pense que son cigare est éteint sinon on le sentirait un peu plus fort. Comme tous les clichés marseillais, j'observe qu'il surjoue tous les dialogues qu'il a avec les autres, ses employés comme les clients. Mais au moins, son sens de la répartie éveille mon intérêt de manière bonne enfant.

Après avoir passé près d'une heure au bar, il est temps pour moi de rejoindre la gare et de me préparer au voyage. Déjà quelques personnes font la queue. Le soleil commence à se coucher et il jette sur le port et sur les ferries une lumière qui accentue leur taille gigantesque. Mon bateau, qui s'appelle le Monte d'Oro, est situé plus loin et je dois prendre une navette pour y parvenir. Malheureusement, la première navette étant pleine, je suis obligé d'attendre la seconde. Je finis par monter sur le bateau qui a quasiment fini son chargement de voitures, de camions et de touristes. Pour le départ, je fais comme tout le monde : je vais sur le pont pour observer le port qui s'éloigne. Il y a toujours un moment magique dans ces conditions. Quelque-chose qu'on a moins avec un avion. Les adieux à la terre sont alors plus longs et on a plus le temps de se projeter dans l'avenir avec la mélancolie propre à tout départ.

Même s'il fait un peu de vent, je décide de manger sur place, à l'extérieur. Je m'assieds sur un banc qui me permet d'observer la côte qui s'éloigne progressivement. Elle s'anime de quelques voitures qui passent au loin. Elle s'allume de quelques feux qui apparaissent avec la nuit qui tombe. Mon repas est spartiate mais

efficace. Je note que les pêches sont vraiment dégueulasses et un peu pourries. Je savais bien que ce n'était pas la saison ! Finalement, assis sur ce banc, je me sens bien installé. Tout le monde est rentré et je suis seul, la vue est extraordinaire sur cette côte ultra-découpée, allumée de milliers de petites lueurs et une petite brise vient donner un peu de fraîcheur à la chaleur conservée sur le continent.

Après ces adieux à la terre, je rentre dans le bateau pour y trouver un endroit où dormir. Je n'ai pas vraiment le choix. Je remarque juste quelques fauteuils qui traînent dans le couloir qui mène au restaurant. Celui-ci est assailli, en ce moment, par tous les gourmands qui veulent satisfaire leur appel du ventre. Étant déjà rassasié, j'essaye de trouver le sommeil car, mine de rien, les voyages de toute cette journée m'ont bien épuisé. Mais je ne parviens pas à trouver une position confortable. De plus, malgré mes boules Quiès, j'entends trop de bruits : des gens qui hurlent, le bruit des moteurs, la musique, etc. Tout cela me pousse à trouver un meilleur endroit pour essayer de dormir. Je savais par avance qu'il est difficile de dormir dans un ferry si on ne trouve pas un bon endroit pour le faire. Lors de mon voyage dans les Shetlands, je dormais devant le bar fermé, sur les banquettes. C'était assez confortable. Mais ici, point de banquettes, juste des fauteuils inconfortables. Dans ces conditions, je me balade en quête d'un lieu propice à la station allongée. En allant faire un tour du côté des cabines, je finis par atterrir dans un recoin qui offre une place suffisante. L'inconvénient est qu'il est situé en proximité d'un lieu de passage qui donne, en particulier, vers l'extérieur. Donc régulièrement, quelqu'un sort ou rentre depuis l'extérieur et vient refroidir les lieux avec le vent marin qui s'engouffre à l'intérieur.

Mais je décide quand même de camper ici. Je ne devrais pas trop être dérangé passé une certaine heure, lorsque tous les résidents qui possèdent une cabine auront trouvé leur chambre pour dormir. Je sors mon tapis de sol gonflable et j'enfile mon pantalon et ma polaire pour me protéger du froid. Pour éviter qu'on me pique mon sac pendant mon sommeil, je l'attache à mon poignet et je m'en sers d'oreiller. Le tapis de sol, une fois gonflé, forme un matelas vraiment très confortable. Les mouvements du bateau viennent me bercer comme lorsque j'étais petit. Je finis par m'endormir, réveillé parfois par le bruit sourd des moteurs qui résonne dans tout le navire. Ce n'est pas un super sommeil, mais ce sera mieux que rien.

Vers 5h30, le steward réveille tout le monde avec ses haut-parleurs. Il reste une grosse demi-heure pour prendre un éventuel petit déjeuner. Pour ma part, je choisis de rester au lit et d'attendre le dernier moment pour descendre. Je n'ai pas de train à prendre et j'ai toute la journée devant moi pour marcher. Aussi, je m'accorde un peu de repos bien mérité. Une fois que les gens commencent à descendre du

navire, je range mes affaires et prends d'assaut les toilettes car, comme 90

Je prends alors le chemin du pont de débarquement pour les passagers qui se situe au niveau deux (en dessous du pont). En passant par la porte, je remarque une drôle d'odeur : ça pue la merde ! En tant qu'ingénieur agricole, je peux même affirmer que ça pue la merde de porc... Mes regards se dirigent alors vers le fond du navire et je trouve enfin une explication à cette pestilence. Dans ce recoin, ce sont près de trois énormes camions de transports d'animaux chargés à bloc de cochons du continent. Curieusement, ces derniers semblent assez calmes et ne font pas le raffut auquel on pourrait s'attendre.

Voilà donc une origine plausible pour la charcuterie corse qui, c'est bien connu, est produite en plus grande quantité qu'il n'y a de viande de porc disponible sur l'île. Qui plus est, nos amis les Bretons étant de gros producteurs de porcs, je suis prêt à parier que ces cochons voyageurs proviennent de la région bretonne. Comme quoi, entre autonomistes à la langue distinguée et pratiquée, on trouve toujours à s'entendre.

Paradoxalement, je note également d'autres effluves beaucoup plus parfumées qui se mêlent à l'ammoniac porcin. Et pour cause, pas très loin devant moi se trouve une remorque chargée d'un bon foin de montagne, encore bien coloré et qui sent très bon. Je dois toutefois quitter ces relents printaniers pour rejoindre le pont avant qui commence à s'ouvrir, de manière à descendre du bateau avant les automobilistes pressés (vous avez remarqué, un automobiliste, c'est toujours pressé, à croire que mon expression est un vrai pléonasme).

Nous sommes peu nombreux, comme passagers à pied, à descendre ce matin, alors que la nuit noire est encore présente. A 6h15 en Corse à cette date, il fait encore très sombre et je ne distingue pas encore la lumière blafarde de l'aurore. Le port de l'île Rousse, où nous descendons, offre un bâtiment destiné aux voyageurs. J'y distingue de la lumière ainsi que quelques autres passagers. Je décide de m'y rendre pour attendre le lever du soleil et, accessoirement, de prendre mon petit déjeuner que je n'allais pas prendre vers 5h30 du matin, ayant estimé la durée de mon parcours de ce jour comme un peu plus longue que pour les autres jours sur le GR20.

Lorsque je pénètre dans ce lieu, à travers une porte battante bien isolée, j'y trouve un couple de quinquagénaires qui attend patiemment l'autorisation de monter à bord du bateau. Ils vont devoir attendre que ce dernier se vide de ses passagers, de ses automobilistes et surtout, de ses marchandises (cochons compris).

Ces opérations sont visiblement réalisées avec entrain par les dockers locaux qui sont équipés de tracteurs de camion uniquement destinés à descendre les semis-remorques et à les garer sur un parking dédié avant qu'on vienne les chercher définitivement. Derrière les vitres fumées, ce n'est qu'un ballet incessant de camions.

Je prends place sur un siège, près de la porte de sortie et je déballe mon petit déjeuner. Pour ce premier repas en Corse, je dispose de fruits et de pain. C'est délicieux et je me permets d'y ajouter une barre de céréales chocolatée qui rend le mélange encore plus attrayant. Pourtant, je sais que ça ne va pas durer. Ces barres de céréales, j'en ai près de trente-quatre en stock et j'en mangerai deux par jours pendant au moins quinze jours. . .

Je remarque que le bâtiment dispose de toilettes. J'en profite pour me laver les dents et y faire le plein d'eau. Ne sachant quels seraient mes besoins, je me charge de trois litres et demi qui rajoutent trois kilos et demi à mon poids total (en charge). Le goût de l'eau est vraiment trop chloré mais je n'ai pas trop le choix et je préfère ne pas à être à court du précieux liquide en cas de sécheresse sur le chemin de cette première journée. Lorsque je reviens dans le bâtiment, je remarque que le soleil, encore caché par la montagne, étale quelques timides rayons de lumière dans le ciel complètement vierge de nuages. Cela suffit à me montrer la voie et, après une longue inspiration, j'ouvre la porte battante et je me lance dans l'aventure. . .

Chapitre 1

Le vol des milans à queue rouge

(De l'Île Rousse à Calenzana)

Ça y est, je suis bel et bien arrivé en Corse. Ce matin est, de mon avis de continental, plutôt agréable. Il n'y a aucun nuage et le soleil est encore caché derrière les montagnes. Mais je sens qu'il va bien taper aujourd'hui... en bon nordiste et en bon hacker informatique, je sais que l'ennemi, c'est la lumière du soleil! Et pourtant, cette lumière ajoute une note de grandeur lorsqu'elle se conjugue avec les bleus de l'océan et du ciel, éléments vierges de toute perturbation en ce début de journée.

Le port d'île Rousse est situé sur une presqu'île et je traverse l'unique route qui permet de parvenir à l'entrée de la ville. La cité est bien endormie en ce petit matin de samedi. Je passe devant la minuscule gare de chemin de fer d'Île Rousse. Le gardien vient de l'ouvrir et déjà, quelques personnes attendent le passage de la locomotive, sans doute pour aller vers Calvi. Il faut savoir que le train en Corse, c'est comme tout ce qui est fait en Corse : c'est spécial! Ainsi, contrairement au continent où le train est géré par une grosse boutique comme la SNCF, en lien avec des collectivités locales (les régions surtout), les Corses disposent de leur propre compagnie. Disons que c'est uniquement la collectivité locale qui prend ça en charge, même si je me doute qu'il doit y avoir des subsides d'État de derrière les fagots pour assurer le financement de ce réseau sans doute pas très rentable vu les kilomètres, les dénivelés et le peu de contribuables présents sur le territoire. Néanmoins, ce train permet de disposer d'un autre moyen de voyager et je pense qu'il suscite l'intérêt des touristes.

Pour ma part, je pourrais faire comme ces futurs passagers : prendre le train de bonne heure, direction Calvi puis prendre un taxi ou un bus qui m'amènerait vers Calenzana directement. Néanmoins, j'ai choisi une autre option : celle de prendre mon temps et de marcher avec mes jambes. J'ai donc tracé une route qui devrait me conduire à Calenzana en passant par quelques villages. D'abord, c'est un parcours qui n'est pas si long sur une route sans trop de dénivelé. Il me faut environ 30 kilomètres pour y arriver. De plus, j'ai besoin de chauffer mon corps en produisant, pour ce premier jour, un effort modéré avec mon sac qui est bien chargé. Ce jour tampon va également me permettre de m'habituer à la chaleur corse que je crois difficile à maîtriser et dont je pense que j'aurai fort à faire sur le parcours du GR20 (ce sera loin d'être un problème en fait !). Enfin, comme le parcours du GR20 est en montagne, je n'aurai sans doute pas d'autre occasion de visiter des villages typiques. Me voilà donc parti par la route goudronnée, le long de la départementale 151, et plus si affinités.

La première partie est sans intérêt aucun. Je dois rejoindre la route nationale 197 avant de progresser vers le village de Corbara. Le début de la marche me présente des végétaux dont je n'ai pas l'habitude : des figues de barbaries et d'autres plantes cactées, des oliviers, des figuiers, des amandiers, etc. Visiblement, près des maisons, c'est la profusion de fruits. Néanmoins, j'arrive rapidement à la zone commerciale où les camions commencent à livrer (leur dope) le grand centre commercial d'Île Rousse. Il y a de la civilisation partout sur cette planète, y compris en Corse... mais elle est aussi moche que sur le continent ! Quelques mètres plus loin, je quitte la grande route pour entamer mon périple dans les villages de la Balagne, le nom du territoire où je vais évoluer toute cette journée.

Au fur et à mesure de la montée, le paysage côtier se dessine de mieux en mieux. J'aperçois les plages, les rochers ainsi que la ligne de chemin de fer qui frôle la mer. Il y a également quelques habitations qui tentent de coloniser ce littoral encore un peu préservé... mais je sens qu'elles sont contenues par une sorte de main invisible, chère au peuple Corse qui préserve un peu son patrimoine. À moins que ce soit juste parce que personne ne veut prendre la peine de construire en bord de mer...

J'arrive à l'entrée du premier village corse que je traverse après l'Île Rousse : Corbara. Je suis accueilli par une magnifique chapelle toute blanche avec un clocher en dôme. C'est à ce moment que je prends conscience que le peuple corse est un peuple de la contemplation. En effet, une voiture est garée devant la chapelle. Un vieux est assis sur la rambarde du belvédère et il regarde vers l'Ouest, la mer, le ciel bleu, la plage découpée, les buissons de verdure... sans rien dire. Je n'ose le

déranger. Je suis moi même impressionné par la beauté de ce que je vois. Au bout de quelques minutes, toujours sans rien dire, il monte dans sa voiture et part. Je suis certain qu'il vient ici tous les matins de bonne heure pour admirer la vue. C'est la contemplation dans son acte le plus réel : celui qui vous fige et qui vous arrache l'attention de votre cerveau pour quelques minutes pendant lesquelles il se perd dans les méandres du relief.

Il y a un petit chat qui apparaît d'un seul coup. Je l'appelle, il vient vers moi et se met à miauler. Je le trouve bien sympathique. Un de ses congénères sort d'une petite lucarne de la chapelle. Il faut que croire que même les chats corses savent se poser au bon endroit pour contempler. Durant toute mon aventure, je ferai souvent la rencontre de quelques-uns de ces animaux, de différentes robes, de différentes tailles mais toujours en harmonie avec le pays... Les félidés vont toujours bien dans un cadre méditerranéen.

Je rentre à présent dans le cœur du village de Corbara qui s'éveille doucement. C'est un village corse comme il y en a tant d'autres. Quelques boutiques locales, des Corses qui parlent français, des figuiers de barbarie qui présentent des fruits presque mûrs (mais dont je me garderai bien d'y toucher), un type qui refait sa clôture... mais c'est beau !

C'est plus à la sortie du bourg qu'un spectacle nouveau s'offre à moi. Le long de la route, des tombeaux me font face. Il s'agit de petites constructions du même type qu'on peut en voir dans les cimetières du continent. Mais ici, au lieu d'être dans un lieu dédié, ils sont présentés à tous les passants, le long du chemin. C'est très déconcertant. Je lis les noms des familles de ce cimetière en ruban. Certains ont des photos en médaillon, d'autres arborent des décorations et des formes variées. On dirait presque que les morts protègent l'entrée du village en impressionnant tout fauteur de trouble qui songerait à s'y aventurer. Je n'avais jamais vu cette disposition avant.

Sur mon chemin, ma carte indique que je vais bientôt croiser une construction massive : le couvent de Corbara. Dans la lumière de cette belle matinée et à l'évocation de ce nom, je ne peux m'empêcher de repenser à une musique d'Ennio Morricone jouée dans le film « Le bon, la brute et le truand » de Sergio Leone. Le morceau s'intitule « the sundown » et il évoque, sur un ton religieux, le mouvement du soleil. Lorsque je marche au grand air, j'ai souvent des morceaux de musiques de films dans la tête, suivant l'impression du moment. J'ai toujours fait ça. Je crois que ça me permet de surjouer certains événements. J'ai pleinement l'impression de vivre une aventure avec cette touche musicale de circonstance. Dans d'autres

situations, la musique m'occupe l'esprit. C'est notamment le cas dans les longues traversées. Enfin, parfois, je déteste cette musique. Lorsque tout va mal, j'ai sans cesse la même mélodie qui vient renforcer l'impression de stress. Je me surprends à mettre en boucle jusqu'à l'agacement les mêmes notes, comme si cette répétition devait calmer l'autiste que je suis dans ces moments difficiles.

Mais pour le moment, le temps est clément, le chemin sage et je décide de couper à travers champs. Il y a un chemin indiqué en pointillés sur ma carte. L'emprunter me permettrait de quitter la route goudronnée et aussi de gagner le village de Sant Antonino, perché sur une pointe. Mais je ne saurais dire à l'avance si je vais me retrouver devant des barrières fermées, comme on en trouve dans certains coins du continent. On verra bien...

Chemin faisant, je remarque des fruits secs par terre. En les écrasant contre une pierre, je devine qu'il s'agit d'amandes. J'en fais un maigre stock avant de les déguster. Elles sont délicieuses quoiqu'un peu fortes. Des amandes ! On trouve de tout en Corse. Je finis par arriver devant une barrière. Mais celle-ci est prévue pour permettre le passage et je la referme derrière moi. Après quelques minutes, je parviens à une sorte de muret assez haut pour cacher ce qui se trouve à l'intérieur. J'en fais le tour et je découvre une fontaine qui coule à petites gouttes (fontaine di Morella). Je décide d'y faire une pause. L'endroit est frais dans le soleil levé et la vue sur la mer est grandiose. Comble du luxe, je me fais un thé avec mon réchaud, une dose d'alcool à brûler et ma popote. Il est 10h30, c'est une bonne heure pour le déguster. J'ôte mes chaussures et chaussettes ainsi que mon T-shirt qui est bien humide. Après quelques minutes et quelques frémissements d'eau bouillante, je me délecte de cette boisson excitante qui va me redonner du peps.

J'entends des cloches au loin, sans doute des moutons qui se promènent. En finissant ma dernière gorgée de thé, je me retrouve nez à nez avec un troupeau de chèvres. La plus grande mène la harde et je vois bien que je les dérange. Elles veulent simplement boire à la fontaine. D'autres plus petites grimpent sur le muret comme des acrobates pour m'éviter et accéder à la fraîcheur de l'eau. Enfin, le chien qui les garde apparaît. Je le salue comme il se doit, car il est impressionnant. On dirait presque un Montagne des Pyrénées ! Cette rencontre imprévue me remplit de surprise et me laisse penser que les animaux seront toujours présents sur mon parcours. J'en prends bonne note pour plus tard.

En reprenant la marche, je parviens à Sant Antonino. Ce village est situé sur un piton rocheux et il a une forme « urbaine » bien particulière. Tout est ramassé autour du roc, avec des ruelles étroites. Je décide de couper à travers. D'après

la carte, je devrais rejoindre une petite route qui filera vers le village d'Aregno. Mais, en fait, je ne rejoindrais la départementale 151 (celle qui doit me conduire à Calenzana) qu'à la hauteur du village de Cateri. Il fait de plus en plus chaud et le soleil tape sévèrement. Pour éviter les coups de soleil, je prends quelques minutes pour utiliser ma crème solaire. Je n'aime pas cette sensation de gras mélangé à la sueur mais si je ne veux pas rôtir, il faut en passer par là.

À nouveau, je décide de couper à travers champs, à la fois pour aller plus vite, quitter le goudron et aussi pour attraper de l'ombre. Mais cette fois, je dois faire demi-tour. Un grillage me ferme toute tentative de passage. Il s'agit en fait d'une décharge abandonnée (fermée par la DREAL) et le site est complètement bouclé. Me revoilà sur la route après avoir fait demi-tour. Je déteste devoir rebrousser chemin... surtout quand la température ambiante est à ce niveau de chaleur !

Ça cogne d'autant plus que maintenant, il n'y a plus rien pour m'abriter. Je cherche désespérément un coin d'ombre pour m'abriter le temps de ma pause déjeuner. Mais comme je n'en trouve pas un seul, je suis forcé de continuer mon chemin. Au-dessus de ma tête, je remarque un couple de rapaces. Ils ont une queue très longue en forme de V et colorée en rouge vue du dessous. En fait, depuis mon arrivée en Corse, j'en ai déjà vu plusieurs. Mais cette fois-ci, ces derniers sont très proches et je peux les voir très nettement. N'y connaissant rien en rapaces, je leur donne un nom qui me passe par la tête. Je les baptise « milans à queue rouge ». En fait, il s'agit bien de milans, des milans royaux qui sont très présents en Corse.

Au-dessous de ce ballet d'oiseaux de proie, je croise un grand réservoir d'eau et j'aperçois une bâtisse au fond. Avec l'ombre portée, je devrais avoir assez de frais pour manger. d'autant plus qu'il est déjà 13h (6h de marche avec les pauses) et que j'ai bien faim. J'approche du bâtiment qui n'est autre qu'un bâtiment technique du réservoir. Une Peugeot 505 brûlée y est déposée devant. Elle est criblée de balles, comme les nombreux panneaux de signalisation routière que j'ai croisés depuis ce matin et qui arborent des signes étranges où on retrouve souvent les lettres F, L, N et C!!! Tant pis pour le cadre peu pittoresque, j'ai besoin de manger... et de me reposer un peu.

Après avoir pris mon repas, je consulte ma carte. Elle m'indique qu'il me reste quelques kilomètres avant d'arriver au dernier village avant Calenzana : Montemaggiore. Je l'atteins en un peu moins d'une heure. Il me frappe par sa position, sur un surplomb rocheux. Le soleil tapant fort à cette heure de la journée, je m'inscris en faux sur la marche et fais une pause, assis sur un banc de la place du village, à l'ombre des mûriers. Tel le cliché du vieux corse assis avec son bâton

(le mien est un bâton de randonnée), je dévisage les touristes de l'arrière-saison qui viennent visiter les lieux. À partir de Montemaggiore, je dois couper à travers champs, sur un chemin indiqué sur ma carte avant de rattraper la route qui mène à Calenzana. Le fait de couper au milieu me permet d'économiser une marche de près de 15 kilomètres et vu la chaleur, ça ne me fera pas de mal. En plus de ça, l'eau a un vrai goût de chlore : je subodore que ma poche à eau renforce ce goût peu agréable. Je prends un peu de temps pour explorer Montemaggiore. Je trouve le bout du village, perché sur les rochers avec quelques maisons garnies de figuiers de barbarie. On se croirait dans une forteresse médiévale avec de toutes petites rues et des escaliers à n'en plus finir.

À partir de maintenant, mon chemin devient un vrai chemin : une voie tracée par les hommes et les animaux que ne peuvent emprunter ni les voitures ni les motos. Toutefois, il me faut trouver la marque du début de ce chemin. Selon ma carte, il s'agit d'une croix. Parvenu en bas du village, je vois bien la croix, mais il n'y a pas de chemin. Je force le passage, mais je ne trouve rien d'autre que des clôtures. Cela m'inquiète un peu. Je ne suis pas prêt à faire le détour par Zilia, le prochain village situé sur une route me permettant de rejoindre Calenzana. J'étudie la carte et le paysage en tentant de faire coïncider les deux pour trouver une voie. Ce qui s'étale devant mes yeux est un plateau en contrebas du village. Au loin, je distingue la route que je dois rejoindre, quelques vignes et une serre qui se situe à mi-chemin. Mais entre ma position et la serre, je ne distingue qu'une partie de piste, bien visible au début mais qui se perd dans les buissons. Même si ma carte affirme le contraire, je ne suis pas sûr que je puisse passer. Après tout, le chemin initial que je devais prendre et qui était bien indiqué sur la carte n'existe pas.

Alors que je me dirige vers l'ouest pour y voir plus clairement, tout en regardant la carte et le paysage, je sens que mon pied gauche se dérobe. Ma cheville pivote sérieusement sur le côté et je m'écroule par terre. Bravo ! Alors que je faisais deux choses en même temps (marcher et regarder, deux choses différentes), je ne me suis pas rendu compte que le chemin goudronné présentait, à cet endroit, un dévers. Je crains que la glissade ne soit la cause d'une entorse de la cheville, car j'ai bien senti la traction inhabituelle sur mon tendon qui me fait mal. Je me relève en posant le pied et je ne suis qu'à moitié rassuré quand je sens que je peux prendre appui malgré une douleur supportable. J'ai bien failli me faire une bonne entorse ! J'aurais eu l'air fin en racontant à ma famille que j'ai dû abandonner avant même d'avoir commencé ! Ah quelle connerie d'oublier la règle de base en randonnée : ne jamais faire deux choses en même temps quand on marche. Si tu marches, tu dois regarder la route, tu dois regarder où tu mets les pieds. Si tu veux regarder le

paysage ou ta carte, tu fais une pause... car si tu te trompes de chemin, tu peux toujours revenir en arrière sur tes deux jambes alors que si tu te fais une entorse, tu auras l'air malin avec ta carte ! Je prends bonne note de cette règle et je la grave une bonne fois pour toutes dans ma tête. Elle m'accompagnera pendant tout mon parcours sur le GR20 où elle se révélera précieuse.

Je dois néanmoins passer de l'autre côté. Je me décide à emprunter une autre piste dans la même direction. Si le chemin se retrouve fermé, je prendrai par Zilia. D'en haut, je vois qu'il y a encore des vaches dans le lieu où je souhaite aller. Elles sont très éloignées les unes des autres et peu nombreuses, mais je peux quand même les apercevoir. Les vaches corses, comparées aux vaches du continent, sont des modèles réduits. Elles n'ont que la peau sur les os, mais elles semblent plus agiles et capables de faire la grimpe assez facilement. Et puis surtout, elles paraissent plutôt peureuses et peu curieuses.

Je poursuis donc sur la piste qui est très dégagée. Après quelques centaines de mètres, une barrière me barre la route. Je décide de la franchir. Après tout, il est fort probable que je trouve quand même une issue et je vois bien que la piste se poursuit au-delà. En plus, c'est une vraie barrière agricole : c'est le fil qui tient le piquet debout (et non l'inverse) ! La franchir est un jeu d'enfant.

Je continue mon chemin et arrive à un croisement : la piste se sépare en deux. Quel côté choisir ? Tiens, sur la droite, il y a une vache qui broute. Tiens, elle a l'air assez imposante ! Tiens, en fait, je viens de comprendre pourquoi la barrière était fermée : c'est un taureau ! Heureusement, il ne m'a pas vu. Même si c'est un avorton de taureau comparé à un Charolais, il est sans doute capable de m'ennuyer sérieusement. J'opte pour la piste de gauche même si ma direction devrait plutôt être vers la droite... D'ailleurs, au bout de quelques mètres, la piste s'arrête. Je coupe à travers champs après m'être suffisamment éloigné du taureau. Je croise le reste du troupeau qui s'avance devant moi et je croise les doigts pour qu'un autre mâle ne soit pas parmi elles. Mince, mon chemin est maintenant bouché par un muret de pierres sèches. Qu'importe, j'arriverai quand même de l'autre côté. Vu la situation, je peux bien me permettre de sauter par-dessus.

Grand bien m'en a pris car quelques centaines de mètres plus loin, je croise un ruisseau. Ma carte m'avait bien indiqué qu'il fallait que je passe à travers. Je suis donc dans la bonne direction. Et finalement, je retrouve une piste qui me mène enfin à ma destination : la départementale 151. Je suis passé et j'ai bien gagné 3h de marche.

Il me reste quelques kilomètres avant de rejoindre Calenzana... mais je suis bien fatigué et je fais une pause sur un banc public, en amont de la ville. Ma mission pour le reste de la soirée (il est près de 17h) sera de trouver un camping pour y passer la nuit. Je sais qu'il est à l'autre bout de la ville, mais je suis bien heureux d'avoir marché pendant cette journée très instructive. J'ai parfois dû rebrousser chemin mais, en me fiant à mon instinct et en prenant le temps de lire mes cartes, je suis toujours parvenu à aller là où je le désirais. Psychologiquement, c'est un point important pour les jours à venir.

Après une courte visite de Calenzana, je rejoins le « refuge » de Calenzana qui propose des places de camping à 6 €. Ce sera le même tarif dans les aires de bivouac des refuges du GR20. À mon arrivée, des randonneurs sont déjà installés. Certains dorment dans le refuge et ils font un boucan du diable. Pourtant, ce sont des vieux (la soixantaine) qui ont l'air de bien s'amuser. Mais, les hommes de l'occident ont le défaut majeur de vouloir toujours parler quand ils sont plusieurs... il faudra que je fasse avec.

L'aire du camping n'est pas très grande et je choisis une place pas trop mal, à l'ombre d'un mûrier. J'entends des sons très gutturaux et je devine la présence de nombre de nos amis allemands. Deux français plantent la tente devant mon abri. Ils parlent de la journée de demain où il faudra qu'ils se lèvent tôt pour partir vers 7h, à la fraîche comme ils disent. Ils ont un sac énorme et ont visiblement l'intention d'aller vite. C'est très bien, moi j'ai bien l'intention de prendre tout mon temps et d'aller très lentement...

Après avoir dégusté mon repas du soir, je m'endors à la tombée de la nuit (il est 20h seulement) car, de toute façon, je n'ai pas de lumière et quand bien même j'en aurais une, je n'ai rien à lire dans le noir ! Malgré mes boules Quiès, j'entends les vieux qui parlent fort et qui rigolent. Ma montre indique 23H lorsqu'ils vont se coucher (ces salauds) ! Moi, j'ai besoin de dormir, pas d'entendre ce que vous racontez et qui ne m'intéresse pas. Vers minuit, un couple plante la tente à côté de la mienne et les coups de maillet (ou de pierre) ont raison de mon sommeil. Il n'y a pas moyen de dormir tranquillement dans ce bordel. Espérons que ce sera plus simple dans les bivouacs du GR20. Une fois les lourdeaux d'à côté installés, les vieux partis se coucher, je ferme les yeux jusqu'au petit matin (enfin) !

Chapitre 2

Battre les ailes du corbeau. . .

(De Calenzana au refuge d'Orto Di Piubo)

Le matin est clair sur Calenzana. J'ai bien entendu mes deux compères de la veille qui démontaient la tente pour partir quelques minutes après le lever du jour. Je suis sûr de ne pas les rattraper. Dès que je sens que je suis bien réveillé et après avoir somnolé un peu, j'ouvre mon abri pour constater que le soleil est en train de se lever au-dessus des montagnes. Je prends le temps d'un petit déjeuner simple mais bourratif. J'en prendrai encore tant d'autres identiques tout au long de ces jours de marche.

Les allemands de la veille partent avant moi. Je repère un grand costaud que je nomme Manfred. Il est accompagné par un type un peu plus petit que je baptise Helmutt. Ce sont les premiers prénoms qui me viennent à l'esprit. Helmutt et Manfred sont chargés comme des baudets. Leur sac dépasse largement la hauteur de leur tête et on voit que la charge est lourde. Je me demande bien ce qu'ils ont pu mettre dans leur paquetage qui soit aussi volumineux. . . De mon côté, je ne me crois pas capable de porter autant sur mes épaules. Je leur souhaite bien du courage, car ils vont en avoir besoin, me semble-t-il.

Pour tous ceux qui sont encore présents, c'est l'effervescence. Un autre groupe de jeunes allemands se lève un peu plus loin. Ils se dépêchent de remballer toutes leurs affaires. Les vieux de la veille (ça sonne bien cette expression) sont déjà en piste vers un chemin qui ne semble pas être celui du GR20. Tant mieux, ça m'évitera de devoir supporter leur java toutes les nuits. D'autres couples ou trios

de randonneurs se préparent également à lever le camp. Ils sont tous en groupe, personne ne voyage seul. Toutefois, je constate que mes voisins, qui ont monté leur tente cette nuit, sont encore au lit. Comme quoi, d'autres savent également prendre leur temps. À moins que ce soit la fatigue et le décalage horaire.

Une fois mes affaires rangées dans le sac à dos, je pars sur la route goudronnée pour rejoindre le début du GR20. Je suis suivi de près par d'autres randonneurs, en petits groupes. Un peu après avoir rejoint le centre de Calenzana, je remarque une cabine téléphonique. J'en profite pour appeler ma famille et ma compagne histoire de leur dire que je suis bien en Corse et que je me lance dans mon périple. De la cabine, alors que je suis en train de téléphoner, je remarque un gros chat noir, allongé sur le muret qui fait face à la supérette de la rue d'au-dessus. Il me dévisage... Annonce-t-il un malheur ou vient-il simplement m'encourager. Après avoir fait le tour de mes appels téléphoniques et voyant qu'il ne me fuit pas, je le caresse... Peut-être sera-t-il mon animal-totem du jour ?

Mon sac est prêt, ma carte est dans la poche, ma gourde est remplie d'eau, mes chaussures sont bien ajustées, les familles sont appelées et après quelques centaines de mètres, je suis face au panneau qui indique le début du GR20. Il est temps de s'élancer...

Le chemin commence à grimper et mes jambes et mes pieds commencent à s'échauffer. J'essaye de ne pas aller trop vite mais, naturellement, mon rythme est assez bon et comme mon moral est très positif, je ne peux m'empêcher d'accélérer. Déjà je croise une vache et son veau en plein milieu du chemin ! Je me demande ce qu'ils foutent ici dans cet endroit finalement assez fréquenté.

Le début du GR20 est tout en montée. Le premier jour correspond à un dénivelé positif de près de 1300 mètres ce qui est loin d'être anodin. Aussi, voyant que je vais trop vite, je m'arrête près d'une source pour faire une pause. Le mince filet d'eau a tôt fait de me rafraîchir. Alors que je pense reprendre la marche, un cortège de randonneurs parvient à ma hauteur. Comme moi ils grimpent. Mais je ne désire pas du tout les suivre... D'abord, je ne suis pas avec eux. Ensuite, j'ai choisi d'avancer seul, à mon rythme. Enfin, marcher dans les pas des autres, à un rythme différent conduit soit à les rattraper et à être emmerdé pour doubler, soit à tenter invariablement de les rattraper (faire la course pour résumer). Et puis, comme je l'ai déjà dit auparavant : deux hommes de l'occident ne peuvent s'empêcher de se faire la conversation et moi, je n'aime pas le bruit quand je marche !

Je les laisse donc prendre de l'avance et allonge ma pause en regardant le

paysage. Je jouis beaucoup de ce moment dédié à la contemplation. Le paysage offre un début de montagne alors que je peux encore apercevoir la mer. Après ces quelques minutes d'observation, je reprends la grimpe avec une montée tout en zigzags jusqu'à un lieu qui s'appelle Muravella sur ma carte. Au détour d'un virage, je parviens à un surplomb qui offre un espace presque plat avec de nombreux rochers. Même si je viens de faire une pause, je ne résiste pas à la tentation de m'asseoir sur ces pierres et de savourer le paysage. Un bref coup d'œil sur la suite du chemin montre les randonneurs qui m'ont doublé tout à l'heure qui disparaissent de ma vue dans un virage. Je suis donc tout seul, assis devant un vrai panorama... À ce moment, un corbeau passe dans le ciel azuré. Il a le corps gris et les ailes sombres. J'entends d'ailleurs très distinctement son battement d'aile caractéristique malgré le fait qu'il vole à une assez bonne hauteur. Et je me rends compte de mon bonheur : le vrai silence, c'est quand on peut avoir le luxe d'entendre battre les ailes des oiseaux en vol. J'ai beau tendre l'oreille, je ne perçois d'autre bruit que ces ailes et le vent qui fait bruisser les arbres en contrebas. La civilisation et tout son tintamarre, les êtres humains et leurs paroles incessantes ont tous disparus. Reste l'essentiel : le silence. Dans ma vie d'homme je peux compter les moments de sensation de ce vrai silence sur les doigts d'une seule main... Ça n'a pas de prix et je suis deux fois plus heureux de m'en rendre compte, grâce à ce corbeau. Je sais que c'est finalement lui mon animal-totem du jour.

Après de longues minutes de silence, je me remets en route. Si je veux arriver avant la nuit, il va falloir arrêter de faire des pauses aussi longues toutes les cinq minutes ! Aussi, je continue à progresser de balises en balises. Le GR20 est d'ailleurs bien marqué : difficile de se perdre. Pourtant, à un moment, je me rends compte que je ne vois plus de marques et que mon chemin est parsemé d'herbes. Je croise un groupe de randonneurs dont un des membres m'interpelle : « Le chemin est par ici ! » me confie-t-il sur un ton dépité... Je ne lui réponds pas : je vais bien où je veux même si je me trompe.

Trêves de pauses et de détours, il faut que la route se fasse. La montée continue, parfois dans la forêt, parfois dans les roches mais, ça grimpe toujours. Je parviens à un surplomb qui offre un beau panorama au bout d'une heure d'efforts. De nombreux randonneurs y font une pause. Je décide de continuer malgré la fatigue. Grand mal me prit. C'est en effet à ce moment que j'entrepris d'accélérer le pas. Je voyais bien qu'il y avait des gens un peu plus loin devant moi et, j'avais beau essayer de me retenir, leur présence me dérangeait. Je n'avais plus qu'une idée : les rattraper pour les dépasser. Il ne faut pas y voir un sentiment de compétition : je me contrefiche de savoir qu'ils marchent plus ou moins vite que moi. En fait, c'est juste que ma pratique de la randonnée s'est toujours faite en solitaire avec peu de

monde sur le chemin. Malheureusement, j'ai besoin de pouvoir me dire qu'il n'y a personne devant ni personne derrière moi. Ce que je cherche dans cette démarche, c'est la solitude et la tranquillité. Toute l'année, je croise de nombreuses personnes avec qui je partage des sentiments, des objets, des moments. Mais quand je fais de la randonnée, j'aime bien couper totalement avec mon quotidien et je recherche essentiellement à concentrer mon attention sur mon évolution dans l'environnement de la Nature plutôt que dans celui de la société humaine.

Tout ça me force invariablement le pas et malgré mes recommandations initiales, je sens que c'est bien difficile cette montée. Mais comme mes forces semblent sans limite, je serre les dents et ça finit par passer. Je dépasse d'ailleurs Manfred et Helmutt. Ainsi que de nombreuses autres personnes pour finir par me rendre compte qu'il y aura toujours quelqu'un devant ! Lorsque je croise les deux allemands, je remarque qu'Helmutt souffle comme un bœuf. Il fait tellement de bruit qu'on dirait qu'il est en train de s'asphyxier. . . Finalement, après avoir inconsciemment tenté de rattraper tout le monde, j'arrive bien fatigué et trempé de sueur à un col (dont j'ai oublié le nom) et où je décide de prendre mon repas.

Plein de randonneurs ont eu la même idée que moi. Il y a des Suisses, nécessairement des Allemands finalement très nombreux sur le parcours, et un trio de français qui parlent beaucoup et très fort. Je laisse tout le monde sur place et je fais la grimpe pour pouvoir déjeuner tranquillement sur un surplomb rocheux accueillant car, situé à l'ombre. Je suis assez usé par mon effort matinal et mon corps le ressent. J'ai d'ailleurs un peu mal au bide et je me sens bizarre : je n'ai pas très faim alors que je devrais avoir les crocs comme pas possible. C'est sans doute le fait de trop forcer sur l'allure. Je me promets de faire une sieste après le repas pour récupérer et d'aller moins vite ensuite. De plus, je fais le plein de cacahuètes pour gérer mieux l'effort à venir. Cet aliment peu savoureux lorsqu'il n'est pas salé est ma source principale d'énergie. . .

De mon perchoir, j'entends quand même les autres en bas qui racontent leur vie. Bien sûr, j'apprends plein de choses sur eux. . . Mais je fais en sorte que mon cerveau les oublie rapidement. En effet, je ne suis pas venu faire le GR20 pour rencontrer des gens mais bien pour marcher dans la montagne. Le reste m'importe peu et je suis d'ailleurs surpris de la futilité générale des discours. Quitte à se parler de choses basiques, autant le faire dans le monde basique des hommes plutôt que dans le cadre grandiose dans lequel nous sommes ! Non ? Mais je crois que ces échanges de banalités forment un moyen de se rassurer. Dans un environnement nouveau ou peu connu, qui comporte du danger, la parade de l'homme occidental consiste à trouver des subterfuges sous formes de rappels

triviaux à tout ce qui peut lui rappeler son chez soi. C'est une technique qui marche bien et j'aurai d'ailleurs l'occasion de l'employer dans des moments difficiles. Pour ma part, j'essaie d'écouter, d'observer, d'être attentif et ouvert à ce nouveau pays. Mais, pour aujourd'hui, le premier jour de la marche, je trouve ça juste un peu déplacé de faire comme si on était à la maison, dans son jardin, en train de siroter un bon cocktail. De toute manière, ce n'est que mon point de vue : ces gens font bien ce qu'ils veulent...

J'entends toutefois des paroles qui me visent directement. Même du haut de mon surplomb, je ne suis pas sourd et je capte des paroles qui disent : « Moi la randonnée en solo, je ne comprends pas. Ça n'a aucun intérêt, autant faire une retraite spirituelle... » Ces mots viennent du trio de jeunes français dont je connais finalement beaucoup de choses vu qu'ils ont passé une bonne partie de leur repas à se raconter leurs histoires de boulot et leur vie de famille. Je pense qu'ils croient que je ne les ai pas entendus. En fait, pour faire simple, disons que je n'en ai cure : je fais bien ce que je veux ! Si pour moi la randonnée est effectivement proche de la retraite spirituelle, c'est bien mon problème, pas le leur ! De mon côté, je ne viens pas leur avouer ce que je pense et qui est cité juste au-dessus, histoire de leur faire la morale. Je pense aussi que ceux qui se mettent volontairement en retrait suscitent toujours des interrogations de la part des autres. Interrogations qu'il faut balayer d'un revers de la main : je n'ai pas à me justifier !

Sur ces quelques pensées négatives, je tente de m'assoupir. J'y arrive presque malgré ma position inconfortable et la fraîcheur qui commence à arriver. Après quelques minutes, je vois qu'il est temps de partir. Il reste encore un peu de montée et puis il faudra atteindre le prochain refuge un peu plus bas après avoir franchi un dernier col. Je raccroche mon sac chargé sur mes épaules et je descends de ma salle à manger temporaire. Les autres nigauds sont partis... tant mieux !

Après quelques centaines de mètres dans la forêt, le chemin se dresse vers les hauteurs et bientôt, je constate que je suis obligé de mettre les mains, comme on dit dans le jargon. En règle générale, mes dernières randonnées étaient assez simples : il fallait juste marcher et gérer un effort d'endurance. À cet endroit du GR20, je découvre une nouveauté : l'alpinisme, du moins, une esquisse d'alpinisme. Je suis en effet obligé de ranger mes bâtons de marche dans le sac et de poser les mains sur les roches pour grimper dessus. C'est un vrai plaisir mais la dernière fois que j'ai fait ça, c'était sur la crête de Zazpigain dans les Pyrénées. Ainsi, la réputation du GR20 n'est pas totalement fausse. Dès le premier jour, la difficulté est présente. Je pense alors à tous ceux qui ont le vertige. Ils doivent être bien servis !

La difficulté ne s'arrête pas en si bon chemin. Les pierriers sont au rendez-vous. Pour moi, la définition du terme pierrier est un parcours raide qui force le randonneur à grimper de pierre en pierre, en prenant des points d'appui avec ses mains et ses pieds (proche de l'escalade quoi). En général, cette situation arrive dans des lieux où il n'y a que des blocs de pierre et assez peu de végétation. D'où mon terme de pierrier.

Mais une surprise ne vient jamais seule car j'entends des sons métalliques. On dirait des chaînes. Les voilà devant moi. Elles m'invitent à franchir un surplomb rocheux assez raide. Plutôt que de jouer en finesse, je franchis ce passage délicat uniquement à la force des bras plutôt que d'essayer de trouver une espèce d'équilibre. J'utilise donc complètement les chaînes comme support de traction et ça se révèle payant sur cette faible distance. Parvenu de l'autre côté, je me fais la réflexion que c'est bien la première fois que je fais ça. Une autre pensée vient immédiatement après : ce n'est sans doute pas la dernière sur le parcours du GR20 !

Enfin, après une autre séance pierriers/chaînes qui dure assez longtemps, je parviens au dernier col avant le refuge. Enfin, j'aperçois Orto Di Piubo, le refuge, en face de moi, de l'autre côté du val. Il est accroché à la pente je ne sais comment. Vu d'ici, je peux voir que d'autres randonneurs sont déjà arrivés car des tentes sont déjà montées. Certaines me semblent d'ailleurs assez loin du refuge. Serait-ce parce que la place est déjà surchargée ? Le reste du parcours se fait les pieds dans la caillasse en plein cagnard. Mais ça reste agréable parce qu'il n'y plus que du dénivelé négatif tout en douceur. Après avoir franchi un ruisseau et tenté de trouver un chemin vers le Monte Corona que je compte monter demain, j'arrive enfin au refuge.

Il y a quelques randonneurs, sans doute une trentaine à vue d'œil. Certains sont déjà attablés en train de jouer aux cartes, d'autres montent la tente. Il y a aussi un détachement de mules et de mulets qui viennent remporter les poubelles. Le cortège, qui part quelques minutes après mon arrivée, donne un ton de far-west à ce lieu qui fourmille. Je comprends rapidement que les tentes que j'ai aperçues sont assez éloignées du refuge car l'aire de bivouac est sur la pente et que des espaces plats ont été aménagés. Ils offrent de quoi planter une grande tente et il y a également un petit muret de pierres qui doit servir à s'abriter du vent. Avant même d'aller payer ma place, je trouve un coin qui me plaît et je m'y fixe en montant mon abri. Je n'ai d'ailleurs aucune difficulté à enfoncer mes sardines.

Après cet exercice, je monte payer ma place : c'est 6 €. . . C'est le tarif normal pour pouvoir bivouaquer en Corse. Comme je sors du refuge, je constate que

certains prennent le frais comme des touristes de base. Le refuge permet d'acheter toutes sortes de bonnes choses comme du chocolat, des boissons fraîches, des sodas et également de la bière corse. Nombreux sont donc les randonneurs équipés de leur canette de couleur jaune paille qui trinquent après l'effort. Pour ma part, je vais me contenter de l'eau de la source qui coule un peu plus loin. Lorsque je reviens à mon campement, je constate qu'il est cerné : d'autres randonneurs ont pris possession des lieux. Espérons qu'ils ne seront pas trop bruyants... Pas comme mon trio de français que je sais déjà arrivés rien qu'au volume de leur voix qui se détache de celles de tous les autres randonneurs. Heureusement, je suis loin !

Je me pose dans mon abri. Il est près de 17h mais je sens que quelque-chose ne va pas bien dans mon corps. J'ai l'impression d'avoir de la température et de la fièvre ! Mon moral s'écroule rapidement à cette idée. En plus de ça, mon mal de ventre grandit. Plutôt que de paniquer pour rien, j'en conclus que je dois être bien engagé sur le chemin de la constipation ! Mon problème se situe sans doute à ce niveau-là. Pourtant, je n'ai pas spécialement envie de couler un bronze... On verra bien. Pour me soigner, je m'allonge dans mon abri, sur mon matelas et je fais une sieste.

En Corse à cette période de l'année, il fait nuit à 20h. Aussi, je décide de manger vers 19h... Les autres randonneurs sont déjà en train de faire la cuisine, alors qu'il est seulement 18h ! Je me dis que comme la majorité sont des Allemands, ils ont naturellement faim à cette heure si on prend en compte le décalage horaire ! Alors que je me mets en cuisine, je suis dérangé par l'arrivée d'un âne et d'un cheval qui traînent sur le camp. Je vois bien qu'ils ont l'habitude de venir chiper la bouffe des randonneurs. Aussi, lorsque le cheval s'approche un peu trop près de moi, je me lève d'un coup en criant et en agitant les bras et pour lui faire peur. Je lui crie dessus mais il n'a pas trop l'air impressionné car il a juste un faible mouvement de recul. Constatant que je ne lâcherai rien, il se déplace en quiquiner mon voisin (bon débarras).

En prenant mon repas chaud qui se compose d'une soupe, de cacahuètes et aussi de céréales complètes, j'aperçois une partie du Monte Corona qui se dévoile, au sens propre du terme. Malgré le beau temps, le sommet était masqué par de la brume qui se lève dès à présent. De ma position, je ne peux voir la cime mais mon regard est attiré par un « truc » qui brille à moitié, sur la crête. Impossible de savoir ce que c'est d'ici. Lors de mon ascension de demain, j'essayerai de découvrir la source de cette lumière. À la gauche du Monte Corona, je remarque un amas de roches volcaniques très « travaillées ». Leur forme m'évoque la tête déformée d'un géant. La roche est sombre et basaltique, évoquant la texture de l'éponge. Avec

le soir qui s'assombrit, j'y vois un mauvais présage... comme une force maléfique qui serait à l'œuvre. Mais cela ne m'empêchera pas d'aller au lit dès la tombée de la nuit et après avoir consulté mes cartes pour comprendre comment trouver le chemin qui mène au Monte Corona.

Je me réveille en plein milieu de la nuit avec une terrible envie de pisser. C'est l'eau que j'ai absorbée avant d'aller me coucher qui est responsable. Comme il a fait chaud toute la journée, j'ai beaucoup bu à l'arrivée au camp et il faut bien que ça sorte. Se lever en pleine nuit dans un abri comme le mien, alors qu'on est au chaud dans le sac de couchage est un petit calvaire. Mais là, je n'ai pas le choix... En ouvrant la porte de mon abri et en me glissant à l'extérieur, je suis presque ébloui par la scène du ciel. La voûte céleste s'offre toute entière à moi, sans aucun nuage pour la troubler, sans aucune lumière de civilisation. Rien qu'un lit d'étoiles sur la voie lactée. Je reste alors quelques minutes pour profiter du spectacle malgré la température fraîche. Jamais je n'avais pissé sous un ciel aussi étoilé !

Chapitre 3

Chevreuil sur le Monte Corona

(Ascension du Monte Corona)

En cette matinée, le réveil s'annonce bien rude pour moi. D'abord parce qu'aux alentours les conversations vont bon train. Les impatients et ceux qui veulent toujours partir avant les autres sont déjà debouts et ont sans doute déjà empaqueté tout leur bardas. En effet, le soleil est levé car je peux distinguer la couleur de l'herbe depuis mon abri. C'est un de mes trucs pour me décider à me lever : lorsqu'on peut faire la différence entre les teintes des objets, c'est que le soleil est suffisamment haut pour se lever.

Le réveil est rude parce qu'ensuite, j'ai un de ces maux de bide ! Vu mon état, mon moral est assez faible. Pour en tenir compte, je sens que je ne vais pas forcer aujourd'hui mais essayer de trouver la sérénité qu'il me manque. Car depuis la journée d'hier, j'ai l'impression d'avoir repris mes mauvaises habitudes comportementales en randonnée. J'ai l'impression que je passe mon temps à courir, à faire la course pour rattraper l'un ou l'autre, pour atteindre un objectif. Mon cerveau est sans cesse focalisé sur les performances et se pose souvent les mêmes questions : « Depuis combien de temps suis-je parti ? Quelle heure est-il ? Tu penses que j'atteindrai ce point avant midi ?, etc. ». Il faut dire que je ne suis pas trop aidé par les autres randonneurs : l'effet de groupe renforce sérieusement un esprit de compétition inhérent à notre culture. Nous sommes sans cesse en train de nous comparer aux autres. Et c'est pour ça qu'il faut se dépêcher si on veut partir le premier avant tout le monde pour éviter de devoir doubler les inévitables boulets qui se traînent... Je suis certain que beaucoup pensent ce que je viens d'écrire et

qui est simplement crétin.

Au contraire, j'ai besoin de me défaire de ce rythme qui n'est pas le mien. C'est pourquoi, aujourd'hui, je prends la décision d'aller à la rencontre du Monte Corona qui est le sommet qui surplombe le refuge d'Orto Di Piubo. Tranquillement, j'irai grimper sur sa crête et peut-être jusqu'à sa pointe, si le temps le permet. Mais c'est pas à pas et sans pression que je le ferai. Je romps donc ici avec le parcours du GR20. C'est très amusant de prendre une direction différente de celle des autres, d'avoir la sensation d'avoir choisi un chemin où il y aura sans doute moins de randonneurs et qui sort de l'ordinaire.

Après mon petit-déjeuner, je monte donc pour trouver le point de départ du chemin qui mène au sommet du Monte Corona. Cette ascension modeste est aussi l'occasion de rechercher un endroit abrité et calme. En effet, alors que je viens de quitter le refuge, une sérieuse envie se fait sentir. Vite, il me faut un lieu sympathique sinon mes boyaux vont se tordre de douleur. Je progresse dans les bosquets et après seulement quelques minutes de marche, je trouve le Graal : un bon gros rocher entouré d'arbres qui me fournira l'abri visuel ainsi que le confort de la pierre pour mes fesses. Moi qui me croyais constipé, je constate, après m'être mis à l'aise, qu'il n'en est rien. Ça me rassure beaucoup et ça calme en partie mon mal de ventre.

Je parle souvent de l'art de chier dans les bois dans mes récits, car je pense que c'est un point important. Un de mes plus grands problèmes en randonnée, c'est bien de me remettre en phase avec la Nature, y compris sur ce point. Dans nos WC, bien à l'abri, qui ne manquent pas de PQ ni de chasse d'eau, ni d'une vraie porte qui ferme à clef, nous sommes très loin des conditions offertes par la Nature. Ces conditions différentes influencent fortement notre cerveau ce qui, pour les gens naturellement constipés, est une véritable source de problèmes. Quand tu n'as pas chié depuis 3 ou 4 jours et que tu dois faire des efforts, c'est vraiment dur. De plus, dans mon cas personnel, je ne suis pas certain que mon mal de ventre ne soit pas directement lié à ces problèmes intestinaux. D'où l'importance d'en parler ouvertement pour que d'autres puissent relativiser et régler ce vrai problème. Voici quelques constats et conseils de ma propre expérience sur le sujet.

En règle générale, je sais que je n'ai pas de problèmes pour chier dans les bois. D'abord, mon régime alimentaire fait que, naturellement, mes intestins expulsent leurs fèces tous les deux ou trois jours. Je ne sais pas comment mais, grâce à ce que je mange (sans doute les cacahuètes), je ne suis nullement constipé par mon alimentation, c'est bien le contraire. Ensuite, chier dans les bois est un vrai

bonheur pour peu qu'on ait pris ses précautions. Si vous avez bien choisi votre lieu et préparé légèrement le terrain, c'est vraiment agréable et ça devient un facteur facilitant l'excrétion. Quand on est dans la Nature, le naturel revient au galop.

Pour ma part, j'ai remarqué qu'on était toujours plus tranquille en hauteur. En effet, les randonneurs ont souvent le visage penché vers le bas. C'est d'ailleurs le cas de beaucoup de monde : quand on marche, on ne tord pas la tête vers le ciel. Donc, pour trouver un coin tranquille (« un spot » comme je l'appelle), il suffit de grimper plus haut que le chemin à suivre. Ensuite, le plus simple pour chier dans les bois, c'est vraiment de chier dans un bois ou dans une forêt. La densité d'arbres fait qu'on est facilement à l'abri des regards. Enfin, pour plus de confort, je choisis toujours un coin où il y a un rocher. d'abord, ça fait office de dernier rempart visuel. Ensuite, qui dit rocher dit également pierres dans le coin. Avec une pierre, on peut fabriquer une espèce de siège qui permet de reposer ses fesses pendant l'acte. Car, je ne sais pas vous mais j'ai du mal à rester accroupi plus de 3 minutes alors qu'avec un repose-fesses, il n'y a plus de problèmes.

Certes, les refuges sont tous équipés de plusieurs WC (chimiques, à eau ou à sec). Mais, blocage psychologique oblige, quand je vais dedans, rien ne sort. Il me faut une tranquillité absolue (en gros, personne d'autre que moi ne doit être présent) et le local doit vraiment être bien fermé. Ce n'est jamais le cas. Alors que chier dans les bois est bien plus libre et permet de choisir un spot agréable. Car, j'oubliais le dernier critère de choix d'un « spot » : le paysage ! Pendant l'acte, vous pouvez, en plus, vous offrir une bonne tranche de panorama. C'est aussi bien qu'un bon bouquin ! Avec toutes ces précautions, ça devrait sortir à tous les coups et après cet épisode soulageant, votre moral devrait remonter en flèche pendant plusieurs heures.

Après cet aparté (disons) fonctionnel, je reprends ma route et cherche enfin la voie qui me permet d'entamer la montée vers le sommet. Après quelques mètres, je tombe sur une marque jaune qui m'indique que je suis sur le bon chemin. Normalement, si le parcours est bien fléché, je ne devrais plus avoir de problème pour atteindre le sommet, à moins de rencontrer du mauvais temps. Pourtant, tous les signes sont au beau fixe : il n'y a pas de vent et un grand soleil avec quelques nuages çà et là illumine le ciel.

Le chemin qui monte vers le Monte Corona reste dans les bois. D'après la carte, je devrais atteindre enfin un col. À partir de ce point, je devrais gravir un ensemble de pierriers avant d'atteindre le chemin terminal vers la cime. Aussi, je m'affaire tranquillement dans ce bois de bouleaux accueillant et très tranquille.

J'entends parfois un bruit métallique qui vient d'en bas, du refuge. Ce doit être le gardien qui répare quelque-chose. La montée est un peu sèche mais je sais que mon dénivelé positif du jour sera d'environ 500 mètres soit moins de la moitié de celui d'hier. En plus, la distance jusqu'au Monte Corona est faible, même s'il faut toujours se méfier des distances en montagne, comme je le verrai le lendemain. Après une petite heure de marche dans les sous-bois, j'atteins le col. La vue est déjà magnifique : j'aperçois la mer. L'autre côté du col est très sauvage, c'est un coin où il n'y a pas d'habitation. Par contre, comme tout col qui se respecte, le vent est assez fort et je ne peux guère m'attarder ici sous peine de refroidir sur place, moi qui ne suis vêtu que d'un short et d'un T-Shirt.

Au passage, je comprends enfin ce qu'était le signe que j'avais aperçu la veille en bas : il s'agissait tout simplement d'une pancarte « Réserve de chasse ». Celle-ci a un fond émaillé blanc bien visible qui reflète aisément la lumière. C'est ce que j'ai aperçu dans le soir, alors que les rayons du soleil baissaient. Au moins de tout, ce sera un coin tranquille car nous sommes en période de chasse et celle-ci n'est bien entendue pas autorisée dans les réserves. Je ne serai donc pas trop dérangé par les coups de fusil aujourd'hui.

Je range mes bâtons car la simple vue du pierrier situé au pied du col m'informe qu'ils ne feront que me gêner dans mon ascension. Je pose mes mains et pousse sur mes jambes. Bien entendu, ce n'est pas vraiment de la varappe. Parfois, je peux marcher normalement. Cette petite séance est pour moi l'occasion d'élaborer quelques règles pour cet exercice. Je constate qu'il faut toujours être dans une situation d'équilibre. Chargé d'un sac de plus de 10 kilogrammes, une simple position déséquilibrée a tôt fait de provoquer une chute ou une projection un peu rude vers la roche. Une des situations qui pose problème, c'est lorsque je croise les appuis, qu'ils soient avec les mains ou avec les pieds. Presqu'à chaque fois, je dois me retenir pour ne pas glisser à l'arrivée. D'où la règle : ne pas croiser les appuis. Il faut donc que j'évite de croiser les bras et les jambes. Bien entendu, pour l'initié, cette règle est sans doute normale ou bien il existe des techniques pour la dépasser... mais à mon niveau, je suis assez content de l'avoir appliquée, au même titre que la règle qui consiste à ne faire qu'une seule chose quand on marche en montagne.

Après une petite demi-heure, je franchis le pierrier. Il y a un peu de vent, moins qu'au col. Le reste du chemin jusqu'à la « pointe » est plus plat mais pas franchement plus stable. Il est composé de caillasses grosses comme mon poing (j'ai de petites mains) et elles ne font que glisser à chacun de mes pas. En plus de ça, le chemin n'est plus guère balisé que par des cairns semés de manière souvent inco-

hérente. Néanmoins, je parviens tout de même au sommet après quelques derniers efforts. A ma grande surprise, ce n'est pas une pointe mais un petit plateau. Il ne reste guère qu'un amas de pierres, posées par la main de l'homme, qui désigne le point culminant.

Je suis également étonné de trouver une caméra fixée au sol et pointée vers une montagne au sud. Elle est reliée à un panneau solaire pour son alimentation. Je devine que la montagne visée est le Monte Cinto, le point culminant de la Corse. À l'heure actuelle, il est entouré de nuages. De mon côté, le soleil tape bien et les nuages sont partis. Tout le secteur du sommet du Monte Corona est une désolation de pierres. Il n'y a aucun végétal. Je pose mon sac sur l'amas de pierre (le « sommet ») et j'enlève mon T-Shirt pour le faire sécher au soleil car il est trempé de sueur. Je pars alors explorer les lieux, vêtu de mon chèche pour me protéger des rayons ultra-violets. Je repère un peu plus loin la pointe explosée de la Cima Di a Statogma qui culmine à 2305 mètres. Vers le sud, je distingue un chemin marqué et je me demande s'il s'agit du GR20. D'une manière générale, ce qu'on peut lire sur une carte, à moins d'entraînement, est toujours insuffisant pour se rendre compte de la géographie sur place. Une flopée d'incertitudes me brouille la représentation mentale qui malgré mes efforts reste trop différente du paysage qui s'offre à moi.

Un peu plus loin, j'aperçois une tentative de construction d'abri dont il ne reste qu'un muret. J'essaye de m'y poser mais comme il y fait plus de vent, je retourne en direction du « sommet ». Il fait beau, j'ai bien chaud mais pas trop. Je suis bien. Subtil bonheur, je décide de prendre un thé à cette altitude. Mes préparatifs ont tôt fait de faire frémir l'eau de ma popote et je me délecte de cette boisson brune et chaude. Ma montre indique 11h. Il est trop tôt pour faire à manger. Vu que l'endroit me plaît, je monte le camp. J'essaye de planter mes bâtons dans le sol et de les fixer avec des pierres. Ensuite, j'y attache mon poncho que je fixe à l'arrière avec des pierres pour qu'il ne puisse s'envoler. Voilà, mon abri est monté : je suis protégé du soleil qui n'aurait aucune autre barrière jusqu'à ma peau. J'y fais une petite sieste bien agréable. Pourtant, dans ce moment de calme, je me sens encore barbouillé de l'intérieur. J'espère ne pas couvrir un problème intestinal. Je pense que les fruits pas trop mûrs sont responsables de ça. Dans tous les cas, il va bien falloir trouver une solution car je ne me crois pas capable d'aller au bout du GR20 avec ce mal de ventre.

Mais ces pensées ravivent mes souvenirs gastriques et me font remarquer qu'il est temps de prendre mon repas. Normalement, le midi, je dois absorber 100 grammes de cacahuètes (pour vous donner un ordre de grandeur, 100 grammes,

c'est la moitié d'un petit paquet du commerce : ça commence à faire beaucoup), un saucisson sec, un bout de fromage, deux palets bretons, une barre chocolatée et un morceau de chocolat. L'ensemble « pèse » pas loin de 1000 kilocalories soit la moitié des besoins journaliers habituels. Mais là, je constate que les cacahuètes ont du mal à passer. D'abord parce que je n'ai pas très faim (à mon avis, c'est le thé de 11h), ensuite parce que je trouve qu'elles ont un mauvais goût. Ça doit être lié à leur date d'achat très anticipée. Elles commencent à rancir. Pour aujourd'hui, ce n'est pas très grave si je ne mange pas ma dose : mes efforts seront limités à 4h de marche et à 500 m de dénivelé positif. Mais demain, il va falloir trouver une solution.

Après mon repas, je me repose dans mon abri. Le soleil qui commence à tourner me rappelle que je devrais me protéger avec de la crème solaire ce que je fais immédiatement. Ensuite, je m'allonge sur le sol, à même les pierres et je fais la sieste. C'est très agréable d'être en haut des choses et d'y dormir. Tout est plus calme et on peut reconsidérer toute notre vision du monde.

Pourtant, je suis loin d'être seul. En fait, là où je suis, il y a plein de monde. Dans cette désolation de pierres, je suis entouré de « randonneurs » qui vont et viennent à mes côtés. Pourtant, leur présence ne me dérange nullement : ceux-là ne parlent pas, ils ne font pas de bruit. Ils n'évoquent pas leur vie au bureau ni ne font de réflexions sur l'instant présent. Ils sont juste là, vaquant à leurs occupations quotidiennes. Je suis entouré d'insectes. À cette hauteur et sans doute parce qu'il fait chaud, je rencontre plein de criquets aux ailes colorées. Les fourmis noires sont aussi les gardiennes de ce paysage nu à première vue. Elles sont impressionnantes par rapport à leur taille. Mais, même si elles me grimpent parfois dessus, elles ne sont pas agressives. Elles se délectent des miettes de mon repas qu'elles emmènent je ne sais où. J'ai du mal à voir une fourmilière ici haut. Ces nouveaux amis me vont bien. Finalement, leur présence m'est agréable.

Après avoir somnolé quelque temps et ajusté mes vêtements pour empêcher que le vent ne me refroidisse trop, j'ouvre les yeux. Je vois des nuages à mon horizon alors que je suis encore couché. C'est signe de départ. En me relevant, je vois bien qu'un troupeau de cumulonimbus a décidé de passer au sommet du Monte Corona. Pour l'instant, ils sont absorbés par les vents du col par lequel je suis passé tout à l'heure. C'est d'ailleurs une vision intéressante. Ils frôlent la surface du sol sans jamais parvenir à la toucher puis redescendent de l'autre côté du col : on distingue vraiment le courant d'air qui se dessine.

Mais je vois bien que d'ici quelques minutes, je serai en plein cœur de l'un

d'entre eux. Je salue alors mes hôtes insectes et remballe mes affaires. D'ailleurs, il fait maintenant gris et comme il n'y a plus de soleil direct, je me refroidis. C'est signe de levage de camp. Malgré mon empressement, je suis finalement en retard : alors que j'arrime mon sac sur mes épaules, un nuage vient s'arrimer, lui, à l'endroit où je suis ! Je ne vois plus grand-chose et l'atmosphère est d'un seul coup beaucoup plus humide car des gouttelettes se forment sur moi. Mais je ne suis pas inquiet même si je suis toujours un peu impressionné. J'arrive encore à voir un bout de chemin et j'entame la descente. Descendre le pierrier se fait plus facilement que l'aller même si je glisse et me retrouve parfois le cul par terre. Après quelques passages délicats, j'arrive à nouveau au col de ce matin où le vent se déchaîne. Mais le spectacle vaut le détour ! Les nuages se précipitent sur moi mais vu la configuration des lieux, ils ne m'atteignent jamais car ils sont propulsés au-dessus du col.

J'entame la descente finale et me retrouve après quelques minutes dans les bouleaux protecteurs. Le soleil fait maintenant de timides apparitions et le vent s'affaiblit. Je prends mon temps pour descendre : ça ne me servirait à rien de rester longtemps au refuge. Ici, je suis tranquille et il n'y a personne pour me déranger. Enfin, pas tout à fait ! Mes amis insectes sont partout. Les criquets sautaient pour m'éviter alors que je descendais le pierrier. Ici, dans la forêt, les fourmis sont très présentes. Mais, chemin faisant, j'entends un bruit de branches qui bougent. Serait-ce un autre randonneur ? Au détour d'un fourré, je fais connaissance avec d'autres compagnons : il s'agit d'une chevrette (la femelle chevreuil) avec son faon. Ils sont à quelques mètres de moi et ils ne m'ont pas encore aperçu. Immobile, je les observe. La mère est inquiète pour son rejeton qui semble plutôt joueur. Au bout de quelques secondes de ce spectacle privilégié, je comprends qu'ils seront mes animaux-totems du jour. Mais en un instant, la mère croise mon regard et elle fuit immédiatement, suivie de son petit. Je les entends grimper dans les bois pendant encore quelques secondes.

Il est à peine seize heures et comme le soleil domine les lieux et que je peux déjà apercevoir le refuge entre quelques branches de bouleaux, je fais une grande pause pour réfléchir et faire le point. Mon problème numéro un pour l'instant, c'est mon mal de ventre. J'ai du mal à voir comment m'en sortir. Ma mini-pharmacie ne comprends rien pour ça. Au détour de mes pensées me vient une idée basique : le refuge dispose sans doute de sodas au cola dont la réputation et surtout l'acidité viennent à bout des crises digestives les plus difficiles. Mon salut est peut-être dans cette boisson. Je peux au moins la tester, ça ne me fera pas de mal. Ensuite, comme mon expérience dans les Pyrénées me l'avait déjà suggéré, j'ai besoin de rites pour ne pas retomber dans le défaut de la course en tête. J'en vois un assez simple qui

mêle simplicité, routine rituelle et utilité. À chacun des refuges, je me promets de prendre l'eau des lieux pour me laver les mains, le visage et les pieds. C'est très simple à faire et ça prend un certain temps, de quoi ralentir le rythme. De plus, c'est très utile, notamment pour les pieds. C'est apaisant surtout lorsqu'on se lave le visage. Enfin, comme chaque refuge dispose d'un point d'eau, je suis sûr de pouvoir reproduire ces manipulations chaque jour. Sur ces bonnes idées, je reprends ma route vers le bas. . .

Le refuge est déjà habité : de nombreux randonneurs viennent l'occuper ou poser leur bivouac. J'aime beaucoup l'image de ce « flot » de personnes qui suivent un chemin et moi qui viens d'ailleurs. Certains m'aperçoivent d'en bas car pendant un moment, mon chemin suit le flanc d'une falaise où le GR20 passe en contrebas. Alors que j'arrive au refuge par cette autre route, perpendiculaire au GR20, j'ai l'impression de jouer à l'Homme des hautes plaines : je suis celui qui vient d'ailleurs, du désert, dans ce petit village où chacun suit sa petite vie. Et le premier truc que je vais faire en arrivant sera d'aller me laver les mains et le visage (au lieu d'aller au saloon comme dans le film).

Arrivé au robinet, je prends mon temps : je pose mon sac, sors ma trousse de toilettes qui n'est qu'un sachet ziploc. J'en extrais une boîte à savon, me mouille le visage, les mains et me savonne généreusement puis me rince. Je m'essuie le tout avec mon chèche autour de mon cou. Cette toilette me fait vraiment du bien. Elle me permet de me présenter moins comme un sauvage à la tenancière du refuge à qui je paye le bivouac et un coca !

Je repars trouver un endroit où poser mon abri. Même si je suis équipé de boules Quiès, l'expérience me montre qu'il faut plutôt que je m'éloigne. D'abord parce que j'aime être loin des autres, ensuite parce qu'il faut que j'évite à tout prix d'être réveillé par des paroles ou des bruits de randonneurs pressés du matin. Je descends donc tout en bas, à la dernière place de bivouac. Elle juxtapose un bloc de rochers qui tombent à pic dans le ravin. On ne peut pas dormir plus loin et il faut bien cinq minutes de marche pour remonter au refuge et à ses commodités.

Après avoir monté rapidement mon abri et organisé son intérieur, il est temps de prendre un Coca qui est encore frais. La boisson sucrée est délicieuse. En attendant son effet potentiel, je m'assoie dans mon abri pour me réchauffer. Après quelques minutes, je sens confirmer mon analyse de tout à l'heure : un coca et ça repart ! Mon mal de ventre diminue véritablement et mon moral reprend nettement le dessus. Tant mieux, voilà un problème de moins. Je ne me sens pas complètement guéri mais si j'en ai besoin, je pourrais re-boire de cette boisson au prochain refuge

et tous les autres jours s'il le faut.

Alors que je prépare mon repas, de bonne heure cette fois, je remarque que l'aire de bivouac se remplit. Un bonhomme assez gras se dirige vers mon coin. Le seul endroit disponible dans les alentours est un espace de bivouac très petit, un peu en pente et plein de roches. Néanmoins, il s'y installe quand même. Bon, s'il est seul, pas de problème. Mais quelques instants plus tard, ses amis viennent le rejoindre : ils sont cinq ! Et comble de malheur, ce sont des Italiens ! À peine sont-ils réunis qu'ils se mettent à parler sans s'arrêter avec ce rythme et cette intonation insupportable pour un solitaire taciturne comme moi. Ils me gonflent sérieusement. . . Je prends soin de prendre la place de bivouac le loin possible mais ça ne suffit visiblement pas. Au moins, ils auraient pu être de discrets britanniques âgés, ça aurait été plus simple.

Ces cinq jeunes gens sont de vrais clichés : alors que l'un d'entre eux est parti chercher de l'eau (et oui, c'est loin), ils entreprennent de monter leurs tentes. Mais ils le font à la mode italienne : un seul type se tape le boulot pendant que les trois autres sont assis en train de discuter !

Vers 20h, je pars dans les rochers en contrebas pour observer le soleil qui est déjà couché et dont je peux apercevoir les derniers rayons dans les nuages. Au moins, ici, je suis à l'abri des paroles. En analysant le ciel, je ne vois que des cirrus. Ça veut dire qu'il va bientôt pleuvoir, soit demain, soit après-demain. . . On verra bien ! Je retourne à mon abri pour me coucher mais c'est sans compter mes voisins qui viennent d'entamer leur repas. Je m'équipe de ma doudoune et je repars me jucher sur les rochers. Vers 21h30, je vais me coucher. Je salue mes cinq italiens qui font la vaisselle (en parlant naturellement) en leur disant d'une voix affirmée : « Messieurs, bonsoir ! » Ils s'arrêtent tous de parler pendant 3 secondes mais ne me répondent pas, comme si ma parole leur avait ôté la langue. Néanmoins, cette impression s'évapore dès qu'ils reprennent leurs quolibets.

Pour ma part, je rentre me coucher dans mon abri et je fais contre mauvaise fortune, bon cœur en ressassant les excellents moments de cette agréable journée, loin des hommes, près des sommets. . .

Chapitre 4

Grimper comme un cabri

(Du refuge d'Orto Di Piubo au refuge de Carrozu)

Heureusement pour moi, les Italiens ont fini par aller se coucher et j'ai pu à mon tour m'endormir et roupiller pendant le reste de la nuit. Au petit matin, alors que je me lève et que le jour remplit mon abri, je constate que mes proches acolytes sont encore dans les bras de Morphée. Aucun bruit, aucun mouvement et surtout aucune parole ne vient troubler la quiétude de leur campement. J'hésite à crier un grand coup pour les sortir du lit mais je me dis que c'est le meilleur moyen pour les refaire parler alors que pour l'instant, ils sont bien taciturnes ces latins. Comme je suis décidé à prendre un petit déjeuner tranquille, je décide finalement de ne surtout pas faire de bruit.

Laissez-moi maintenant vous parler un peu de la manière dont je dors. Mon bivouac est constitué d'un abri simple tente qui n'a pas de fond. Je le fixe au sol avec 8 sardines, ce qui suffit généralement à le rendre très stable. Le vent peut rentrer allègrement dedans étant donné qu'il n'y a aucun lien entre le sol et cet abri. En guise de toile de sol, j'utilise mon poncho. L'intérêt de cette technique, c'est d'avoir le confort d'un fond de tente étanche sans avoir besoin d'emmener et de porter un véritable fond de tente qui ne sert qu'à ça. Alors que là, j'ai aussi un poncho que je peux enfiler lorsqu'il pleut. L'inconvénient, c'est que tous les matins, la face du poncho qui est restée plaquée contre le sol est humide. Néanmoins, il suffit, en règle générale, de 10 minutes de bon soleil le midi pendant la pause déjeuner pour régler ce détail.

Pour dormir, je dispose d'un matelas gonflable très léger. Il semble aussi très fragile mais ce n'est pas le cas. Contrairement aux matelas en mousse qui sont du même ordre de grandeur au niveau de la masse (compter entre 300 et 400 grammes), il absorbe tous les défauts du sol. Cela me permet de dormir sur des pierres ou sur des racines. De plus, le poncho le protège un peu des éventuels trucs coupants qui sortent du sol. Je place mon duvet sur ce matelas et j'oriente le matelas de manière à ce que ma tête soit située vers l'entrée de mon abri car il est plus élevé de ce côté ce qui me permet de me lever la nuit sans devoir trop ramper à l'intérieur de l'abri. Sur la partie située devant, je place mon sac à dos. Sur celle située à l'arrière et qui dispose de moins de volume, je place, en règle générale, des sacs divers, notamment ceux qui servent à ranger l'abri, le matelas et le duvet.

L'ensemble du matériel qui me sert à dormir pèse à peine plus de 2 kilogrammes (1 kilogramme de matelas, 800 grammes d'abri, 350 grammes de matelas) ce qui est très peu. J'aurai pu descendre à moins de 2 kilogrammes si j'avais utilisé un vrai duvet en plumes à la place de celui-ci, qui est en matière synthétique. Mais j'avais peur que sur un si long trajet, les plumes ne finissent par absorber trop d'eau, ce qui risquerait de me refroidir sévèrement pendant la nuit. Malgré son poids plus élevé, mon duvet synthétique est néanmoins beaucoup moins chaud que celui en plume. Ce qui se révélera être un sacré inconvénient pendant le parcours du GR20. D'ailleurs, dès cette deuxième nuit à Orto Di u Piubo, j'ai eu un peu froid dans le milieu de la nuit, notamment au niveau des épaules. Cela m'a réveillé. J'ai dû mettre une polaire en plus de mon T-Shirt.

Après cette description technique, revenons au parcours. Aujourd'hui, la carte indique une distance beaucoup moins grande que celle de la première étape. J'ai même entendu des randonneurs qui disaient qu'ils allaient la doubler avec la troisième étape. Grand bien leur fasse mais je ne suis pas trop du même avis : ma carte indique certes une distance plus courte mais le chemin passe par une sacrée zone de pierriers situés sur une crête. Un nom sort visiblement des couleurs et des courbes de ma carte : le cirque de Bonifatu. Je me demande bien ce qu'il va donner au niveau du paysage et de la difficulté. Toujours est-il que ça risque d'être dur.

Mais comme le temps est au beau fixe, il suffit de mettre un pied devant l'autre pour arriver à l'autre refuge. Sur ces entrefaites, et après avoir fait le ménage et préparé mon sac, je pars rejoindre le chemin du GR20. À part les Italiens qui sont levés depuis peu, il ne reste plus grand monde sur l'aire de bivouac, juste un couple d'anglais et deux autres couples dont je n'arrive pas à déterminer la nationalité. Quelques mètres après le refuge, je remarque des randonneurs qui rangent leur matériel. Ils sont loin du refuge et ils semblent qu'ils aient fait du

camping sauvage si on peut le qualifier ainsi. Ils ont bien raison. . .

Après quelques centaines de mètres, je rejoins une source bien fraîche. Mais mon attention est plutôt attirée par un bruit de cloches. Je ne vois rien et je me dis que ce sont sans doute des brebis qui sont dans le coin. Après quelques minutes de progression sur le sentier, je tiens les coupables : un petit troupeau de chèvres vient de faire son apparition. Elles sont bien grimpées assez haut dans la pente et se tiennent dans les arbustes. Elles m'impressionnent quant à leur capacité à progresser dans des endroits où j'aurai du mal à avancer, même en m'aidant de mes mains. Braves bêtes, je pense qu'elles seront les animaux-totem de ma journée. . . Je ne croyais pas si bien penser !

Après être passé par plusieurs vallons, j'arrive à la première difficulté de la journée que je n'avais pas mesurée sur ma carte : il me faut monter à flanc de pente sur un ensemble de roches glissantes puis gravir, avec mes mains, des pierriers pas vraiment difficiles mais suffisamment pénibles pour compliquer la tâche. Comme il fait beau, je suis bien entendu trempé de transpiration ce qui est très désagréable. Après plus d'une heure, je parviens en face, sur une sorte de col. Le paysage se révèle d'une grande beauté. Un ensemble d'aiguilles tombe à pic dans la vallée laissant découvrir quelques vues imprenables sur un monde devenu quasi-exclusivement minéral. Mais je ne suis pas au bout de mes surprises.

Alors que je fais une bonne pause pour prendre le temps de faire sécher mon poncho humide, mes chaussettes et mes chaussures ainsi que mon T-Shirt et mon cheche, je croise trois Russes. Du moins je présume qu'ils sont Russes à leurs accents et à leurs paroles. Ils sont vraiment chargés comme des baudets avec des sacs à dos qui les dépassent facilement d'une tête. L'un d'eux porte même un sac ventral avec je ne sais quoi dedans, sans doute du matériel photo. C'est impressionnant. Bien entendu, je les double peu après ma pause, mon sac plus léger me permettant de progresser plus vite qu'eux.

Pourtant, ma progression devient de plus en plus lente. Au début, le chemin, intégralement minéral, longe le coteau mais je constate que petit à petit, il monte vers la crête qui n'est qu'à cinquante mètres au-dessus de moi. Sur ma droite, c'est le vide complet ! C'est vraiment impressionnant. . . Mais en relevant un peu la tête pour mieux observer quelle sera la route à suivre, je finis par lire le parcours dans le paysage. Le chemin fait le tour d'un cirque avant de s'enfoncer plus loin, de l'autre côté vers une autre vallée. Je distingue même des silhouettes de randonneurs qui sont parvenus là-bas. Visiblement, nous sommes haut-perchés et nous allons zigzaguer en haut des crêtes en alternant les côtés selon la possibilité ou non de

passer.

Mais, la difficulté atteint son paroxysme lorsque je distingue l'aspect du chemin. Visiblement, il va me falloir souvent mettre les mains pour m'aider à escalader quelques ensembles de roches car le sentier passe très nettement à travers des ensembles de rocs très étroits. À peine élané, les ennuis commencent. Je dois souvent escalader quelques mètres sur un rocher avant de les redescendre juste après. Les passages sont parfois impressionnants avec juste la place de mettre une chaussure en largeur. Je découvre aussi la difficulté de descendre en arrière. Lorsque la pente est trop raide et que la hauteur entre le point haut et le point bas est trop importante, on ne peut pas descendre avec le corps engagé dans la même direction que la pente (le visage tourné dans le sens du chemin). Il faut donc descendre en ayant pris soin de se tourner face à la roche ce qui change complètement la donne. D'abord, ce n'est pas très naturel et je n'ai pas l'habitude. Ensuite, dans certaines situations, il est impossible de voir où l'on peut poser ses pieds pour descendre. On passe parfois plusieurs minutes avant de trouver le bon point d'appui. Je suis également surpris par la capacité que les doigts et les mains ont à encaisser mon transfert de poids. Souvent, je cherche une encoche pour poser mes pieds en tâtonnant et en me renversant un peu en arrière pour mieux voir. Mais de temps en temps, cette encoche est située sur un endroit qui coupe complètement l'équilibre déjà précaire du corps. Dans ces moments, je serre les fesses car si je me loupe, bonjour la chute (de quelques mètres, pas dans le ravin quand même)...

Vers midi dans ce parc d'escalade naturel, je suis un peu claqué et je sens qu'une pause s'impose. Aussi, je prends mon repas à l'ombre d'une grande aiguille. Je suis à peu près à la moitié du cirque et j'en ai bien bavé comme on dit vulgairement. Toutefois, le panorama vaut son pesant de cacahuètes (que j'essaye d'ingérer d'ailleurs) mais je suis bien fourbu. Après cette demi-heure de repas, je reprends le chemin et je sais à quoi m'attendre. Ce qui me surprend le plus, c'est de devoir serpenter entre les cimes selon qu'on puisse passer ou non selon la forme du versant. C'est très impressionnant et je me perds souvent. En laissant faire mon instinct je prends souvent le mauvais chemin, celui qui est le plus direct. Mais au bout de quelques minutes d'erreurs, je m'aperçois que j'ai vraiment du mal à escalader et surtout, qu'il n'y a plus de marques. C'est un peu pénible mais, enfin, j'atteins la fin du parcours du cirque de Bonifatu... en me cassant la figure sur des pierres bleues (Dieu sait si je me souviens bien de leur couleur) et en tombant sur les fesses, dans la dernière descente.

Maintenant, je suis là où j'avais aperçu les randonneurs au loin, un peu plus tôt ce matin, et une descente magistrale s'offre à moi. D'après la carte, il y a près

de 800 mètres de dénivelé négatif (2000 mètres à 1200 mètres)! Un randonneur monte vers moi. Alors qu'il regarde le paysage, je remarque qu'il a les mêmes chaussures que moi et je lui en fais la remarque. En effet, je marche non pas avec des grosses chaussures de randonnée mais avec de légères chaussures de trail qui se révèlent à la fois solides, bien faites, qui ne me donnent pas d'ampoules et qui sèchent vite lorsqu'elles sont mouillées. Du coup, nous engageons la conversation. Il vient de faire le GR20 en quasiment 10 jours dans le sens Sud-Nord et a connu beaucoup de beau temps mais également quelques grains. Il a adopté également quelques recettes de la marche ultra-légère et nous passons quelques minutes à discuter de techniques. Mais nos routes ne feront que se croiser : elles partent dans des directions différentes.

Après un rapide salut, à moi la descente bien méchante, à lui le cirque de Bonifatu. C'est vrai qu'elle est bien pénible cette descente! Déjà que je suis fatigué de mon escalade. En plus, le chemin est orienté plein sud et j'ai le soleil directement dans la face. Enfin, la pente est extrêmement raide et le terrain très meuble. Je manque de me casser la figure deux ou trois fois et surtout, mes genoux crient au supplice malgré l'aide de mes bâtons. Dans ces conditions, je hâte le pas. Tant qu'à faire de morfler, autant le faire rapidement. Petit à petit, je quitte le terrain minéral pour atteindre la limite des arbres matérialisée par de malingres bouleaux, bien courageux d'avoir planté leurs racines en cet endroit plutôt inhospitalier.

Enfin, la pente s'adoucit et je passe à proximité d'une rivière, signe du refuge proche. Les arbres changent, il y a davantage de feuillus. Au détour d'un virage, voici enfin le refuge, du moins son aire de bivouac. Plein de randonneurs sont déjà installés et ce nombre m'indique qu'il faut que je me dépêche de trouver un emplacement. J'en aborde un, plutôt bien situé et je commence, aussitôt à monter mon abri. Mais, au bout de quelques minutes, je comprends pourquoi personne ne s'y est mis. Cet emplacement est en plein sur une fourmilière! Je laisse donc mon matériel sur place et je pars à la recherche d'un autre emplacement. Je descends au hasard d'un chemin bien escarpé et parvient... à l'équivalent de la station d'épuration du site et de l'odeur qui va avec. Après avoir fait le tour de tout le refuge, je me rends compte qu'il ne reste pas grand-chose et je prends la place la plus éloignée de ce lieu qui pue. Néanmoins, le lieu où je plante ma tente n'est pas à l'abri de ces relents pestilentiels! L'image du GR20 en prend un coup : la Nature, la randonnée en plein air, le ciel, la rivière, les roches... mais aussi les odeurs de refuge!

Je monte vite rechercher mes affaires et m'emploie à monter le camp, histoire de ne pas me faire piquer la place par d'autres. Mon abri est assez long (plus de

2,5 m de long) et il se trouve un peu à l'étroit dans le trou dans lequel j'ai élu domicile pour la soirée. Mais je n'ai pas le choix ! Pourtant, il est assez tôt (17h00 tout au plus). Je ne comprends pas pourquoi tout ce monde ? D'ailleurs, d'autres randonneurs arrivent et finissent par prendre les dernières places, y compris, juste à côté des réservoirs de merde et de leurs odeurs insupportables. C'est un groupe de jeunes allemands qui s'installent. Un des types a un grand bâton en guise de porte-drapeau où sont gravés les mots de « Cirque de la Solitude ».

Après avoir monté mon abri, je vais faire un tour dans le refuge pour respecter mon rituel. Je vais me laver le visage et les mains et au passage, je prends de l'eau dans ma poche à eau (celle qui donne un goût de chlore à tout liquide qui y passe plus d'une demi-heure) pour pouvoir me laver les pieds près de mon abri. Je préfère réaliser cette opération au calme et à l'abri des regards car elle prend du temps. Il faut que j'attende patiemment que mes pieds sèchent complètement avant de remettre mes chaussures. Le refuge est assez petit mais il est doté d'installations assez récentes dont une plate-forme de toilettes sèches. C'est très intrigant alors je les essaye. Mais même dites sèches, elles puent la pisse comme les autres ! Il y a également un coin douche bien refait, on voit que c'est très récent. L'ensemble des eaux usées est stocké dans deux grands bacs en plastiques qui sont peu éloignés de là où je dors !

Alors que je prends mon repas, après ma toilette, les Allemands sont rejoints par des Français avec lesquels ils ont sympathisé. Tout le monde bredouille un Anglais mâtiné des accents respectifs à chaque langue maternelle. Je comprends alors ce qu'ils se racontent. Ils viennent du sud. Apparemment, beaucoup de gens ont fait la même chose ce qui explique le monde présent aujourd'hui. C'est à ce moment que je prends conscience de l'effet des dates. En effet, j'ai commencé à marcher sur le GR20 un samedi. C'est souvent un jour de grand départ car les randonneurs arrivent souvent pour cette date. De même, comme j'ai pris un jour de plus pour grimper le Monte Corona, je suis maintenant dans le train des randonneurs qui sont partis le dimanche et qui doivent également être nombreux. Si mes calculs sont bons, en traînant un jour de plus, je devrais avoir moins de monde sur mon chemin... sauf peut-être ceux qui arrivent en face ! Nous verrons bien dans les jours à venir.

Vous avez remarqué que je n'ai pas évoqué le moment où j'ai payé ma place de bivouac (à 6 €). C'est tout à fait normal ! Vu l'endroit où je suis, j'estime que payer pour dormir dehors près du bassin de décantation est indécent. À part de l'eau (que j'aurai également pu prendre au torrent), je ne consomme rien... donc je ne paye pas ! En plus de ça, j'ai bien remarqué qu'au premier refuge, personne

ne prend soin de vérifier qui a payé ou non. De toute manière vu le nombre de personnes qui dorment ce soir et vu la configuration du terrain, le gardien qui veut faire un contrôle risque d'y passer un certain temps. Il vaut mieux pour lui de s'occuper de ceux qui dorment au refuge, de leur faire la bouffe et de les servir...

Peut-être serais-je contrôlé demain matin. Je feindrai d'être arrivé tard et fourbu... et on verra bien! Sur ces bonnes paroles, je m'endors paisiblement, grâce à mes boules Quiès qui me permettent d'étouffer les sons gutturaux de mes voisins!

Chapitre 5

Rouge-gorge du matin, pluie sans fin

(du refuge de Carrozu au refuge d'Asto-Stagnu)

Ce matin, le réveil est moins doux que la veille : ma nuit au fond de ce vallon s'arrête lorsque des gémissements allemands (donc gutturaux) de mes voisins se font entendre. Malgré les boules Quiès, je parviens à percevoir leurs remarques car ils ont une voix très grave. Du même coup, impossible de dormir plus longtemps et me voilà forcé de me lever. J'en suis un peu énervé car je n'ai pas forcément envie de partir de bonne heure pour me retrouver avec le reste du troupeau. Mais vu la promiscuité et le nombre de randonneurs qui ont séjourné aux alentours, il aurait été difficile de faire la grasse matinée. Me voilà donc obligé de m'étirer et de sortir de mon abri.

Voyant où j'avais posé ma tente, je pensais me retrouver avec un problème de condensation mais ce ne fut pas le cas. Pour le lecteur non aguerri au couchage en extérieur, il faut savoir qu'avec une tente mono-paroi, il arrive parfois que l'air humide amène de l'eau qui se dépose sur la paroi intérieure de la tente. Ce phénomène se produit dans les endroits où il y a peu de vent et où l'humidité est présente. Il touche également les tentes « étanches », celles qui ne laissent pas passer le vent. L'inconvénient majeur de ce dépôt c'est qu'à un moment, l'eau s'est tellement déposée sur la paroi qu'elle ruisselle sur les côtés ou qu'elle tombe sous forme de gouttes si on secoue la tente (ce qui arrive souvent lorsqu'on se retourne la nuit en dormant ou bien le matin au réveil lorsqu'on se met en position assise).

Cette eau qui coule vient mouiller des affaires jusqu'alors sèches ou tombe sur le duvet, le rendant, au fur et à mesure du temps, de plus en plus humide (et de moins en moins chaud). Mon abri est quant-à-lui, assez ouvert aux bourrasques qui peuvent pénétrer par en dessous. C'est à la fois un inconvénient (ça se refroidit plus vite) et un avantage (c'est moins humide). En règle générale, lorsqu'on dort près d'un point d'eau, en contrebas d'une pente, il y a de l'humidité dans l'air et le matin se charge de condenser tout ça dans l'espace intérieur de mon abri... Je fus donc surpris de me réveiller au sec étant donné que j'étais au fond d'une vallée près d'une petite rivière. Je me réveille donc de bonne heure mais je suis au sec et c'est tant mieux !

Alors que mes compagnons germanophones s'activent à plier leur tente, je profite des lieux pour prendre mon petit déjeuner. Le menu est identique à celui d'hier, à mon plus grand bonheur, et je me délecte à nouveau de ces barres chocolatées et de ces biscuits très riches. J'y ajoute une grande « tasse » de thé bien chaud. Alors que je bois l'infusion brune, je remarque un rouge-gorge qui m'observe à quelques mètres, dans un buisson. Il ne semble pas trop effarouché et ça me permet de bien l'admirer. Je ne sais pas pourquoi mais je devine, par avance, que c'est lui mon animal-totem du jour. Malgré cette distance entre nous, il partage mon repas, du moins, nous sommes ensemble alors que j'absorbe ma nourriture. Je sais bien qu'après mon départ, il viendra se régaler des miettes qui traîneront çà et là. Mais pendant au moins cinq minutes, il s'expose à moi, en silence et en bougeant très peu (pour un oiseau). Il ne s'envolera un peu plus loin que lorsque je commencerai à préparer mon sac et à faire tomber mon abri.

Une fois mes affaires prêtes, je passe près du refuge et de ses nouvelles toilettes. J'y fais le plein d'eau, me brosse les dents et, comme d'habitude, absorbe un demi-litre d'eau avant de partir. Et comme à l'accoutumée, je suis un des derniers à partir même si j'ai été réveillé par les autres. Comme je remplis mes bouteilles, une Italienne vient faire la vaisselle en chantant. Elle est joyeuse en cette matinée clémente et elle le montre à tous ceux qui restent... elle ne sait pas encore qu'elle devra chanter sous la pluie dans quelques heures. Alors que je quitte le refuge, personne ne me demande quoi que ce soit. J'ai donc dormi gratuitement dans la Nature (rien que d'écrire cette phrase est un comble). J'en suis donc heureux pour la journée...

Je reprends la route avec quelques randonneurs qui me précèdent (naturellement assez loin pour que je puisse profiter du silence dont j'ai besoin). Le chemin de départ est assez simple : nous partons du refuge qui est dans une forêt, puis nous devons traverser une passerelle suspendue au-dessus d'un torrent (rivière

Spasimata) avant de grimper un peu plus sérieusement jusqu'à un col où se trouve le lac de la Muvrella. De là, il me faudra franchir un nouveau col et continuer sur le flanc de coteau avant de redescendre sur le refuge d'Asco-Stagnu par la Bocca Di Stagnu. Du moins, c'est ce que m'indique ma carte... Mon exercice de lecture me laisse penser que le dénivelé positif sera assez sec : près de 800 mètres d'un coup suivi d'une traversée proche des crêtes avant une descente de près de 700 mètres de dénivelé. Je vois aussi qu'il y aura peu de végétation et que l'essentiel des efforts devra être fait avec de la caillasse. Avant de quitter le refuge, je peux lire que le prochain refuge se trouve à cinq heures de marche d'après le panneau indicateur situé au début du chemin. Je dis que je vois et que je lis mais en fait, je ne sais rien de ce qui m'attend !

Après quelques mètres de marche après le refuge, je vois un buisson qui s'agite. Je pense voir un animal, sans doute une chèvre mais c'est une fille qui en sort et elle n'a pas de cornes sur la tête. Je constate qu'elle et son amie ont dormi là, en posant la tente un peu plus haut que le chemin, bien planquées derrière un buisson épais. Vu l'état du refuge et surtout sa faible capacité d'accueil, je trouve que c'est un bon compromis entre bénéficiaire de l'infrastructure du refuge et dormir tranquille. Je les envie presque... puisque, pour ma part, je n'ai rien payé non plus.

Je continue la voie forestière avant de parvenir à la passerelle de Spasimata. C'est un pont suspendu où il est indiqué qu'on ne doit passer qu'à deux au maximum. Je le franchis sans encombre et quitte définitivement la forêt pour cette journée. Maintenant, mon terrain, ce sont de grandes roches qui longent la rivière et qui ne me font que grimper en hauteur, de pierre en pierre. Du coup, après seulement une vingtaine de minutes de marche après le refuge, je range mes bâtons. Comme je peux voir le ciel, je prends conscience qu'il fait moche. Mais comme il ne pleut pas, je fais contre mauvaise fortune bon cœur et je sautille à droite et à gauche pour mieux me réchauffer.

Mais, le temps gris est de courte durée : cinq minutes plus tard, j'ai l'impression que des gouttes me touchent le visage. J'hésite à mettre ma veste de pluie car pour le moment il pleuviote et ça peut très vite s'arrêter. Mais, au fur et à mesure que je double un couple de randonneur, je constate que les nuages s'alourdissent, deviennent de plus en plus foncés et que la pluie s'intensifie. Je sors donc ma veste et entreprend de couvrir mon sac avec mon poncho. Ce n'est pas une mince affaire. Concrètement, je noue les deux extrémités arrière du poncho à deux boucles qui se situent en bas à l'arrière du sac et je recouvre le reste du sac avec en faisant un nœud à la capuche. Dans cette position, le poncho couvre intégralement le sac et il me reste juste à coincer le devant du poncho dans mon dos en lieu et place de

l'enfiler. J'ai déjà une protection contre la pluie, pas la peine d'en rajouter...

... surtout que la partie qui s'annonce devient plus grimpante : je suis obligé d'emprunter des chaînes afin de progresser sur les pierres lisses. Ces chaînes sont les bienvenues sous la pluie qui rend cette surface très glissante. Néanmoins, ces efforts me réchauffent plus que de mesure et malgré une veste sans doute un peu imper-respirante, je sens que je mouille le T-Shirt. C'est toujours désagréable comme sensation. Pourtant, mes pieds sont encore à peu près au sec.

Je croise un couple d'anglais. Comme ça fait deux jours que je passe mon temps à les doubler pour qu'ils me dépassent pendant ma pause déjeuner, je leur lance un « Nice showers isn't it ? ». Ils me répondent par l'affirmative et d'un seul coup, un éclair surgit qui leur permet de conclure par un « And nice lightnings too... ». Je suis d'un seul coup moins serein : les orages en montagne, ce n'est pas de la tarte, surtout lorsqu'on a affaire à une étape aussi pentue. Mais je continue mon chemin alors que la pluie double d'intensité rendant le terrain de plus en plus glissant. Parfois, je sens que je dérape. C'est notamment le cas lorsque je cherche à prendre des appuis sur des roches glissantes et qu'il faut que je monte avec les mains.

Je croise les trois russes de la veille. Ils sont inquiets et me demandent la météo. Je leur réponds que je n'en sais rien et qu'on verra bien mais que de toute façon, il faudra bien passer de l'autre côté et atteindre le refuge. Ils me laissent partir devant. Je les plains : avec leur matériel et leur charge, ils vont sans doute avoir du mal à gérer les glissades. À ce moment, je constate que mes pieds seront bien mouillés à l'arrivée, ce qui est pénible à gérer (je vous expliquerai après pourquoi).

Ça grimpe sérieusement et ça continue à grimper de plus en plus : je suis très souvent obligé de mettre les mains et ces efforts me font transpirer comme un bœuf malgré la pluie et surtout le vent qui s'invite à mesure que je me rapproche des crêtes. Enfin, je parviens à un col où je pense faire une pause. Elle sera de courte durée : le vent redouble d'intensité, la pluie est drue et surtout, la brume bouche sérieusement le paysage. Je cherche le lac de la Muvrella qui devrait se trouver à proximité des yeux mais je ne le trouve pas. Il doit être masqué par la brume. À moins que je me sois un peu trop avancé sur ma lecture de carte et que je sois encore bien en amont du lac...

N'ayant rien à me mettre sous les yeux, je continue à grimper. Normalement, je devrais passer un autre col puis continuer sur le flanc de coteau avant d'atteindre un autre col, la Bocca Di Stagnu, pour enfin redescendre au refuge. Normalement... Mais la brume vient brouiller les pistes. Dans le mauvais temps, l'esprit du ran-

donneur s'affole un peu et il trouve qu'il marche de moins en moins vite et que les lieux qu'il doit franchir arrivent toujours longtemps après le temps qu'il avait estimé. Dans ce moment où mon énervement augmente, la brume se dégage un peu en bas et je peux enfin apercevoir le lac de la Muvrella. Et dire que je comptais m'y reposer et peut-être manger mon repas de midi... Mais vu les circonstances météo, il n'en est pas question !

Je franchis enfin mon second col. Je sens que je suis bien trempé de l'intérieur par la transpiration et particulièrement dans mon dos. En effet, mon sac emballé par mon poncho forme une barrière imperméable non respirante et l'eau s'y accumule d'autant plus facilement qu'il n'y a rien d'étanche entre mon cou et le sac. Mes pieds sont complètement mous ! Parvenu au col, le vent souffle en bourrasques, m'empêchant même de planter mes bâtons droits dans le sol... Je commence à avoir sérieusement froid malgré les efforts et mon équipement qui est censé me protéger des éléments.

Comble de malheur, je me perds de temps en temps. Parfois, dans la brume, je me trompe de chemin. Je suis ce que je crois être le GR20 et je pratique l'escalade en montée ou en descente. Mais au bout de plusieurs dizaines de mètres, je n'arrive plus à avancer car la descente est vraiment trop compliquée. De plus, je ne vois plus les marques rouges et blanches. Il me faut alors revenir en arrière, prendre le temps de bien étudier le paysage pour retrouver le marquage du chemin qui est mon seul fil conducteur. Et là, je vois qu'au lieu de descendre dans les rocs, le parcours prend plutôt de l'altitude. Mais cette perte de temps m'agace sérieusement. Il est près de 12h mais, vu les conditions climatiques, je ne vais pas m'arrêter pour faire la pause déjeuner.

Alors que je progresse toujours dans la brume et dans la pluie, le froid et le vent l'emportent sur mon mental. En guise de solution, je m'arrête pour enfiler mon poncho tout en le laissant attaché au sac. Je peux déjà voir que les attaches que j'avais cousues dessus avant ont lâché. Je bricole un système bien plus radical : je noue directement les pointes du poncho aux extrémités du sac. De cette manière, le seul moyen que le poncho se décroche du sac, c'est qu'il se déchire ! Même si la pluie me trempe, en ayant pris un peu de temps pour réajuster tout ça, je me sens plus rassuré pour la suite des opérations : il y a de grandes chances que mon sac et son contenu restent secs. En plus, enfiler le poncho au-dessus de ma veste me permet de récupérer une meilleure protection contre le vent. Je sens que je me réchauffe petit à petit. D'ailleurs je glisse mes mains glacées et mouillées à l'intérieur pour les réchauffer, comme le font ceux qui portent des soutanes. Pendant quelques instants, je suis un moine qui prêche pour son salut et qui prie

le soleil de revenir. . .

. . . et il faut croire que mon appel a été entendu ! Après maintes descentes, glissades, escalades, je parviens à la Bocca Di Stagnu : le dernier col à franchir. Et le soleil fait une timide apparition en écartant vaguement quelques nuages dans la vallée. J'aperçois enfin le refuge d'Asco-Stagnu en bas pendant une petite minute. La pluie continue mais ces quelques rayons me laissent penser que d'ici une heure, la pluie aura cessé. Il me reste donc à faire la descente. J'ai faim, je suis trempé, mes pieds sont mous, le sol glisse, et la descente est dantesque. Jamais je n'ai vu pareil pourcentage : à croire qu'il me reste juste à sauter dans le vide. Pourtant, il y a bien des marques devant moi.

Après quelques minutes à suivre le parcours et après quelques chutes qui me font râler car les mains dans le poncho ne militent pas pour améliorer mon équilibre, il me semble entendre une voix derrière moi. Comme il y a de la brume et du vent, je crois m'être trompé. Mais, après quelques instants, deux silhouettes se détachent. Tiens, je suis suivi de près et pourtant, j'ai doublé pas mal de monde depuis ce matin. Qui-sont-ils ?

Cinq minutes plus tard, je vois une jeune femme athlétique et son acolyte qui descendent en sautant comme des cabris sur la roche. Ils ont un sac très léger qui ne doit pas faire plus de trente litres et comble de surprise, ils ont le sourire jusqu'aux oreilles. Ils me saluent rapidement alors qu'ils me dépassent en courant. Je leur fais signe et à l'intérieur de moi, je leur témoigne mon plus profond respect tant je suis impressionné par leur performance. Leur présence, leur manière de marcher dans la montagne et de gérer les éléments m'épate complètement. Depuis le début de la pluie, l'effort est difficile et même avec un équipement adapté et un bon entraînement, « on en chie sévère » ! Pourtant, ces deux personnages sont l'expression même d'une grande maîtrise de soi et d'une réelle capacité à relativiser la difficulté et l'effort. Ce simple sourire en dit long et il reste pour moi, une très grande leçon d'humilité. Le jour où je saurai affronter les éléments avec cette sérénité, quasiment avec joie dans le sens le plus complet de ce qu'on appelle l'acceptation, j'aurai franchi une grande étape. Je tire donc mon chapeau à ces coureurs de pentes qui à l'image des coureurs des bois canadiens forment un groupe avec toute sa particularité : celle de s'adresser à la montagne différemment des autres. Maintenant au loin, ils continuent sans cesse à poser leurs pas légers sur les pierres humides, sans jamais trébucher !

De mon côté, je constate que si vous mélangez une pente raide, un chemin et de la pluie, ça donne un truc équivalent à un torrent. Plusieurs fois, je pose

les pieds dedans. Comme ils sont trempés, je ne fais pas trop la différence. Mais, après une petite demi-heure à chercher des chemins pour, moi aussi, sauter de pierre en pierre, j'atteins les contreforts de la forêt bordée de grands pins laricios. Ils annoncent le refuge proche. Comme je les dépasse, la pluie cesse ! Tant mieux, je vais pouvoir faire sécher toutes mes affaires si le soleil est de la partie. C'est aussi là que prend fin l'épreuve du jour. Ce qui devait être une courte étape s'est révélée bien plus difficile avec cette météo. Au moins de tout, je n'ai pas à rougir d'y être parvenu sans même prendre un repas. Et puis, il y a ces coureurs de pente qui viennent tout relativiser.

Il y a peu de monde sur l'aire de bivouac de ce refuge et il y a surtout beaucoup plus d'emplacements. Pour une fois, j'ai le choix. Cette fois, j'installe mon abri dans le sens du vent et grâce à des cordelettes qui traînent çà et là, je peux commencer à faire sécher ce qui est humide : mes chaussettes et chaussures en particulier. Il ne fait pas beaucoup de soleil mais le vent est un précieux allié. Je le crois capable d'emporter une grande partie de l'eau de mes vêtements. Et puis, vient le moment de manger bien au chaud dans mon sac de couchage qui se révèle complètement sec. C'est agréable et ça me remonte le moral. En fait, c'est fou à quel point le cerveau panique dès qu'il a froid. Il est naturellement incapable de relativiser... à moins que ça soit culturel ? Le seul moyen de le savoir serait de vivre longtemps dehors. Mais je ne suis pas encore candidat !

Une fois installé, j'aperçois une cabine téléphonique près du refuge. J'y fais un tour car je me dis que je vais pouvoir appeler avec ma télé-carte. Après ce déluge, ça devrait me faire le plus grand bien. Malheureusement, il n'y a rien pour glisser sa carte et on ne peut pas non plus mettre de pièces... Pas de téléphone mince ! (Si j'avais été moins stupide, j'aurais pris le temps de lire ma télé-carte pour me rendre compte que je pouvais passer un appel simplement en composant un numéro spécial. Je le saurai pour la prochaine fois.)

Alors que je reviens à mon abri voir l'état du linge qui sèche, un type s'avance vers moi et me demande s'il peut planter la tente. Je lui réponds que s'il ronfle la nuit, il peut aller plus loin ! Il me dit qu'il n'en sait rien et que personne ne lui a jamais fait la remarque. Il est suivi par un type plus âgé et par un autre gars un peu plus jeune. Ils tentent de monter un abri avec une bâche et des bâtons de randonnée. Très « roots » mais je vois bien que la bâche sera trop courte. Ils se mettent à faire sécher leurs affaires. Ils sont bientôt rejoints par un quatrième larron qui fume des clopes et qui me donne envie d'en griller une, je ne sais pas pourquoi. Aussitôt, le ton monte un peu. À leurs débats, je comprends leur histoire. Il s'agit d'un père et de ses trois fils qui ont décidé de faire le GR20 ensemble. Ils

sont partis ce matin du refuge d'Asto-Stagnu pour la grande épreuve du GR20 : le cirque de la solitude. Mais, ils ont dû faire demi-tour vu les conditions climatiques. Celui qui vient d'arriver en veut aux autres d'être partis alors que les conditions météo n'étaient pas vraiment au top. Le premier, en retour, lui en veut d'avoir pris peur et d'avoir imposé le retour en se séparant de leur groupe. Dans leur discussion énervée, je distingue que la météo de demain et des quelques jours à venir sera beaucoup plus clémente. Passé ce point d'information, le volume sonore de la discussion s'amplifie même si, au final, ils arrivent tous à dépasser leur problème du jour pour aller dormir ensemble au refuge.

La composition familiale se lit très facilement dans leur conversation et leur manière d'évoquer les sujets. Il y a le frère aîné, celui qui m'a abordé au début, qui est dans le cliché du fonceur, du type qui s'émancipe et qui prend les décisions tout en ayant un poids sur ses deux frères (et même son père). Il y a le frère cadet, celui qui est arrivé à la fin et qui reproche beaucoup de choses aux autres en tentant de faire face et d'exister face à son frère aîné qui lui subtilise naturellement le rôle de leader. Le père est un peu en retrait : il n'a pas de raison d'être autoritaire car ses fils ont passé l'âge et ces derniers en sont bien conscients. Enfin, il y a le benjamin qui n'a pas trop d'avis sur la question et qui fait un peu ce qu'on lui dit de faire ! Jamais je n'aurais cru faire de l'analyse de rapports humains au bivouac mais vu leurs paroles, je ne pouvais pas me boucher les oreilles. Vous retenterez l'aventure demain messieurs !

Alors que la nuit vient de tomber, deux silhouettes parviennent sur l'aire de bivouac. Il s'agit d'un couple d'italiens qui revient du cirque de la solitude (je ne le comprendrai que plus tard). À la lueur de leur lampe frontale, ils montent leur tente. La fille a un visage plutôt triste et grave. Le garçon n'en mène pas large. M'est avis qu'ils ont dû connaître un sale quart d'heure là-haut.

De mon côté, mes pieds récupèrent à peu près leur forme (ça prend presque trois heures). Je vais repérer le départ vers le Monte Cinto. En effet, contrairement à mes quatre lascars de tout à l'heure, ma piste suivra une autre pente non moins digne d'aventure. Ce sera celle du point culminant de la Corse. Il me faudra, d'après les estimations des autres randonneurs, avec qui je converse, près de 8h de marche sans compter les pauses. Voilà un défi intéressant. Il faudra que je me lève un peu plus tôt, surtout que je devrais sans doute faire un détour pour monter au-dessus du chemin et trouver un rocher ;-)

Chapitre 6

L'araignée des cimes

(Le Cinto)

La nuit fut bonne et solide. J'ouvre les yeux dès les premières lueurs du jour. Ma journée risquant d'être assez longue, il fallait bien que je me bouge de bonne heure. Malgré la proximité d'autres randonneurs, mon état de fatigue assez avancé m'a permis de bien dormir. Je me sens (presque) prêt à me lancer sur le Cinto. Surtout que je sais maintenant que je devrais avoir grand beau pendant trois jours. Dans tous les cas, les voyants climatiques sont au vert pour cette journée : je n'aperçois aucun nuage à l'horizon.

Alors que je prends mon petit-déjeuner, je vois que d'autres ont pris les devants. Il est un peu plus de 7h et le soleil est encore bas derrière les montagnes. Mais pour certains, c'est déjà l'heure d'accrocher le sac à dos sur les épaules et de partir vers le Cirque de la Solitude. D'ici cinq minutes, un spectacle bien particulier s'offre à moi qui n'ai encore jusqu'à présent pas réussi à sortir de mon abri avant 8h. En un instant, une foule presque compacte (pour l'échelle d'un chemin de grande randonnée en tout cas) se lance vers les hauteurs. Ils partent tous en même temps et pourtant, ils ne marchent pas ensemble et sont issus de groupes bien différents. Je reconnais mes quatre lascars en famille de la veille qui rejoignent les rangs de la foule. Rapidement, je constate qu'un troupeau de silhouettes s'est mis en marche, en ordre quasi-militaire, sur le début du parcours. Dans cette situation, je suis finalement très heureux de me dire que, pour ma part, je vais aller ailleurs, dans une autre direction... mais seul, du moins, à l'écart de cette multitude !

Même si d'autres partiront plus tard, la masse des randonneurs matinaux, tels des insectes grégaires qui réagissent au même stimulus, vient de prendre son envol suite à l'arrivée des premières lueurs de l'aube. Je n'avais pas vu ce genre de départ depuis le début du GR et je suis impressionné par tout ce conformisme. Alors que la randonnée est un moyen efficace de mieux dialoguer avec soi-même dans la Nature, je constate que d'autres cherchent autre chose et tentent, peut-être encore une fois, de se rassurer par l'effet de masse. Je ne jette la pierre à personne : si je devais les suivre aujourd'hui, je serai sans doute tenté de finir rapidement mon repas et de décoller vite fait, histoire de ne pas être le dernier à partir. Je me dis alors qu'il faut que je concentre mon attention pour toujours me dé-solidariser, d'un point de vue organisationnel, des autres. Le fait que 90

Sur ces pensées et alors que je finis mon petit déjeuner, mes intestins me rappellent qu'il faudrait que je me mette vite en marche vers le Cinto... Voilà un élément déclencheur de départ qui suffit à mon besoin d'indépendance ! Aussi, après avoir vite bouclé mon sac, je m'élançe à mon tour, alors que le soleil commence à émerger des sommets. Il est à peine plus de 8h. Comme à mon habitude, j'applique ma technique maintenant bien éprouvée lorsque j'ai mal aux intestins : je trouve le chemin de la piste et les balises qui vont avec, je lève la tête vers le haut du chemin (à l'arrêt pour ne pas me faire d'entorses stupides) et je tente de percevoir un « spot » sympathique. Je distingue un bouquet de pins un peu plus denses que je décide d'explorer. Par bonheur, il y a plus haut un rocher posé entre plusieurs pins laricios, dans un coin calme et où il n'y a aucun passage possible. Voilà un endroit agréable... Je m'installe confortablement et je me soulage en observant le panorama magnifique du massif du Cinto. Me voilà libéré d'un fardeau bien lourd à porter ! Mon moral s'en élève d'autant...

Après avoir procédé à une petite toilette, je reprends la route. Cette première partie du chemin est une sente forestière. Je me fais la réflexion que c'est la première fois que je prends ce genre de chemin depuis le début du GR20. En effet, dès Calenzana, le chemin est surtout en pente avec plein de caillasses dessus. Il est souvent étroit et on voit qu'il n'a jamais eu une utilité concrète comme celle de faire passer des animaux de bât dessus car il semble trop peu entretenu pour ça, pas assez large et surtout, sans possibilité pour un ongulé de poser correctement les pieds. Dans tous les cas, un chemin forestier comme celui-ci est bien agréable : c'est plat, c'est confortable et je déroule activement mes pas dessus. Mon rythme est bon. Pourtant, je suis toujours sur mes gardes pour ne pas trop accélérer : je sais que la marche va être longue aujourd'hui !

Après avoir franchi un torrent, je dépasse une stèle mortuaire qui est d'ailleurs

indiquée sur la carte. Elle parle de deux personnes qui ont dû mourir dans le coin. Visiblement, la Corse était leur passion (c'est la phrase qui était marquée sur la première stèle). Ce monument funéraire est constitué, en plus d'une plaque, de grands cairns de pierres qui forment comme de grandes cheminées, bien visibles au loin. Cela fait toujours drôle de voir des traces de mort en montagne : ça rappelle que les dangers sont bien réels et que personne n'est à l'abri de l'accident. Néanmoins, je ne suis nullement impressionné : si je n'avais pas voulu goûter à un minimum de risques, je serais resté bien tranquillement chez moi, quitte à m'ennuyer ! De toute manière, je me dis que la vie est une maladie dont on finit toujours par mourir. Cette fois, je vais simplement essayer de voir du pays en hauteur sans me casser trop la figure et tout devrait bien se dérouler.

Après la stèle et un petit pont de bois qui passe au-dessus d'un autre torrent en furie, commence le vrai parcours d'ascension du Monte Cinto. C'est l'heure d'en baver ! Dès le début, je dois mettre souvent les mains, notamment, pour commencer, avec une escalade de plusieurs mètres qui ne me laisse pas indifférent : il me faut bien cinq minutes pour trouver comment la grimper, dans quel ordre. Voilà qui n'est pas rassurant pour la suite.

Quelques-autres escalades plus tard, commence une forme de chemin que j'ai baptisé zigzags. C'est en effet à ce moment que la route se met à serpenter nettement sur la pente. Elle est composée de caillasses grosses comme mon poing qui sont loin d'être stables. Cela rend la progression assez lente. Pour parfaire la difficulté, je me rends vite compte que parfois, je me perds, ou plutôt, je manque le chemin le plus facile. La conséquence immédiate c'est que je me surprends à faire de l'escalade pas forcément évidente alors qu'une fois en haut, je remarque qu'en passant de l'autre côté, c'était beaucoup plus facile. Comble de stupéfaction, je retrouve, après tous ces efforts, les marques du GR ou bien des cairns qui indiquent qu'elle était la bonne voie à suivre. Comme ce phénomène se produit relativement souvent, j'en déduis que suivre mon instinct n'est pas forcément la bonne solution. Jusqu'à présent, j'ai toujours fait confiance à mon « flair » pour repérer le chemin le plus adapté. Cette méthode a toujours porté ses fruits : je ne me suis jamais perdu, même dans des situations où il y avait peu de points de repères et où il fallait compter sur la chance. Mais si cette recette semble bien fonctionner avec la marche, comme j'ai pu le constater dès mon premier jour en Corse en passant près des vaches, je constate que dès qu'il y a de la grimpe, ça ne marche plus.

Pour pallier à ce vrai problème, j'essaie de concentrer mon cerveau et d'aiguiser ma vue pour pouvoir déterminer le meilleur chemin. Cela m'impose de prendre plus de temps pour observer le paysage. Comme en randonnée, on ne fait jamais deux

choses en même temps, il faut donc que je m'arrête plus souvent. C'est un exercice un peu contraignant mais il est très souvent payant et comme c'est un sujet sur lequel je manque de pratique, l'investissement initial me semble plutôt bon : je dois améliorer mes performances et cet entraînement sera forcément payant un jour ou l'autre.

Alors que j'observe un peu mieux le paysage et le chemin, je remarque une aiguille qui sort de la roche et qui est très particulière. Ma carte indique son nom : la tour penchée. Effectivement, c'est une description assez fidèle à la réalité. Au milieu d'une pente raide qui conduit à la crête du Monte Cinto, se dresse un piton rocheux pas assez haut pour rejoindre les cimes. Il est peu large mais il a une forme singulière : il est incliné vers l'est. C'est un point de repère assez unique et qu'on ne peut pas louper. Mais, alors que je l'observe minutieusement, le soleil émerge de la crête du Cinto qui domine vers le sud. Je sais alors que j'aurai de la lumière dans les yeux jusqu'en haut. Après quelques minutes à plisser les yeux, à être constamment ébloui et du même coup à me tromper de route, je sors la défense absolue : les lunettes de soleil.

Habituellement, je déteste ce genre d'engins essentiellement parce qu'en plein effort, les verres se couvrent de sueur qui coule sur le nez, sur les oreilles. Ce qui est très désagréable. C'est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui, il n'y a pas de nuages et que le soleil tape fort. Mais, pour cette fois, je constate à quel point, dans ma situation, ces lunettes me facilitent la vie. Tant pis pour la transpiration, j'utiliserai mon chèche pour m'essuyer le visage de temps en temps.

À force de pierriers, de zigzags et de chemins caillouteux, je parviens après de nombreux efforts à un endroit un peu plus plat qui est à côté d'un grand col situé plus en altitude. Des cairns vont dans toutes les directions et je décide de faire une pause pour consulter ma carte. Je croise alors un randonneur qui descend. Surpris, je lui demande s'il vient du sommet et à ma grande surprise, il me répond que oui ! Mais il ajoute ensuite qu'il a dormi au lac du Cinto qui se trouve de l'autre côté. J'ai cru un instant que l'ascension vers le Cinto serait plus rapide mais ce ne fut pas le cas comme vous le verrez dans ce qui suit.

Le soleil implacable qui est suffisamment haut dans le ciel pour réduire l'ombre portée des rochers à une surface insignifiante me chauffe les parties de mon corps qui ne sont pas couvertes. Il me sera difficile de protéger mes jambes parce que je suis en short. Mais pour le haut de mon corps, je baisse les manches de mon T-Shirt en me disant que je finirai sans doute trempé avant d'avoir atteint le sommet mais que vu le temps, ça devrait sécher rapidement. Et je finis par reprendre ma

route.

À partir de ce moment, je sais qu'il me reste une dernière grande montée et que c'est ici que les choses sérieuses commencent. d'abord parce que la pente est bien raide. Ensuite parce que j'ai déjà quelques heures de marche dans les jambes et enfin parce que le terrain est vraiment instable. D'ailleurs, l'endroit vers lequel je progresse porte bien son nom : la Pointe des Éboulis !

Je commence cette escalade vertigineuse avec quelques pierriers. Bien souvent, les balises de marquage m'emmènent sur des terrains très difficiles d'accès. Comme je vois que d'autres chemins plus faciles à pratiquer ont été aménagés par le passage de randonneurs, je tente quelques « hors-pistes » qui parfois me permettent d'avancer plus vite et plus facilement et d'autres fois se révèlent être des impasses car menant à des parois quasi-verticales. Mais à force de persévérance, je parviens à la dernière partie de la pointe des éboulis.

C'est à ce moment que la progression est la plus difficile. J'arrive près d'une balise du chemin mais, en voyant où est située la prochaine, je me dis qu'il est impossible de passer par là. J'ai beau chercher une autre balise, je n'en vois point. J'ai rattrapé quelques randonneurs que j'aperçois un peu plus haut, finalement, pas si éloignés de mon emplacement. Mais je ne vois pas par où ils ont pu passer. Aussi, j'active mon cerveau et je tente de déterminer un autre chemin. Le choix n'est pas très difficile : il n'y en pas ! En fait, on a plutôt l'impression de l'inverse : on voit plein d'espèces de passages partout. J'y ai cru moi aussi au début, mais alors que je progressais sur l'un d'entre eux, j'ai compris la supercherie : le passage n'avait pas été façonné par les pieds de l'homme mais par l'érosion de la Nature. J'ai compris cet effet supra-naturel alors que mon pied partait en glisse. Je fus alors surpris de voir qu'en dessous des roches et de l'espèce de terre, de la glace affleurait. Elle n'était pas très épaisse mais suffisamment pour provoquer des minis-glissements de terrain qui ressemblent à des chemins. Après m'être rendu compte de ce problème, j'ai fini par ne plus me poser de questions, par poser mes mains au sol et par grimper tout droit en me tenant du mieux que je pouvais !

Et enfin, à force de tirer sur mes bras, je finis par atteindre la Pointe des Éboulis, bien fatigué. Quelle ne fût ma surprise que de constater qu'à cette hauteur, il y avait plein de monde ! Des randonneurs affluaient de partout. . . Mais d'où venaient-ils ? Jusqu'à présent je n'avais doublé personne et j'avais juste aperçu un petit groupe au-dessus de moi. Pour les explications, je me rends compte alors que le paysage ne peut pas m'aider car derrière le Cinto, une masse colossale de nuages bien blancs et cotonneux reste coincée. Je n'y vois rien.

C'est sur cette question que je décide de trouver un coin, à l'abri du vent et avec un peu d'ombre, pour manger. Car même si j'ai encore de la pente (et quelle pente !) avant d'arriver au sommet du Cinto, j'ai bien besoin de repos et de reprendre des forces. Je trouve un coin plat avec un muret de pierres posées de la main d'homme, exposé au sud. À cette altitude, il y a forcément un peu de vent et les nuages bien présents ont tôt fait de me protéger des rayons du soleil. Pourtant, je sens que ces derniers sont bien plus nocifs et puissants qu'en bas, malgré cette illusion de filtre protecteur. Je mets donc mon corps à l'abri : assis en tailleur, je cache mes jambes avec mon chèche et je garde une polaire sur moi tout en prenant soin de faire sécher T-Shirt et poncho !

Alors que j'entame mon repas, j'ai l'impression de déranger l'habitant de ces lieux. La Pointe des Éboulis culmine à près de 2600 m et je m'attendais à ne trouver aucun animal à part des oiseaux. Mais, alors que j'entame mon saucisson, une araignée grosse comme mon pouce (j'ai de petites mains) surgit de derrière une pierre. Elle semble sérieusement m'observer. Je suis bien surpris de la trouver à cette altitude. Comment fait-elle pour survivre dans cet environnement assez hostile, sans doute souvent balayés par les vents, exposé au cagnard du soleil ou au froid rigoureux de l'hiver, à la pluie torrentielle, aux orages ? Rien que sa présence ici impose mon respect. Chose surprenante, elle reste tout le temps de mon repas à mes côtés et bizarrement, j'interprète cela comme un signe. Je comprends alors que cette araignée des cimes est mon animal-totem du jour.

Après mon repas, il me reste la fin de l'ascension. 150 m de dénivelé n'est pas ce que j'appelle quelque-chose de difficile en temps normal. Pourtant, ils le furent largement ! Le reste du chemin est partagé entre des pierriers bien raides et un type de parcours que je n'ai pas encore croisé jusqu'à présent : les blocs. En effet, assez rapidement, les balises qui marquent le chemin sautent de blocs en blocs. Le randonneur doit faire également ces mouvements car, de toute manière, il n'y a pas d'autre voie. C'est assez impressionnant car on tombe parfois sur des blocs à l'équilibre primaire qui bougent lorsqu'on se réceptionne dessus. La progression sur ce genre de terrain, même avec le pied léger et un bon sens de l'équilibre est très lente car, évidemment, la taille des blocs varie et l'accès se fait parfois en montée, parfois en descente. Du coup, les cuisses déjà malmenées dans les éboulis se découvrent des muscles insoupçonnés qui se rappellent douloureusement à mes jambes.

En plus de ça, ma progression est souvent ralentie par des –touristes– randonneurs qui vont et viennent sur ces chemins plus qu'étroits. Mais, alors que je me rapproche de la cime du Cinto, je remarque que ces derniers sont de plus en plus

de retour du sommet. D'ailleurs, personne ne me suit. Serais-je en retard ? Allons bon, me revoilà en train de calculer l'heure, de me poser des questions car je n'ai pas le même rythme que les autres. . . C'est vraiment dur de faire de la randonnée sans se soucier d'autrui.

Enfin, je sens que je touche au but. Après une ultime série de blocs, le chemin se fait (relativement) plus doux alors que je suis sur le sommet. Le Cinto n'est pas une pointe, c'est un sommet en forme de crête étroite. À son extrémité, on croise des blocs empilés les uns sur les autres de manière anarchique. La « cime » est constituée d'un « mât népalais » comme je l'appelle. C'est un piquet de bois tenu par des ficelles sur les côtés et sur lesquelles on trouve des fanions colorés recouverts d'inscriptions en sanskrit. Ça me va assez bien comme conclusion d'ascension. De mon point de départ du refuge d'Asco-Stagnu, je peux dire que le sommet du Cinto se mérite et je suis content d'avoir pris un peu de temps pour le gravir. Mais, mon dépaysement est de courte durée. En effet, assis près du mât népalais, deux touristes allemands sont en train de déguster une banane. Ils sont harcelés par deux chocards peu farouches qui tentent de leur chiper des miettes. Sous ce jour, la cime du Monte Cinto se révèle être comme les grands-places des villes sur lesquelles on trouve des troupes de pigeons quémandeurs qui viennent s'approcher des passants. . . curieux spectacle à 2706 m d'altitude, au sommet de la Corse !

Après une longue pause à regarder de tous les côtés et alors que ma température corporelle redescend, l'appel du retour sonne. J'en ai encore plein les pattes et je sens que la descente ne va pas être de la tarte. D'abord, il y a les blocs ; ensuite les éboulis, les pierriers, et le tout, sur une distance assez longue. Le serrage de dents me semble indispensable pour continuer sans trop souffrir. Et me revoilà parti vers le refuge d'Asco-Stagnu. Une fois la crête du sommet dépassée, je reviens vers la série de blocs. Ces derniers viennent à bout de mon souffle ! C'est bien la première fois que je sens que mon cœur va rompre tellement j'ai les tempes battantes. Je suis obligé de faire des pauses toutes les cinq minutes car l'effort est vraiment intense. J'étais plutôt bien préparé physiquement mais, parfois, on trouve plus fort que soi. C'est aussi ça la Montagne !

Je parviens toutefois, après d'épuisants efforts, à la zone d'éboulis. La descendre est dangereux car on risque la glissade à chaque instant. Au-devant, il y a une troupe d'Allemands. Ils empruntent le même chemin que moi et ils progressent très lentement. Je les rejoins en trois enjambées mais ils mettent des plombes à comprendre que je vais plus vite qu'eux. Je prends donc le risque d'un raccourci. Malheureusement, après avoir mal jaugé la distance de mon saut sur un rocher en contrebas, je m'étale lamentablement devant eux ! Mais au moins je les ai doublés

et je vais pouvoir appliquer une nouvelle technique de descente en terrain meuble.

Sur ce genre de support et particulièrement lorsque je suis fatigué et que je commence à avoir mal aux genoux, je marche d'une drôle de manière. Je me force à planter fermement les talons dans le sol. Mes pieds sont donc artificiellement relevés de manière à ce que le talon touche le sol en premier. Cette approche offre davantage d'adhérence et évite les glissades par l'arrière lorsque le pied dérape vers l'avant. Ensuite, j'allonge le pas : l'objectif est de minimiser les efforts sur le genou et les contraintes sur les tendons et les muscles de cette zone, qui en temps normal, passent leur temps à retenir l'équilibre du marcheur. Cela permet également d'aller plus vite. Enfin, j'abuse de mes bâtons que je viens de raccourcir et que je tiens par le pommeau au lieu du manche pour offrir le plus d'appui possible. Ils me servent aussi dans les virages à tourner plus vite sans devoir faire des pas supplémentaires pour effectuer une rotation. J'appelle cette technique faire du ski en descente (même si je ne sais pas skier). Je pense qu'elle marche bien. Son inconvénient c'est qu'il y a toujours des cailloux qui finissent par s'infiltrer dans mes chaussures mais comme je prends moins appui sur les zones où ils pénètrent et où ils se logent, ça passe assez facilement.

Un peu avant d'arriver à une espèce de plateau, il me semble apercevoir des formes un peu plus bas. Je ne rêve pas : ce sont des mouflons. Ils sont deux et, comme les vieux corses, ils sont dans la contemplation du paysage. Le massif du Monte Cinto abrite une des deux populations de mouflons. Il semble que ces animaux soient des moutons domestiqués qui sont revenus à l'état sauvage. Ils sont à l'origine de tous les mouflons du continent et même si leur chasse est interdite depuis près de cinquante ans, leur population s'accroît très faiblement. Je suis donc privilégié de les rencontrer. Ces animaux de réputation farouche ne m'ont pas encore entendu alors que le « ski en descente » est loin d'être une technique silencieuse (vu qu'à chaque pas, des pierres glissent et font un fracas pas possible). Mais, mon chemin est couvert par le vent et par un virage. Je ralentis ma progression pour essayer de les approcher car ils sont presque sur ma route. À mesure que la distance qui nous sépare diminue, je les distingue de mieux en mieux. Il s'agit d'un couple : le mâle a des cornes volumineuses et la femelle broute paisiblement.

Mais en un instant, le mâle tourne la tête dans ma direction et se dérobe en un bond, suivi de l'autre animal. J'accélère le pas pour voir s'ils vont se mettre à l'abri des regards un peu plus loin mais je ne les reverrai pas. Dommage !

Après les éboulis, je rejoins la zone de pierriers et mes jambes en prennent un sacré coup : cela fait plus de 6h que je marche et je suis vraiment fatigué.

Heureusement que le temps est avec moi et que le soleil est au rendez-vous sinon, j'aurai le moral en berne. Pour patienter, je compte les passages difficiles qu'il me reste à franchir en tenant compte de mon expérience du matin. C'est un moyen comme un autre de dompter l'effort et de tromper le temps.

Les escalades en descente sont toujours des moments difficiles. Parfois, mon équilibre est sérieusement compromis. Ce qui est le plus fatigant c'est sans doute de devoir sans cesse ranger les bâtons pour poser les mains puis constater que les bâtons seraient mieux pour mes genoux après le passage difficile pour constater quelques centaines de mètres plus loin qu'il faut à nouveau ranger les bâtons ! N'oublions pas que dans mon cas, ranger les bâtons signifie décrocher mon sac des épaules, replier les brins des bâtons et ranger le tout dans une poche latérale. À la fin, ça m'agace tellement que je finis par balancer directement les bâtons en bas du passage difficile et à descendre en posant mes mains sur la roche. Pour éviter d'abîmer trop mes bâtons, je les lance comme des javelots. Avec les mouflons encore dans mes pensées, j'ai l'impression d'être un chasseur du néolithique ! Cette cinématique d'antan me redonne le sourire et me permet d'oublier un peu mes genoux douloureux.

Enfin, je parviens à franchir le dernier pierrier. Je m'en souviens d'ailleurs particulièrement bien, car j'avais déjà eu du mal à l'escalader ce matin. Une fois descendu, je fais une bonne pause. Il me reste de la sente forestière mais, pour parler concrètement, je suis complètement à plat et je bois le reste de mon eau comme un trou. Il est 18h et si je veux avoir le temps de poser mon abri avant la nuit (ce qui est plus simple pour le montage), il faut que j'arrive vers 19h sur l'aire de bivouac. Pendant que je suis assis en train de boire, mon regard croise des coureurs de pente qui vont vers la Punta Minuta. Eux aussi me redonnent du courage pour la dernière partie : je ne peux pas rester insensible à les voir courir et sauter comme des mouflons.

Je repasse par le pont, par la stèle, et je franchis le torrent de ce matin. Le chemin forestier me fait du bien. J'adore ce genre de terrain où le pied est accueilli par un tapis d'aiguilles et de terre et où les pins forment une voûte protectrice. Dans ces moments, je fais le moins de bruit possible et je livre mes tympanes au silence offert par les arbres. Le soleil couchant qui a déjà disparu derrière les cimes apporte une lumière rouge et pleine de chaleur. Alors que j'avance discrètement, au détour d'un gros pin laricio planté sur le chemin, je suis face à un couple de mouflons, à peine à cinquante mètres de moi. Par chance, ils ne m'ont ni entendu ni vu surgir de derrière l'arbre où je me retranche pour mieux les observer. Ils broutent tranquillement sur le sentier, dans la lumière du couchant. C'est un moment plein

de sérénité. Le temps suspend son vol et je contemple cette scène en privilégié. Quelle excellente surprise pour terminer cette journée physiquement bien remplie. Je suis comblé !

Après un quart d'heure d'observation, la femelle m'aperçoit. Elle se dirige alors tranquillement vers les hauteurs et le mâle la suit lentement. Je m'écarte de l'arbre et ils peuvent, à leur tour, m'observer comme une bête curieuse. Je suis frappé par ce peu de crainte. Je les laisse alors grimper paisiblement vers le haut du chemin qu'ils gagnent à pas comptés... Ce sera ma manière de les saluer, eux qui sont venus agréablement la fin de ma promenade.

Moins d'un quart d'heure après, je parviens au refuge. Il est près de 19H. Si j'exclus les pauses, j'ai marché près de neuf heures ! Je monte mon abri à un autre endroit de l'aire de bivouac : il faut bien un peu de variété. Comme je l'avais calculé, il y a beaucoup plus d'emplacements libres. J'ai donc laissé passé la vague des randonneurs partis le week-end et cela me convient mieux. Il reste toutefois le couple d'italiens de la soirée d'hier qui, visiblement ébranlés par leur journée précédente, a préféré rester sur place aujourd'hui. Le montage de mon abri réalisé, j'entreprends de faire à manger mais très vite l'obscurité gagne du terrain.

Alors que je suis en train de déguster mes céréales cuites, je suis interpellé par mon voisin qui me souhaite bonsoir et qui visiblement tiens à me faire la conversation. Pour une fois, je ne suis pas tombé sur quelqu'un qui me parle de randonnée, de performance ou du temps qu'il fait. Je décide donc de continuer à lui parler. Après quelques minutes de discussion, je comprends qu'il s'agit d'un Vagabond de 27 ans. Il sort de l'ordinaire car il semble très en phase avec mes pensées que je vais développer.

Ce que j'appelle Vagabond n'est pas un terme péjoratif pour moi, bien au contraire. Le Vagabond est un homme libre qui ne s'encombre pas des artifices de notre société. Le Vagabond est un Voyageur, il coure le monde comme les coureurs des bois apprivoisent la forêt et les coureurs de pente apprivoisent la montagne. Ainsi, mon nouveau compagnon a choisi de parcourir le monde entier en travaillant quelques mois à droite à gauche pour gagner un peu d'argent ; moyens financiers qui n'ont d'autres objectifs que de gérer les frais liés aux voyages à venir. Son approche technique et philosophique colle d'assez près à mon état d'esprit lorsque je suis en randonnée. Il se contente de peu : peu de nourriture, peu d'eau, peu d'équipement, des affaires réduites à la plus simple expression de leur portée utilitaire. Ainsi, comme moi, sa trousse de toilettes est un sachet plastique avec un morceau de savon, une brosse à dent, un dentifrice et un gant de toilette pour s'essuyer. Ainsi,

comme lui, j'ai peu de vêtements : un short, un t-shirt, une polaire, une doudoune, deux paires de chaussettes et deux slips. Mais, en tant que Vagabond, il transporte toutes ses affaires dans son sac, y compris celles qui lui servent lors de ses retours dans le monde des villes. À l'inverse de ma randonnée qui va s'arrêter dans une douzaine de jours et après laquelle, je vais modifier le contenu de mon sac en passant de l'équipement sportif à l'agenda et à la carte de bus, lui garde le même sac. C'est un randonneur perpétuel. Un jour, sans doute, il posera son sac plus longtemps pour changer de vie, après avoir vécu avec un grand V.

La simplicité de sa démarche se montre également dans son refus du gâchis. Son équipement est sommaire et une grande partie provient des déchets des autres. Il n'aime pas jeter et cette approche répond bien à mon sentiment de rejet de la société de consommation qui tend à se transformer en société du déchet. Je vois qu'il a récupéré un matelas, un mouchoir qui traînait sur le chemin, un poncho, etc. Pourtant, je note que, même réduit à son minimum vital, son équipement n'a pas été étudié pour être le plus léger possible. Bien souvent, la légèreté se fait au détriment de la solidité et du prix. Au final, avec des boîtes de conserve et une tente pour 3 personnes alors qu'il est seul, son sac est très lourd : lorsque je l'essaierai demain matin, j'en tomberai presque à la renverse.

J'aime beaucoup sa manière de relativiser les choses. Par exemple, lorsque je lui fais part de mon choix de chaussures, il me fait remarque que, pour sa part, il réalise le GR20 en majorité avec les sandales qu'il a aux pieds ! J'en tombe des nues... En ayant vu tout son attirail, je n'ai vu qu'une autre paire de chaussures : des baskets de running qu'il utilise lorsque ça grimpe un peu. Aussi, je le crois volontiers lorsqu'il me dit que ce sont les meilleures chaussures qu'il a pour monter et que ce n'est que lorsqu'il pleut qu'il enfile les autres.

Effectivement, ce type a une vie bien différente de la mienne mais je crois pouvoir dire que lorsque je fais de la randonnée, j'essaie à mon tour de devenir le Vagabond que je n'ai jamais été. J'essaie de faire comme le Voyageur qui n'a pas de chemin : je construis le mien en marchant, seul je décide de mon parcours et personne ne peut mettre ses pas dans les miens. Même si physiquement, il est possible que d'autres posent leurs empreintes dans les miennes, ils ne pourront jamais rejoindre l'état d'esprit qui fût le mien à ce moment. Ce que je dis est valable pour tous les Vagabonds...

Alors que nous discutons dans la nuit, je croise dans le ciel étoilé le passage de nombreuses étoiles filantes, bien visibles dans ce lieu faiblement pollué par la lumière. Je pense n'en avoir jamais vu autant en aussi peu de temps. Sur cette

bonne impression et sur la fin des échanges à propos de nos expériences personnelles, notre discussion tardive s'achève. Les autres randonneurs sont tous endormis depuis longtemps. Chacun rejoint son abri pour la nuitée qui s'annonce humide.

Chapitre 7

Le cirque du chocard

(du refuge d'Asco-Stagnu au refuge de Tighietu en passant par le Cirque de la solitude)

Cette deuxième nuit à Asco-Stagnu fut bien humide. Déjà en me couchant, j'avais remarqué que l'intérieur de mon abri était couvert d'humidité. Les gouttes ne coulaient pas encore mais ce matin, à mon réveil, je constate que c'est le cas. Mon sac de couchage a des auréoles là où l'eau s'est écoulée. Rien de bien sérieux mais ça ne fait jamais plaisir. De plus, il me faudra sans doute une séance de séchage en plein air pour mon abri car les rayons matinaux ne sont pas suffisants pour faire évaporer toute l'eau qui s'est accumulée à l'intérieur et à l'extérieur. Je n'arrive jamais à m'expliquer ce qui est source de cette humidité. Cette fois, j'ai dormi au même endroit (à quelques mètres en fait) que la nuit dernière et les conditions ont été complètement différentes. J'en déduis que l'humidité provient en majorité de l'air ambiant et qu'il n'y a rien à faire pour lutter contre. Voilà une leçon à retenir.

Pourtant, j'ai bien dormi. Je n'ai pas consulté ma montre pour savoir à quelle heure je suis allé me coucher mais il était bien tard. Malgré ma rude journée de dix heures de randonnée d'hier, parce que j'avais, pour une fois, un bon compagnon de discussion, je n'ai pas senti la fatigue de mon corps. Mais ce matin, le soleil est déjà haut et peu nombreux sont les randonneurs qui restent. Le Vagabond est encore là, en train de se réveiller. Après un solide petit déjeuner, il est temps de faire les préparatifs pour le départ et de refaire le plein d'eau à la fontaine près du refuge.

À ce moment, un type débarque alors que nous parlons du temps qu'il fait. Il semble très pressé et nous indique que dix jours de grand beau temps se profilent à l'horizon. De son côté, le Vagabond avait plutôt une version de quatre jours dont il ne reste plus que trois jours. Mais notre interlocuteur semble sûr de lui et nous indique qu'il vient de consulter un service de météo des montagnes. Il nous indique qu'il va tripler l'étape aujourd'hui, qu'il souhaite se rendre à Castello-di-Vergio et qu'il vient de partir de Carozzu ce matin (forcément de bonne heure). Effectivement, il est déjà 10h30 et il vient de terminer une étape sur trois. Il nous quitte car, visiblement, il n'a pas trop le temps. Je ne retiendrai de son passage que l'information essentielle : dix jours de grand beau !

Mais il est temps pour moi et mon compagnon de croiser nos chemins pour les séparer. Lui part vers le Nord, moi vers le Sud. Je lui souhaite bonne chance et bon courage pour la vie qu'il a devant lui. . .

Le soleil est haut dans le ciel, le ciel est dégagé et me revoilà seul sur le chemin. Pour le coup, tout le monde est bien devant ; même mon couple d'Italien en détresse. Aujourd'hui, même si j'ai le cœur plutôt léger d'avoir bien discuté, je sais que je vais en terminer avec les grandes difficultés techniques du GR20. Il faut en effet retenir que le parcours du GR20 commence très fort dès le début. Les quatre premières journées sont les plus difficiles physiquement et techniquement. Après, les étapes sont moins rudes et une fois arrivé à Vizzavona, le GR du Sud commence avec ses dénivelés moins importants.

Néanmoins, se dresse devant moi l'étape tant redoutée par les randonneurs : le Cirque de la Solitude. Je ne sais pas encore à quoi il ressemble mais j'en ai longuement entendu parlé. La vision la plus neutre que je puisse en avoir est celle qui m'est donnée par mon interprétation de la carte. Au sommet d'un col (le col perdu) qui frôle les crêtes à 2200 mètres d'altitude, se jette une descente bien pentue sur près de 300 mètres. Immédiatement au bas de cette descente fait place, avec également ses pierriers, la montée vers le col supérieur de l'autre côté, à près de 2200 mètres également ! Descendre pour mieux remonter. Voilà tout un programme qui ne finira pas de surprendre le randonneur averti qui a plutôt l'habitude de considérer les chemins bien pensés qui minimisent l'effort technique car pensés pour l'utilitaire plutôt que pour l'agrément. Tel n'est pas ce genre de chemin qu'est le GR20.

Le chemin qui mène au cirque est néanmoins très agréable. Sur une bonne distance, une montée bien douce sur un paysage dégagé, coincé entre deux vallons dessine un grand virage au bout duquel on devine qu'il faudra poser les mains

sur la paroi. Comme je suis parti tard, j'arrive vers midi devant cette paroi bien impressionnante. Elle monte jusqu'au col perdu, là où commence le Cirque de la Solitude. Après quelques efforts, je rejoins la Bocca Tumasginesca ou col perdu (bocca signifie col en langue corse). Le col est situé à proximité du pic Von Cube, du nom d'un des premiers alpinistes ayant « dompté » les sommets de la Corse, il y a près de deux siècles. Mais avant de commencer l'épreuve, je choisis de prendre mon repas. Je ne peux néanmoins pas résister à la tentation de jeter un œil sur le cirque. Et je ne suis pas déçu car il est très impressionnant. De mon perchoir, je n'en distingue pas vraiment le fond, je peux par contre en mesurer la difficulté à la présence des chaînes qui permettent de descendre ainsi que le profil quasi-vertical de la pente ! Alors que je reviens prendre mon repas sur un surplomb, un chocard vient tourner au-dessus de moi, seul. Il se pose au sommet du pic Von Cube, à quelques mètres.

Le soleil est au beau fixe et, à près de 2200 mètres, il fait encore frais. Aussi, j'en profite pour faire un peu de séchage. Mon poncho et mon abri trouvent sans peine une surface bien exposée et des pierres pour les maintenir contre le vent. En 20 minutes, tout est archi-sec.

Comme je termine de boucler mon sac, je remarque que le chocard est encore présent. Il observe attentivement tout ce qui se passe du haut de son perchoir inatteignable. Il croasse terriblement comme pour défier tous les randonneurs qui passent un peu trop près de son domaine. Durant tout mon repas, il est resté là-haut, à dominer l'horizon et à voler à droite et à gauche. Comme tous les autres animaux qui ont partagé mes repas de midi, je comprends que pour aujourd'hui, c'est ce chocard qui est mon animal-totem. Je prends ses cris pour des avertissements à la prudence et je le remercie intérieurement de m'avoir tenu compagnie aussi longtemps.

C'est maintenant le moment tant attendu : à moi le cirque ! Par bonheur et aussi parce que je me suis levé tard, il n'y a aucune queue d'attente. En effet, étant difficile d'accès, il est peu recommandé d'attaquer une descente alors que quelqu'un est en cours d'ascension et vice-versa. En temps normal, il n'est pas rare de devoir patienter un peu avant de commencer à descendre. Mais pour ma part, c'est un vrai boulevard qui s'offre à moi. Sauf que le boulevard est bien pentu, le bougre. J'avais cru pouvoir descendre un peu par l'avant au début mais assez vite, je dois me tourner vers la paroi et commencer à mettre les mains.

Au début, ça ne fait rien car on se teste mais après quelques mètres, on sent bien que la vue est insolite. À force de regarder en bas, on se rassure de moins

en moins. Je ne vois toujours pas le fond. Je m'aide des chaînes quand elles sont disponibles. Je descends en rappel avec, c'est bien plus rapide. Même si je tire davantage sur les bras, je n'ai pas trop à me soucier de mes pieds et de leurs appuis et puis, je me dis que je suis loin d'avoir épuisé mes forces.

Mais parfois, il n'y a pas de chaînes et je passe quelques minutes stressantes à trouver où poser mes pieds avec, de temps en temps, de véritables moments intenses lorsque je ne trouve rien en dessous de moi. Conjugué à la vue plongeante, c'est une bonne épreuve. . . qu'il suffit de relativiser en se redressant et en se retournant pendant un moment de pause. On voit alors que la pente n'est pas si raide, que les appuis ne sont pas si loin et qu'au pire, on risque de tomber sur les fesses un mètre plus bas. C'est simplement la paroi qui donne cette impression plongeante.

À force de progresser, je parviens à un surplomb rocheux. Les marques des balises du GR20 m'indiquent alors que la remontée est pour bientôt. Du haut du col perdu, on ne voit que ce surplomb et on ne peut pas savoir si c'est à cet endroit que la descente s'arrête ou si elle continue plus loin à travers. Voilà l'astuce qui fait croire à un cirque sans fond. À ce stade, la vue est magnifique. Le cirque dévoile enfin sa géométrie torturée de-ci de-là par le pic Von Cube et ses aiguilles basaltiques sombres comme la mort.

Ce faisant, j'ai rattrapé quelques randonneurs. Ils ont des sacs gigantesques qui dépassent sérieusement de leur tête. Je les double et l'un d'entre eux me fait remarquer que je n'ai que des « baskets » comme chaussures de marche. Ce sont juste des chaussures de trail et, effectivement, leur forme s'apparente aux baskets. Je reverrai ces deux larrons un peu plus tard et ce, plus souvent qu'à l'accoutumée.

La remontée commence enfin. Maintenant, je peux compter sur la fraîcheur de l'ombre. Voilà une difficulté de moins. Surtout que la montée, c'est toujours physiquement plus dur, celle-ci en particulier. Tout commence par une échelle rouillée suivie par un réseau de chaînes. J'y grimpe en rappel mais cette fois, il faut tirer un peu plus sur les bras. Qu'importe, je fais plus de pauses et l'ascension se déroule bien. Si je jette un coup d'œil en bas, j'aperçois le surplomb rocheux qui me semble de plus en plus discret.

Enfin, voici la fin des chaînes et le début de la fin du cirque. Maintenant, c'est juste de la grimpe à mains nues. En montant, et en poussant sur mes jambes je croise des dormeurs. Ils sont blottis sur la roche et ils ont fermé les yeux. Spectacle assez insolite lorsqu'on observe la scène dans sa globalité : deux âmes humaines perdues dans les blocs et les aiguilles. . .

Mais, après les avoir dépassés, il me semble apercevoir la fin du cirque qui est un peu plus haut. Après quelques minutes d'efforts, j'arrive au col qui fait face au col perdu. Je suis à la Bocca Minuta qui fait suite à la Punta Minuta. Une bonne étape de faite me-dis je avec humilité. Car je sais bien que tant que je ne suis pas au refuge dans mon abri, il se peut que je rencontre une situation difficile.

D'ailleurs, le refuge de Tigghietu n'est pas encore visible. D'après ma carte, il est situé plus bas, vers 1700 mètres. 500 mètres de dénivelé négatif sont encore à gérer et, comme bien souvent, le plus dur, c'est de descendre après une bonne montée en fin de journée. Mes genoux apprécient. . .

Chemin faisant, alors que le refuge n'est toujours pas en vue, je croise un type sans affaires, en train d'orienter son téléphone portable pour « capter » un signal. Je me dis que c'est dingue de dépendre à ce point de la technologie. Je suis face à une vallée magnifique qui donne sur une forêt naissante, entourée par de grandes crêtes bien dessinées avec un torrent qui coule au milieu de tout ça. À la place de ce gus, j'aurai posé mes affaires par terre, jeté mon téléphone mobile dans le cirque de la solitude, du haut de la Bocca Minuta et j'aurai pris une bonne heure pour contempler ce panorama si difficile d'accès !

Mais, si un type est là sans affaires c'est que le refuge ne doit pas être loin. Et effectivement, caché par un gros rocher qui en bloque la vue, Tigghietu se dévoile enfin après un dernier virage. Il offre tout le confort disponible avec en prime un gardien corse qui apprécie la musique traditionnelle de son pays. Fidèle à mes premières impressions, je me dis que dans un cadre pareil, c'est bien dommage de gâcher le silence des lieux avec ne serait-ce qu'une onde sonore musicale, quelle qu'elle puisse être. Néanmoins, si j'avais la chance de me réveiller tous les jours avec ce paysage sous les yeux, peut-être y prendrais-je une forme de lassitude que je comblerai avec d'autres plaisirs.

En arrivant au refuge, je me consacre à mon rituel traditionnel. Je trouve le premier robinet et je prends mon temps pour me laver les mains et le visage (les pieds attendront un peu). Il n'est pas si tard mais je suis dans les derniers à arriver. Toutefois, j'ai bien l'impression d'avoir semé beaucoup de randonneurs en prenant autant de retard par rapport au déroulement « officiel » du GR20. C'est tant mieux car il me reste une place de bivouac, la plus éloignée du refuge, parmi le peu de disponibles à l'origine. D'ailleurs vu le peu de personnes qui dorment ce soir ici, je vais bien sagement payer ma place. Je m'installe confortablement dans mon bout du monde et comme il est un peu tard, je fais rapidement ma cuisine du soir. Le temps est très beau et conjugué à la vue insaisissable, j'ai l'impression de faire un

festin de roi.

Alors que je remonte chercher de l'eau, j'entends un groupe de randonneurs qui parlent entre eux. Immédiatement, je sais d'où ils viennent. Cette manière d'écraser les A, de rogner les accents aigus sur les é. Ils ne peuvent venir que du Nord, ce sont forcément des Chtis. Ils ont l'air bien sympathiques (c'est un pléonasma pour les gens d'euch nord). Mais je n'ai pas trop le temps de me brancher avec eux car la nuit tombe vite dans cette vallée bien abritée vers l'ouest grâce à la barrière de montagnes qui culminent à 2200 mètres.

Je retourne donc me coucher... Mais là, c'est le drame! Le vent vient de se lever et j'ai beau chercher, je n'ai plus de pare-feu pour mon réchaud. Je relativise bien vite : j'en ai besoin uniquement en cas de vent fort et comme il va faire dix jours de grand beau, je ne devrais pas en avoir besoin tout de suite.

Aussi, je m'endors paisiblement après m'être rendu compte que les difficultés techniques semblent être derrière moi. Après quelques heures, je suis réveillé par un ensemble polyphonique corse : ça chante dans le refuge. Si je n'avais pas sommeil, l'expérience aurait pu être intéressante mais, dans ma condition physique et mon état de délabrement mental dû au sommeil, je me mets intrinsèquement à haïr ces chansons! Je parviens tant bien que mal à me rendormir, pour de bon cette fois.

Chapitre 8

Chien de traîneau, Chien d'appartement

(du refuge de Tighietu à Castel Di Vergio)

Comme à mon habitude, le soleil éclaire déjà le refuge lorsque je m'extirpe du sommeil. C'est devenu presque un rite de se lever aussi tard (enfin, 8h n'est pas non plus une offense à la randonnée). La nuit s'est bien déroulée : pas d'humidité, pas de pluie, un peu de vent dont le bruit a été masqué par les boules Quiès. J'ai eu droit à une sérénade corse un peu trop forte au goût de mes oreilles mais, après quelques minutes, le calme a rejoint le refuge et ses dormeurs et j'ai pu profiter de la nuit. Après un habituel petit-déjeuner bien copieux, je suis de retour sur le GR20. Le temps est effectivement au beau fixe.

Ma route pour ce jour doit normalement me permettre de rejoindre le refuge de Castel-di-Vergio. En fait, il s'agit plus d'un camping que d'un refuge. En plus de ça, je vais essayer de doubler l'étape du jour car le prochain refuge est en fait celui de Ciutullu Di i Mori, situé au pied de la montagne Paglia Orba. Mais, je sais par avance et après avoir consulté d'autres randonneurs qu'il est situé à quelque 3h30 de mon point de départ du jour. En plus de ça, le chemin qui va de Ciutullu Di i Mori à Castel-Di-Vergio est certes long mais il est tout en douceur. D'après ma carte, j'en ai fini avec les cirques, les crêtes et tout le tralala. Optimiste sur cette journée qui se veut moins engagée que celle d'hier, je pars le cœur léger.

Dès le départ, je croise une vache perdue. Je sais que mon chemin croise une

bergerie mais c'est encore assez loin. Je me demande ce qu'elle fabrique ici ! Elle a bien deux boucles aux oreilles (elle est donc administrativement en règle) mais je vois mal son propriétaire venir faire une randonnée de 3h juste pour la récupérer. Comme toutes les vaches corses, c'est une version miniature d'une race continentale (on dirait une normande pour celle-là) qui broute les pousses d'herbe encore rares à cette altitude, dans cette vallée. Je la quitte bien rapidement pour aborder un chemin, d'abord pentu et caillouteux, puis qui s'adoucit à mesure que je progresse vers la forêt. Car, aujourd'hui, mon paysage sera bien marqué par les arbres et une végétation plus touffue. Rien à voir avec les aiguilles rocheuses d'hier.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, mon chemin s'approche d'une bergerie. J'ai hâte de voir à quoi elle ressemble. Dans mon imaginaire et dans ce que j'ai pu observer ailleurs, une bergerie de montagne c'est un ensemble de bâtiments agricoles en pierres qui sert à abriter les animaux, qui dispose souvent d'une sale de traite et qui permet au berger de s'abriter des éléments dans une petite cabane sympathique. Qui dit bergerie dit forcément animaux, moutons en particuliers et donc tout ce qui va avec pour en prendre soin même s'ils vont avant tout en montagne pour brouter librement. À force de marcher, j'aborde quelques bâtiments de pierre mais ma surprise est vive lorsque je constate que les seuls animaux qui sont parqués, ce sont les randonneurs qui ont pris une place de bivouac ici plutôt qu'au refuge. Un bruit sourd me fait dresser les oreilles. On dirait celui d'un moteur... un moteur diesel d'ailleurs. En regardant furtivement vers la droite, je remarque un gros réservoir de carburant et j'aperçois un groupe électrogène, à l'origine du bruit, qui laisse serpenter un câble jusqu'au bâtiment principal de la bergerie.

Ce dernier ressemble plutôt à une auberge, car il est bordé de tables de picnic où il est indiqué qu'il est interdit d'utiliser ces tables pour consommer des produits ne venant pas de la bergerie. En plus de ça, il dispose d'une boutique, un peu sommaire certes, mais bien achalandée. De moutons, je ne verrai rien, ni de près ni de loin... Peut-être sont-ils déjà tous redescendus dans la plaine ? J'en doute fort. Des randonneurs sont en train de prendre un café sur une chaise longue devant une cabane attenante à la bergerie qui me fait furieusement penser à un bungalow tout luxe.

Mais ce qui détourne le plus mon regard dans cette bergerie de pacotille, c'est le magnifique Husky de Sibérie qui veille sur le chemin. Il est énorme et fortement musclé et puissant. J'ai déjà vu des chiens de traîneaux de ce genre mais celui-ci est impressionnant. En l'observant et me remémorant les propos de Nicolas Vannier dans un de ses livres, je me dis qu'il doit être le plus heureux des chiens au monde. En effet, une telle race de chien a besoin d'exercice fréquent et d'un cadre naturel

qui lui permettent de se défouler pour compenser son manque de travail. Ici, loin des villes et de leurs chenils, en liberté comme il est devant moi, il peut, à sa guise, vaquer à droite à gauche, pister quelques animaux et, pourquoi pas, grimper sur les crêtes si le cœur lui en dit. Je me dis aussi que le berger des lieux a de la chance d'avoir un compagnon pareil... Même si la bergerie est plus une façade commerciale pour touristes qu'autre chose, je me mets à les envier tous les deux. Alors que je m'approche, tout en restant assis, le chien pleure un peu, en signe d'accueil. Je lui glisse ma main pour qu'il puisse la sentir et, rassuré, je le caresse sur la tête. J'aimerais moi aussi avoir la compagnie d'un animal aussi sympathique dans un cadre aussi magnifique... Et si je partais avec? Malheureusement, le panneau « Interdit de toucher au chien » me rappelle la dure réalité.

Aussi je passe mon chemin en saluant, une dernière fois, le grand Husky de Sibérie. Ma route aborde maintenant la forêt. Je vogue sur une sente agréable quasiment droite sur laquelle glissent mes pas. J'adore ce type de terrain qui offre confort, paysage agréable et varié, fraîcheur et refuge contre la pluie. Mais après une heure de ce trajet léger, la pente recommence. Avant d'arriver à Ciutullu Di i Mori, je dois franchir une crête (une de plus). Je sors de la forêt et la grimpe commence. Même si elle n'a rien à voir avec celle d'hier, il y a pas loin de 700 mètres de dénivelé d'un coup! Je dois donc pousser sur mes jambes et, bien entendu, les arbres ne m'offrent plus d'ombre protectrice. Je suis ainsi complètement humide et noyé dans ma transpiration. Mes vêtements collent à la peau et la sensation est vraiment désagréable. Mais, je ne mesure pourtant pas encore mon bonheur.

Arrivé en haut de la crête, le vent s'ajoute à mes difficultés : en plus d'être mouillé, je suis glacé! Heureusement que je peux apercevoir le refuge d'ici. J'y ferai une bonne pause pour me réchauffer. Le chemin qui y mène est assez plat et la vue est bien dégagée sur les sommets de Paglia Orba et de la Capu Tafunatu. Je n'aurais pas le temps de grimper sur ces sommets. Je les avais marqués sur ma carte pour éventuellement escalader leur cime mais, d'après mes calculs, il ne me reste pas tant de temps que ça si je souhaite pouvoir prendre mon bateau à temps à Porto-Vecchio. De plus, j'ai prévu de faire d'autres sommets, notamment le Monte Rotondo qui est le deuxième sommet le plus haut de la Corse après le Cinto. Néanmoins, Paglia Orba offre une vue quelque peu singulière. En effet, la paroi est souvent trouée! On y voit à travers. C'est très particulier et c'est magnifique. Mais ma résolution est déjà prise alors que midi vient de sonner : je dois poursuivre vers Castel-Di-Vergio.

Je passe faire une pause au refuge. Certains randonneurs sont en train de commander leur repas. Le gardien a l'air bien taciturne : je suis sûr qu'on pourrait

s'entendre tous les deux ! Du balcon du refuge s'offre une vue plongeante vers la vallée des sources du Golo, une rivière corse qui prend sa source quelques mètres plus haut que le refuge. Je m'arrête à l'espèce de fontaine pour me laver un peu le visage et faire sécher mon T-Shirt dans ce vent continu qui ne veut pas faiblir. Je place mon chèche sur les épaules pour ne pas trop me refroidir. Une fois lavé et ma soif étanchée, je prends cinq minutes pour observer le système de panneau solaire du refuge. Avec une surface limitée, il draine suffisamment de courant pour alimenter des batteries qui suffisent à alimenter le gardien. Je pense que ce refuge ne sert pas souvent : il est situé trop près de l'autre et les randonneurs préfèrent faire comme moi, à savoir, doubler l'étape et s'arrêter à Castel-Di-Vergio. Peut-être est-ce ça qui rend le gardien aussi peu bavard. Si j'étais à sa place, je me réjouirai de cette situation : rendez-vous compte, une vue extraordinaire sur des sommets singuliers, sur une vallée bien ouverte, sur une rivière naissante et pas un chien pour venir vous troubler tout ça !

Mais je ne suis pas le gardien et il faut que je reparte sur le chemin. J'hésite pourtant à prendre une autre direction. Comme la vue est dégagée, j'ai l'impression que le GR20 fait un tour pour rien. Devant le refuge, une saillie dans la prairie me prouve qu'il est possible d'aller tout droit. Mais je ne suis pas sûr de moi car le terrain se révèle assez pentu. De toute manière, si je dis que je marche sur le GR20, ce n'est pas pour prendre des raccourcis. Je dois plutôt suivre la voie officielle. Je continue donc à suivre les marques. Vu le vent et le monde qu'il y avait au refuge pour la pause de midi, j'ai préféré continuer un peu plus loin sur le chemin et prendre mon repas à l'écart. Sauf que le vent ne semble pas faiblir. Mais je remarque au loin, à proximité de la piste, une petite élévation formée par un muret un peu écroulé. Voilà un abri suffisant pour y prendre un bon repas revigorant. Ce midi, j'essaye de faire du thé parce que j'en ai envie et que mes réserves de carburant et de thé sont encore bien fournies. Mais le résidu de vent et mon absence de pare-feu m'empêche de déguster cette boisson excitante. Je me dis qu'il faudra bien y remédier.

Reprenant mon chemin qui est très facile à lire dans le paysage, je me rends compte de mon erreur de tout à l'heure : si j'avais suivi tout droit, je serais déjà arrivé au croisement que je franchis actuellement. Le tout, sans vent car le chemin direct passe bien à l'abri, dans le creux de la vallée. Cela m'apprendra à me fier au dogme du GR20. Alors que je peste contre mon manque de prise de risques, je croise un trio de randonneurs : de fringants quinquagénaires tirés en avant par leur fiston de vingt-cinq ans. En fait de trio, je devrais dire quatuor : le fiston porte un petit chien qui a bien du mal et qui tire la langue. C'est un Yorkshire Terrier ! Je ne peux pas m'empêcher d'adresser la parole au fils pour lui demander ce qu'il

en est du chien. Il me répond que sa chienne a près de douze ans et qu'il la porte souvent parce que ses pattes lui font mal, notamment ses coussinets qui doivent bien s'user sur la caillasse. Il porte aussi toute sa bouffe. Le voilà bien chargé. Je lui annonce qu'il rencontrera un autre chien dans quelques heures et que vu le gabarit du sien, il ferait mieux de le cacher directement dans le sac s'il veut que l'autre n'en fasse pas une seule bouchée.

Le contraste entre les deux animaux est saisissant. Ils sont tous les deux dans la montagne à gambader (ou à essayer), en quasi liberté mais l'un d'entre eux semble mieux équipé pour s'y épanouir. Toutefois, j'admire les prouesses du Yorkshire d'avoir réussi à venir jusqu'ici sur le chemin du GR20 : c'est une preuve de son endurance. J'admire aussi son porteur qui, déjà bien chargé par son propre équipement, n'hésite pas à offrir ses bras pour porter son chien. Voilà donc les animaux totems de ma journée : deux chiens extrêmement différents, réunis par la montagne et le chemin du GR20.

Après avoir salué les randonneurs et leur chien, commence un chemin bien plus agréable pour moi : il est plat et il longe le Golo naissant. À ma gauche, le flot de l'eau virevolte, bruisse dans des cascades et des torrents souples et offre de la fraîcheur aux quelques buissons qui le bordent. Même si je me prends le soleil en exposition directe (je vais en direction du Sud, il est 14h !), je vois que d'autres ont pris plus de temps pour déjeuner : je trouve des randonneurs à l'ombre du cours d'eau, en train de faire la sieste. Ils ont bien raison mais moi, je préfère continuer ma route.

Après le terrain dégagé, je sens que la forêt se rapproche. Après un passage sur un petit pont, le panorama devient extraordinaire. Progressivement, les pins laricios gigantesques avec leurs branches étalées viennent agrémenter les flancs de la montagne. Le soleil est haut dans le ciel d'un bleu pur comme l'eau... du Golo qui serpente dans sa gorge creusée à faible profondeur, saillie entre les pans de montagne. J'aime particulièrement ces arbres parvenus à l'apogée de leur vie. La vision est proche d'une image de fiction sur les forêts du crétacé telles que sont les représentations d'artistes. J'ai l'impression d'être en dehors du temps... et je vois que cette échappée pourrait bien se poursuivre. Après une passerelle suspendue, je pénètre à nouveau dans la forêt.

Je dépasse une autre bergerie qui, comme celle de ce matin, n'a plus de bergerie que l'écrêteau qui indique sa direction. J'y trouve des tables de restaurant, des bancs et des sièges de jardin ainsi que des tonnelles ! C'est dommage, il y avait visiblement des blocs de contention pour animaux et sans doute une salle de traite

mobile (ou de poche alors) en train de couler une retraite croulante dans le coin d'un parc où repose des ânes et des mules. Mais de moutons ou de chèvres, toujours point.

Je rejoins, après la clairière offerte par la bergerie, une forêt de bouleaux et de pins laricios. Elle est exploitée par l'ONF vu les panneaux. Je ne sais pas pourquoi mais je me sens vraiment bien dans ces bois. Ils m'offrent un abri contre beaucoup d'éléments, y compris à la vue des autres randonneurs et le chemin est plus doux sous ces branches. Comme je respire cette douceur, je fais de nombreuses pauses, rien que pour mieux observer les arbres et prendre le temps de calmer le jeu. En effet, Castel-Di-Vergio n'est plus très loin et il y a de grandes chances que je l'atteigne avant le début du coucher du soleil. D'ailleurs, quelle heure est-il ? Ah tiens, ma montre devrait être dans ma poche de short. Elle ne s'y trouve pas. J'ai du la mettre dans mon sac... Je le retourne mais ne trouve rien. Mince, j'ai dû la perdre à la dernière pause !

Un moment inquiet par cette perte de matériel, je relativise vite. C'est vrai que ces derniers temps, j'avais toujours le mauvais réflexe de regarder souvent ma montre. Pour un rien la plupart du temps. Dans la vie courante, je ne porte pas de montre. L'horloge de mon ordinateur me permet de laisser libre mon poignet qui, après toutes ces années ne supporte plus aucune marque de collier qui tente de le retenir. Lui aussi a besoin de liberté. En randonnée, c'est pareil et je place ma montre dans une poche. J'en avais besoin essentiellement pour pouvoir prendre mon train au départ de Toulouse à l'heure vu que je n'ai pas de réveil non plus.

Mais au-delà de ce moment important, la montre s'est révélée fort superflue et tout juste bonne à me donner du stress pour accélérer le pas, moi qui ai plutôt besoin de le freiner. Après quelques minutes à me demander comment j'allais faire pour la remplacer, je me suis dit que finalement, perdre cette montre était sans doute la meilleure chose qui pouvait m'arriver. Plus besoin de la regarder et je vais enfin pouvoir m'adonner au plaisir de me réveiller quand j'en ai besoin et faire mes estimations de temps à l'œil. Me voilà un peu plus proche du Sauvage, de l'Amérindien qui se fie au soleil, à la lune, à la luminosité ambiante. Je reprends donc la route, allégé d'un poids finalement bien encombrant malgré sa faible masse.

Chemin faisant, je remarque de grandes traînées sur la piste, comme si elle avait été labourée récemment. Je trouve les coupables quelques centaines de mètres plus loin. Une troupe de cochongliers, les cochons sauvages de la Corse, noirs et roses font la chasse aux ressources cachées dans le sol. Ils se contrefichent totalement des randonneurs qui passent sur le chemin et continuent le leur, au bout de leur

groin. Je me fais alors la réflexion que ce sont les premiers que je vois. Moi qui croyais qu'ils pullulaient en Corse, je trouve que finalement, ils sont assez peu nombreux dans les terres. Tant mieux, au moins ils ne tenteront pas de s'enfiler mes ressources comptées.

Reprenant la piste, je sens que j'arrive près du but : j'entends le bruit d'une route, bruit que je déteste. Certes, Castel-Di-Vergio est ravitaillé par les corbeaux mais ceux-là font croasser leurs moteurs et parfois, tels les geais qui veulent se faire entendre plus fort que tout le monde, mes oreilles croisent la sérénade insupportable des deux roues dont l'ambiance sonore est inversement proportionnelle au nombre de passagers. Pas de doute, je rejoins la civilisation ! Pourtant la station de ski de Castel-Di-Vergio est encore à 1400 mètres d'altitude.

Après quelques pas, je débouche sur le goudron et je passe devant un grand hôtel qui doit accueillir, l'hiver, les quelques skieurs qui empruntent les remontées mécaniques qui lui font face. Des cochongliers ont décidé que pour la fin de l'été, il était temps d'en faire un garde-manger et ils « broutent » devant le tire-fesses. Après l'hôtel, le camping s'étale lui aussi dans une enceinte fermée. J'y pénètre alors que d'autres randonneurs sont en train de siroter des bières (corses brassées en Corse).

Un panneau m'indique qu'il ne vaut mieux pas que je fraude et je vais donc payer mes six euros réglementaires avant d'aller monter mon abri. En regardant le ticket, j'ai un mouvement de surprise en lisant la date : il y est inscrit samedi 22 septembre 2012. On est déjà samedi ! Je n'avais pas encore réalisé mais aujourd'hui, ça fait une semaine que j'ai commencé ! Déjà ! Me voilà enfin dans un état que j'affectionne particulièrement : celui d'être un voyageur égaré dans le temps qui n'a plus qu'un lien étroit à la date du jour et qui est obligé de faire le point pour savoir quel jour il est à présent. Conjugué à ma montre perdue, ça devrait bien se passer sur le plan de la coupure avec le rythme de la civilisation.

Je ne sais pas quelle heure il est mais je pense qu'il me reste encore beaucoup de temps avant le coucher du soleil. Je monte mon abri et décide, puisqu'il y a de l'eau chaude, de me laver complètement. Si vous avez bien compté, ça fait six jours que je ne me suis pas lavé complètement. Au début, alors qu'on a l'habitude de se décrasser tous les jours, c'est assez gênant. Mais je me suis bien entraîné avant : j'ai pris l'habitude de ne pas me laver après un effort important (de la course à pied ou une bonne randonnée). Ça permet de se préparer au manque d'eau et de réconfort apporté par la toilette. Et finalement, je dois avouer que ça ne me manque pas plus que ça malgré les litres de transpiration qui ont dû imprégner

mes vêtements. Ce qui m'épate toujours c'est de constater que mon T-Shirt en laine mérinos sent encore le parfum que j'avais mis à mon départ de Toulouse. Vraiment une excellente matière que la laine. . .

Néanmoins, la toilette produit quand même son effet. Me voilà apaisé et en pleine phase de repos. Je fais sécher mon chèche après l'avoir lavé à grande eau. Je suis toujours surpris par sa vitesse de séchage : en trente minutes il est aussi sec qu'au premier jour.

Au passage, j'ai remarqué de biens étranges panneaux sur la porte de la salle de douches. Il y était inscrit : attention au renard (« Beware of the fox ») avec un dessin de renard qui sourit devant un randonneur fâché. J'avoue ne pas avoir compris le message sur le coup.

D'ailleurs, je suis vite passé à autre chose car j'ai reconnu quelques randonneurs. C'est bien eux qui sont en train de se boire des coups de bière : Manfred et Helmutt le souffleur (ou l'asthmatique). Ils ont l'air exténués et l'alcool leur fait du bien. Malgré mes deux jours de retard volontaire, j'ai finis par les rattraper. Je crois qu'ils s'attendent à passer une bonne nuit et pourtant, maintenant que je connais la suite des événements, je sais qu'elle ne leur sera pas si tranquille que ça !

Juste avant de prendre mon repas, je remarque que la cuisine extérieure du camping propose du sel. J'ai l'idée d'en mélanger un peu à mes cacahuètes pour voir si le goût devient plus acceptable et moins rance. C'est le cas ! Je décide alors de prendre un peu de sel que j'ajouterai lorsque j'en aurai besoin, essentiellement pour pouvoir manger mes cacahuètes. J'ai aussi dans l'idée que ce sel me permettra de mieux retenir l'eau même si pour l'instant, j'ai assez peu souffert de la chaleur. Reste le problème du stockage : je n'ai rien pour contenir une aussi petite quantité de poudre. Je finis par couper un morceau de sac plastique qui emballait mes fruits (que j'avais acheté à Marseille), à y déposer le sel dans un coin et à faire un nœud. J'espère que ce système se révélera assez solide pour supporter les nombreuses ouvertures et fermetures pendant le reste du séjour.

Sur cette bonne idée, je retourne à mon repas, près de mon abri. Alors que je déguste mes céréales et mon morceau de fromage, un type qui dort dans un camping-car passe en me conseillant de bien consigner toutes mes affaires dans ma tente si je veux éviter qu'elles disparaissent. Je suis son conseil mais, obnubilé par mon désir de solitude, je ne lui demande même pas pourquoi car c'est plutôt du bon sens et c'est déjà ce que je pratique.

En attendant, après un bon repas et un soleil plongeant sur l'horizon, c'est moi qui vais me coucher. Cette nuit, étant donné que le camping est dans un lieu assez ouvert et qu'il n'y a aucun nuage, je devrais avoir un ciel particulièrement bien étoilé. J'ai hâte de faire ma pause pipi au milieu de la nuit. . .

Chapitre 9

Le renard subtil

(Du camping de Castel Di Vergio au refuge de Manganu)

... Au lieu d'une bonne envie d'uriner, je suis réveillé par un phénomène bien étrange : ma tente remue toute seule. Mes boules Quiès m'empêchent d'entendre ce qui se passe mais je vois bien que ça bouge. L'obscurité est relative : la lune éclaire le camping et j'arrive à distinguer les silhouettes des objets qui m'entourent. J'ai l'impression qu'il y a une espèce de mouvement qui, de temps à autre, vient remuer l'avant de mon abri. Perturbé par ce remue-ménage, je décide de faire le guet pour savoir de quoi il en retourne, toujours emmitoufflé dans mon sac de couchage.

Au bout de quelques minutes, l'abri se remet à trembler et à ma grande surprise, je vois, sur un côté de mon abri, un museau qui s'introduit subrepticement. Il tente de saisir ce qui se trouve sur son passage. Comme mon abri est souple et ouvert par le bas, l'animal qui est derrière n'a pas trop de mal à pénétrer loin dedans. Après quelques autres minutes, j'ai l'impression d'avoir rêvé car je n'ai plus aperçu le museau effilé. Je me dis que je dois être mal réveillé. Mais quelques secondes plus tard, j'aperçois du mouvement de l'autre côté de l'abri et à nouveau, le museau plonge dans ma chambre à coucher et tente de chiper ce qui s'y trouve à portée de crocs. Le coquin d'animal a fait le tour et il semble bien décidé à repartir avec quelque-chose dans le bec.

Immédiatement, mon cerveau connecte les faits au « Beware of the fox! » que j'avais lu sur une pancarte hier soir. Je comprends que l'animal qui essaye de me voler est un renard qui n'a visiblement pas froid aux yeux. Sa présence est à peine

surprenante : Castel-di-Vergio est entourée par les bois et le camping se trouve à une limite forestière. Vu la quantité de bouffe qu'on peut trouver dans des sacs de randonneur, c'est très rentable de faire la tournée des popotes pour subtiliser quelques denrées qui traînent. Et puis les renards passent pour être des animaux plutôt malins. Néanmoins, je suis impressionné par la quasi-absence de peur de cet animal : il n'hésite pas à pénétrer très en avant de mon abri. Je sens qu'il est à la limite de rentrer à l'intérieur pour mieux accéder à mes vivres.

Mais de mon côté, je n'ai nulle envie de me faire chiper mes affaires. Comme je porte le minimum de choses, la perte d'un seul objet pourrait s'avérer délicate pour la suite de mon périple. Pire encore, si ce coquin m'emporte, ne serait-ce qu'une seule chaussure, me voilà pieds nus sur le GR20, ce qui en termes de défis est largement au-dessus de ce que je suis capable d'aborder ! Aussi, pendant que l'animal semble éloigné, je commence à garnir mon sac avec le peu d'affaires qui restent à emballer. Par bonheur, je retrouve tout à la lueur de ma lampe de poche. Mais pendant que je fais ce rangement à la va vite, je constate que le renard essaye toujours de me chiper ce qu'il pourrait atteindre. Il semble qu'il n'ait peur ni du bruit que je peux faire, ni de la lumière de ma lampe.

Qu'à cela ne tienne, je ne vais pas me laisser faire et je développe une autre stratégie. . . Me disant qu'un renard, ça a peur des chiens, je remonte à mon instinct sauvage de bête qui défend son os et je grogne sourdement en imitant en cela, le bruit que peut faire un chien. Au diable le sommeil des autres randonneurs, il vaut d'ailleurs mieux qu'ils soient au courant de la présence du renard pour éviter de se faire voler leurs affaires. Mes grognements n'émeuvent pas un gramme mon adversaire qui pénètre toujours dans mon abri. À l'intérieur de ce dernier, je place toujours des pierres pour tenir mon « tapis de sol-poncho ». J'en prends une et lorsque le museau se pointe, je tente de lui mettre un grand coup avec. Évidemment je le loupe mais je constate que l'animal ne vient plus m'ennuyer. Il a préféré aller ailleurs. Tant mieux pour moi !

Je termine mon rangement et, par précaution, j'attache mes chaussures à un bâton de marche qui sert de mât pour mon abri. Les voilà hors de portée du museau farfouilleur de tentes. J'attache également mon sac en utilisant ses sangles à ce bâton : si le renard venait à le saisir, il ne pourrait pas le sortir de l'abri sans faire tomber ce dernier, ce qui me mettrait au courant. Après ces opérations, je retourne me coucher, un peu plus rassuré quant à l'avenir de mes affaires.

Mais à peine cinq minutes plus tard, j'entends à nouveau le renard qui tourne autour de ma tente. Je l'ai à peine entendu arriver mais le bruit de frottement que

sa tête fait au contact de la toile lorsqu'il essaye de pénétrer dans mon abri m'alerte quand même. Je suis un peu excédé et, pour lui faire un peu plus peur, je grogne plus fort en ramassant une pierre tout en essayant de paraître plus agressif. Comme je constate que ça ne fonctionne pas, j'opte pour un changement de tactique. En un éclair, je sors de mon sac de couchage, ouvre la porte de mon abri. Le renard me fait face sans broncher. La lune éclaire le camping et je peux toutefois distinguer un ciel très étoilé et bien dégagé. Je ne distingue pourtant que la silhouette de mon nouveau compagnon à quatre pattes, mais je vois bien qu'il n'a pas peur. Je fais des grands gestes et des cris et je m'avance vers lui. Je le vois sautiller à droite et à gauche en reculant très légèrement. Je lui lance ma pierre mais je le loupe. Il est diablement agile le bougre ! Je m'approche progressivement en le faisant reculer pour atteindre un tas de pierres que je sais proches de mon abri. Le renard ne se démonte pas, il recule de quelques pas en arrière, sans jamais prendre la fuite. Je suis impressionné de voir à quel point il n'est pas farouche. Je ramasse des pierres et entreprends de le faire déguerpir. Je lance mes projectiles à la volée en me disant que je finirais bien par le toucher. Je le loupe tout le temps mais au bout de la cinquième pierre envoyée, il finit par s'éloigner. Je rentre alors dans mon abri. . .

Cinq minutes plus tard, le manège recommence : le renard cherche toujours des choses à voler dans mon abri. Cette fois, j'en ai marre et je le laisse faire. Il a gagné ! Il n'y a rien qu'il puisse subtiliser et moi, j'ai besoin de dormir. On verra bien ce qui arrivera. Je replace mes boules Quiès dans les oreilles et je ferme les yeux.

Lorsque je les rouvre, il fait déjà jour ! Au moins, le renard ne m'a pas trop dérobé de mon sommeil. C'est le plus important. Rapidement, Je fais le tour du propriétaire pour vérifier s'il me manque quelque-chose. Comme je n'ai pas beaucoup d'affaires, l'inventaire est vite réalisé. Je n'ai rien perdu ouf ! Je me prépare à prendre mon petit déjeuner et j'ouvre la porte de mon abri. Et là, je constate l'étendue des dégâts. Non loin de moi, un sac est complètement ouvert, éclaté. Son contenu est étalé sur près de dix mètres. Il s'agissait d'un sac contenant des médicaments, une trousse de soin, de l'alcool médical, etc. Vu son emplacement, il doit appartenir à mes autrichiens, Manfred et Helmutt. Les pauvres dorment encore mais je parie qu'ils ont dû lutter cette nuit contre le renard subtil. Visiblement, c'est ce dernier qui a gagné !

Devant ce spectacle qui me fait doucement rigoler vu l'aspect complètement explosé du sac et de son contenu, je me dis que j'ai déjà trouvé mon animal-totem du jour !

Après avoir pris mon petit déjeuner et emballé mes affaires dont pas une ne manque, je reprends le chemin du GR20. Aujourd'hui l'étape sera sans doute agréable. La carte m'indique un dénivelé très faible. En revanche, le chemin, certes plat, sera assez long. Je vais d'abord cheminer dans une forêt qui me permettra d'atteindre le lac de Nino. Il s'agit d'un lac de montagne facilement accessible par de nombreuses pistes qui démarrent le long de routes carrossables. Sa taille est bien repérable sur la carte et il doit marquer un écosystème bien particulier si j'en crois les courbes de niveau. Après le lac, ma route croisera ce qui semble être plusieurs bosquets d'arbres le long d'un grand plateau avant de remonter vers le refuge de Manganu, destination finale de cette journée. Des voitures de touristes se sont déjà garées le long du camping. Il s'agit sans doute de promeneurs qui veulent faire un tour au lac de Nino.

Mais rien ne sert de courir et parfois, il n'y a pas le choix : il faut partir à point. Et donc, avant d'avancer trop loin, je prends une vingtaine de minutes pour trouver un arbre et un rocher situés plus haut que le chemin !!! Après m'être allégé, je reprends la sente forestière avec d'autant plus d'entrain que mon moral, tout comme le soleil, est au beau fixe. Comme pendant la journée d'hier, le chemin est tendre pour mes pieds et les arbres m'invitent à la rêverie pendant que je plonge mon regard vers leurs cimes (pendant que je fais une pause bien sûr). Pourtant, la douceur ne sera pas mon unique fil conducteur de la journée. Ma carte indique qu'avant d'atteindre le lac qui me mènera au refuge de ce soir, il faut grimper un petit peu. Mais ça n'a rien à voir avec les jours précédents. D'ailleurs, cela se remarque facilement : contrairement aux étapes d'il y a quelques jours, le dénivelé s'étale littéralement sur une distance plus longue que d'ordinaire. C'est signe de modération dans la pente.

Je quitte la forêt à la hauteur de la Bocca San Pedru où m'accueille une petite chapelle avant que la grimpette commence. Pendant quelques minutes, je vais suivre la ligne de crête ou du moins, m'en approcher. Le parcours ressemble au cirque de Bonifatu en beaucoup plus agréable. Et comme il fait beau, mes pieds volent...

Chemin faisant, un couple de randonneurs bien chargés arrivent d'en face. Ils sont accompagnés de leur chien. Je ne sais s'ils font le GR20 ou s'ils sont justes présents pour moins longtemps mais pendant quelques secondes, l'idée me trotte derrière la tête que moi aussi je prendrai bien un chien pour compagnon de route. Je pense qu'au-delà des difficultés techniques que ça impose, avec pour commencer, le fait de porter plus de nourriture et de respecter une réglementation souvent contraignante avec les animaux de compagnie, un chien est un compagnon idéal

dans cet espace sauvage et ouvert.

À défaut de chien pour l'instant, je double trois camarades qui s'expriment dans la langue de Goethe. Dans leur équipement je remarque un matelas en mousse avec une forme un peu particulière. Il est replié en forme d'accordéon mais ce n'est pas ce qui me frappe. En fait, je remarque qu'il est d'une taille extrêmement réduite. Pourtant ces randonneurs sont chargés comme des baudets avec des sacs qui les obligent à avoir une progression lente. Le fait d'être équipé d'un matelas de pur adepte du minimalisme me laisse perplexe. En effet, en randonnée, on porte bien souvent son matelas en dehors du sac à dos, pour des questions d'optimisation du portage et parce que généralement, les matelas sont trop gros pour tenir dans un sac à dos. Les matelas minimalistes sont des matelas recoupés pour offrir uniquement du confort au haut du corps, les jambes n'étant pas protégées. Cela permet de réduire sa taille et le poids à porter, au détriment du confort. De ce que j'ai pu constater sur le terrain, c'est que les personnes qui ont de gros sacs ont généralement beaucoup de matériel et donc un grand matelas. Voilà pourquoi ce mini-matelas me pose question.

Je continue ma route avant d'arriver au lac en laissant cette question non résolue dans un coin de mon esprit. Je suis également surpris de ne pas pouvoir apercevoir ne serait-ce qu'un fragment de lac à l'horizon : jusqu'au bout, cette masse d'eau se dissimule derrière les reliefs. Avant d'enfin l'apercevoir, je suis obligé d'aller jusqu'au col qui mène à sa vallée. Mais la surprise est de taille car le lac est gigantesque. Il gît sur un plateau assez large qui tranche assez bien avec la montagne qui le domine. Cette cime a un nom bien particulier : la Punta Artica, sans doute parce qu'à une époque, c'était un sommet enneigé ou parce que, contrairement à ce que je peux observer maintenant, la pierre qui la compose était blanche. J'aurais bien voulu faire un tour à son sommet. Mais en planifiant ma marche, je l'avais exclue. On ne peut pas monter toutes les pointes et il faut souvent faire des choix ! Pourtant, là-devant moi, mon instinct me glisse à l'oreille que je rate un sacré panorama. Je me contente alors du lac qui, vu l'heure, me servira de paysage de repas.

Les touristes sont bien sûrs au rendez-vous. Le lac en est entouré. Comme tout espace plat qui porte bien le bruit, j'entends assez distinctement leurs cris, même de ceux qui sont de l'autre côté. Dans ce plateau abrité, il n'y a pas de trace de vent et la surface du lac est d'huile. Pendant que les pique-niqueurs recherchent un espace en bordure de lac en pleine lumière, je cherche un coin d'ombre. Le soleil tape fort aujourd'hui et je ne suis plus dans la forêt. Si je reste quelques minutes en cet endroit, il me faut m'abriter de la chaleur et des rayons du soleil. Ça tombe

bien, un peu plus haut que la berge, il y a quelques arbres vers le sud qui, en cette heure chaude, projettent leur hauteur sur le sol. Ça fera un coin idéal. J'y décharge mes affaires et j'entame mes cacahuètes au saucisson sec. Je prends soin de faire sécher mon T-Shirt forcément trempé de sueur avec cette chaleur. J'ai également pris l'attention de retirer mes chaussures et mes chaussettes. Tout ce beau monde a droit à un séchage en règle au soleil.

Pendant mon repas, les trois allemands que j'avais dépassés il y a une bonne demi-heure viennent établir leur coin repas directement sur la berge du lac. Alors qu'ils s'installent tranquillement, je tiens enfin mon explication sur leur matelas de randonneurs ultra-légers. Au moment où ils s'assoient proprement sur le sol, ils prennent le soin de décrocher leur matelas de leur sac et de le déplier pour permettre à leur arrière-train de trouver le confort indispensable à tout pique-nique en règle. C'était donc ça : ce matelas découpé ne leur sert que pour s'asseoir sur le sol ! Ils ont donc un matelas spécialement dédié à la pause du midi et un autre dans le sac pour la nuit. Que de poids mort à porter ! Moi, mon cul est posé directement sur une pierre qui m'offre finalement tout le confort nécessaire pour prendre un bon repas. Je n'en changerai pour rien au monde surtout que ce confort ne me coûte rien à porter sur le dos.

Après cette explication, je termine mon repas pendant que d'autres vont faire la sieste. C'est vrai qu'il fait chaud et que le soleil tape dur, surtout sur la suite du chemin qui est complètement exposée. Mais il y a trop de gens à mon goût ici et je décide de lever l'ancre rapidement. Je prends soin de rabattre les manches de mon T-Shirt et de protéger mes jambes avec de la crème solaire. Jusqu'ici, j'en ai finalement utilisé peu mais je sens que cet après-midi, c'est indispensable.

C'est à partir de maintenant que commence un paysage extraordinaire, sans doute le plus beau que j'aurai croisé sur tout le GR20. Ce dernier franchit un cours d'eau qui sort du lac et pendant quelques kilomètres serpente dans une vallée bénie des Dieux ! Au loin, au pied de la Punta Artica, je distingue une bergerie en activité. Quelques animaux, sans doute des chevaux et des bovins, y paissent paisiblement. Je remarque quelques bouquets d'arbres qui ont visiblement été plantés pour abriter la bergerie qui me semble bien conservée dans ses bâtiments. Pour y aller, il faut franchir le cours d'eau qui vient de se muer en petit torrent. Cette frontière légère marque un monde différent, celui où le temps s'écoule différemment du reste du monde des hommes : le monde du calme. La vision de cette bergerie isolée imprime alors des pensées bien différentes de celles du voyageur que j'étais jusqu'à présent. J'y resterais bien toute une saison, accroché à ces rochers et protégé de la civilisation par ce mince cours d'eau. Avant d'entamer le virage qui va

m'éloigner définitivement de ce lieu paisible, je tente un petit détour près des eaux pour jeter un dernier coup d'œil à ce pays si particulier.

Je repars après quelques minutes de cette nécessaire contemplation. Mais je ne suis pas au bout de mes surprises. À partir de ce virage, le GR20 pénètre dans une zone plus arborée bien différente de celles que j'ai pu rencontrer jusqu'à présent. Cette combe abritée en proximité d'un cours d'eau est habitée par des arbres-rois. Il s'agit de hêtres dont le diamètre approche les deux mètres. Ils sont gigantesques et le peuplement est très éparse. Dans cette zone, il n'y a pas d'exploitation forestière ce qui explique la taille de ces plantes. Parfois l'un de ces géants gît à même le sol, vaincu par le temps. Mais leur taille imposante forge le panorama, apportant à la fois une certaine protection avec leur ramure tout en permettant un terrain finalement assez dégagé.

Dans mon enfance, je me suis souvent promené dans la forêt domaniale d'Hesdin. Elle offre encore aujourd'hui de grandes parcelles de hêtres qui sont, à l'inverse de ceux d'ici, exploités depuis quelques générations. Ces arbres ont toujours marqué mes promenades forestières enfantines et j'ai toujours plaisir à les identifier, à chercher sur le sol leurs fruits si caractéristiques. Aujourd'hui, je suis comblé par ces géants qui imposent une sorte de respect autoritaire en rappelant au promeneur qu'il a sans doute vu s'écouler plus de dix générations de ses pères. Les anciens bergers de ces lieux étaient vraiment bénis des Dieux de pouvoir faire paître leurs animaux dans cet endroit si magique.

Accroché sur le flanc de la montagne, un massif de hêtres, de chênes et d'autres essences que je ne peux identifier à cette distance, plus isolé et plus solitaire m'invite à venir à lui, à grand renfort de rêve. Il est de l'autre côté du cours d'eau, lui aussi protégé du GR20 et de ses passants et je ne peux en détourner le regard. Je m'imagine traversant son couvert à la recherche d'un lieu abrité pour y dormir. Ma carte indique qu'il y a une bergerie en ruine tout en haut de ces bois. Les bergers qui y ont vécu étaient sans doute des princes du royaume de la Nature qui avaient rencontré le paradis terrestre. Je les devine en train de conduire leurs brebis sur les pacages en contrebas. Je les vois en train de ramasser du bois pour le feu sous ces arbres magnifiques ou à la recherche de glands ou de faines qui constitueront leurs repas à venir. Je les imagine au bord du cours d'eau à pêcher ou à se rafraîchir pendant que les vaches ruminent un peu plus haut sur la combe. Je présume le bonheur de leurs siestes dans une des minuscules clairières que j'aperçois au loin. . .

. . . Pendant quelques minutes, j'ai la certitude d'avoir enfin découvert l'endroit où j'aimerais vivre. . .

... Mais je suis extirpé de ces rêveries par l'ombre du soleil qui commence à descendre. Il est tard et je ne sais combien de randonneurs m'ont déjà doublé. Diable ! Qu'il est dur de prendre la décision de partir d'ici ! Pour un peu j'irais bien bivouaquer là-bas, même si le règlement du parc naturel régional me l'interdit. Ah, comme il est difficile de remettre un pas devant l'autre sans projeter mon esprit dans ce pays magnifique. Mais j'ai décidé que je n'étais qu'un voyageur qui ne faisait que construire son chemin en marchant. À jamais cette vision restera gravée dans mes souvenirs et je réduis ma peine en me promettant de revenir dormir un jour là-bas. Aussi, je poursuis mon chemin comme les autres jours.

Encore un peu dans l'euphorie du rêve déclenché par ce que je viens d'admirer, j'arrive à hauteur d'une bergerie. Il semble qu'elle soit bien du type « commercial » car il y a des tonnelles et des tarifs de boisson et de fromages. Je me dis que pour garder un souvenir plus fort de ce que je viens de voir, j'achèterai bien un morceau de fromage issu de ce terroir. Mais, pour savoir si la bergerie offre un produit authentiquement du coin, j'ai besoin d'avoir une preuve que fabriquer du fromage ici est possible. Aussi, alors que je retrouve mes trois allemands en train de déguster une bière sur ces tables, je fais le tour du propriétaire. Je trouve une ancienne « salle de traite » et, un peu plus haut, je distingue une porte creusée dans la roche. Intrigué, je m'avance vers elle lorsqu'une voix retentit près de moi : « Hé vous ! » Je me retourne. Un type est sorti de la bergerie et m'interpelle : « Vous allez où ? » Je lui réponds que je ne sais pas vraiment ! Il me demande si je vais au refuge et je lui dis qu'effectivement ce soir je vais devoir y dormir. Un peu énervé, il me dit que le refuge, c'est de l'autre côté. Mais je lui dis que je fais une petite pause à la bergerie et que je regarde un peu comment elle est agencée et que je me demande ce que c'est que cette porte dans la montagne. Visiblement nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde car il sort prestement de l'enclos qui entoure le bâtiment dont il vient de sortir. Parvenu à ma hauteur, il me crie « hé vous comprenez ce que je vous dis ! ». Je lui réponds que pas vraiment en fait. Il me jette dans un ton proche de la colère : « Ici c'est une propriété privée, vous n'avez rien à faire ici ! Vous comprenez maintenant ! ». Je le sens très menaçant dans ces propos...

Mais en même temps, il règle mon problème de savoir si on produit du fromage ici. Car je ne suis pas prêt à acheter quoique ce soit à un type aussi accueillant. Je me dis que cette discussion un peu violente ne doit pas gâcher ce que j'ai vécu une demi-heure avant et je mets de côté cet incident diplomatique !

Effectivement, le refuge est en face, on le voit d'ici... Je me mets en route pour l'atteindre alors qu'un hélicoptère surgit des cieux. Il doit sans doute amener du

ravitaillement au refuge.

Arrivé au refuge de Manganu, je prends une place de bivouac. Bien m'en a pris : le gardien me remet une marque en plastique fluorescent. Il m'indique que c'est pour faire le contrôle la nuit et savoir qui a payé et qui essaye de resquiller ! Je trouve un coin à l'abri des regards et du vent, dans un trou bordé par des buissons. C'est un emplacement de bivouac d'intérêt mais mon abri est un peu trop long et je suis obligé de l'adapter tant bien que mal.

Après m'être soumis à mon habituel rituel de toilette (mais sans douche chaude), j'avale rapidement mon repas. Le soleil qui darde ses derniers rayons me rappelle les hêtres et le vallon béni... Je sens que je vais bien dormir !

Chapitre 10

Les lacs des chocards

(Du refuge de Manganu au refuge de Petra Piana)

Encore une fois, le soleil est haut dans le ciel lorsque je me réveille. Pourtant, lorsque j'ouvre la porte de mon abri, je constate que le beau soleil de la journée d'hier fait place à des nuages plus menaçants. Ils viennent de l'Est par traînées sombres et touffues. Voilà qui n'augure rien de bon pour la météo à venir. Moi qui croyais disposer d'au moins dix jours de grand beau comme l'avait dit l'autre randonneur... C'est finalement plutôt la version quatre jours qui était la bonne. Pourtant, il est possible qu'il ne se passe rien car avec le vent qui souffle en altitude, ces nuages pourraient très bien disparaître dans la journée. Nous verrons bien...

Les randonneurs sont déjà partis. Il ne reste que les derniers, ceux qui sont en retard par rapport aux matinaux. J'ai eu l'impression hier soir qu'il y avait déjà moins de monde qu'avant. Helmutt et Manfred ont disparu. Je ne les reverrai pas. Je n'ai pas non plus rattrapé mes congénères partis en même temps que moi. Et puis, on croise de moins en moins de monde qui vient en face, sur le chemin.

Néanmoins, mon impression est vite contrecarrée par la réalité des faits. Alors que je remballe mon sac, une troupe de nouveaux s'avance et part dans ma direction, sur le chemin du GR20. Ils ont dû s'arrêter ailleurs qu'au refuge. Leur équipement est assez léger et pour le coup, je présume qu'ils sont là pour quelques jours uniquement. Ils sont d'ailleurs guidés par un type qui leur explique comment mettre un pied devant l'autre. Parmi eux, il y a une femme que j'observe depuis cinq minutes. Elle se balade de rochers en rochers en agitant le bras droit, en le

levant vers le ciel et en regardant ce qu'elle a dans la main. La malheureuse est atteinte de la maladie cellulaire, celle qui fait qu'on cherche tout le temps à avoir du réseau de téléphone mobile. Vu notre situation et notre emplacement en plein cœur d'une zone où l'habitation la plus proche est à un jour de marche, sa situation ne va pas s'améliorer. Aussi, je la vois s'agiter devant ses compagnons avec son appareil, l'inclinant à droite et à gauche. Mais toujours sur son visage, je peux lire la déception de ne rien capter. . . Moi aussi je ne capte rien à ce comportement !

La route d'aujourd'hui reprend de l'altitude. En effet, il nous faut commencer par grimper 600 mètres de dénivelé positif avant de marcher sur une crête qui donne vue sur deux lacs de montagne avant de redescendre par le col de Muzzela (la Bocca Muzzela) et d'arriver au refuge de Petra Piana qui culmine à 1842 mètres d'altitude, au pied du Monte Rotondo, le deuxième sommet le plus haut de la Corse après le Cinto. De ce refuge, je m'accorderai une petite journée sur place pour gravir le Monte Rotondo, comme je l'avais fait pour le Cinto même si cette fois, le trajet me semble plus court sur ma carte. Ce dernier semble assez difficile mais comme j'ai triomphé (si l'on peut dire), des épreuves des quatre premiers jours, ça ne devrait pas trop me poser de problèmes. . . Reste le temps incertain.

Le début est assez simple à prendre en main. Le chemin commence à grimper simplement et suit de près le torrent du cours d'eau qui alimente le refuge. Rien de bien difficile si ce n'est le climat. Je me rends bien compte que les nuages s'amoncellent. Arrivé près d'un petit lac près duquel le Parc Naturel Régional Corse rappelle qu'il ne faut pas bivouaquer, je rejoins mon groupe de touristes. Ils font une mini pause en écoutant l'un d'entre eux, qui semble être un guide. Il y a toujours cette femme qui cherche désespérément son réseau de téléphone cellulaire. Je les dépasse et commence une partie plus ardue de ma route. À ce stade, la verdure disparaît et les rochers, présents en blocs, me font face sur une grande paroi que je dois gravir durant la matinée. De l'autre côté, la mer ? Qui sait ?

Je n'ai pas trop le temps de me poser de questions car la pente suffit à orienter mes esprits vers l'effort plutôt qu'à l'avenir. Effectivement, nous ne sommes plus dans les quatre premières étapes mais cette montée n'est pas si plate et, surtout, le temps devient de plus en plus menaçant. Pour m'aider, je compte les bornes blanches et rouges. Je fais aussi des paris pour me distraire. J'estime que dans moins de cinquante balises, je serai arrivé en haut du col. Alors, patiemment, je compte de manière très officielle : le décompte n'a lieu que lorsque la borne se trouve derrière moi. A près de quarante, je rejoins enfin le haut du col et mes questions de tout à l'heure trouvent enfin leur réponse. . .

... sous la forme d'un panorama d'exception. Au loin vers l'Est, le soleil crève les nuages par endroits clairsemés. Des traits de lumière jaillissent à travers la grisaille et touchent de leurs rayons une vallée qui me fait face. Au fond de ce trou siègent trois lacs de montagne qui semblent assez importants vu d'en haut. Les lieux paraissent paisibles, dénués d'habitants tant animaux qu'humains et entourés d'une végétation arbustive qui dénote avec le reste plutôt minéral du paysage. Au loin, après les lacs se dresse une chaîne impressionnante. J'en déduis qu'il s'agit du Monte Rotondo... montagne que je compte grimper dès demain. Enfin, si le temps le permet !

Car pour le moment, ce n'est pas la fête. En haut des cols il y a toujours beaucoup de vent et le chemin qui serpente entre les crêtes est loin d'être simple. Il y a des chaînes, des passages étroits, des rocs à descendre à la main. Mais la vision du paysage est à la hauteur de l'enjeu. D'après ma carte, ma route doit contourner les lacs par les crêtes jusqu'à un col qui me permettra de rejoindre un autre versant. Enfin, il me suffira de gravir un dernier col et de descendre jusqu'au refuge. Mais ces lacs m'intriguent. Ils semblent bien calmes en comparaison du GR20 et j'ai l'impression qu'ils sont plus abrités du vent que je ne pourrais l'être. En plus de ça, mon estomac commence à réclamer son dû. Il faut bien avouer que la partie précédente n'était pas de tout repos. Je décide d'avancer encore sur le GR20 jusqu'à ce que je puisse trouver un vrai chemin vers un des lacs. Pour l'instant, rien ne me permet de croire que je puisse les rejoindre à partir du GR20.

En continuant sur le chemin venté, je pose mes pieds l'un devant l'autre en observant bien là où je mets les pieds. Car ce n'est pas le moment de regarder ailleurs. Je marche sur des aiguilles acérées, le piège à entorses le plus élaboré par dame montagne pour faire chuter ceux qui osent la défier. Au détour d'un virage, je suis surpris par une scène qui vaut son pesant de cacahuètes. Tout autour du chemin défoncé, des randonneurs ont pris place sur des promontoires çà et là. Ils sont une demi-douzaine et prennent le temps de la pause déjeuner. Effectivement, dans cette petite combe, il y a moins de vent. Ce n'est pas le paysage qui vaut le coup d'œil mais bien les autres habitants des lieux qui sont décidés à garnir également leur estomac. Un couple de chocards à bec jaune volent à proximité de leurs hôtes en grappillant la moindre miette qui s'échappe des sandwiches. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne sont pas farouches pour deux sous : ils se posent à portée de bras des randonneurs.

Le spectacle m'amuse beaucoup et comme à chaque fois que je rencontre des animaux confiants dans l'homme, je lance un jeu de séduction. Quand j'étais petit, nous avions des poules à la maison. Une de nos occupations avec ma sœur était de

leur lancer des grains de blé pour les faire venir près de nous afin de les attraper pour les caresser. Nous nous étions également rendu compte que c'était le geste de lancer des graines qui les attirait. Aussi, me voilà en train de faire semblant de lancer du blé à ces oiseaux noirs. Et effectivement, les voilà curieux de voir ce que je leur propose à manger. Ils se posent autour de moi. Je continue de manière à les avoir tous autour de moi. Ça me donne l'occasion de mieux les observer. Ces oiseaux sont joueurs et ils s'approchent l'un après l'autre. Quand l'un n'ose pas s'avancer, l'autre prend le relais et le premier, constatant sa timidité par rapport à l'autre, diminue la distance qui nous sépare. Mais passé un certain stade, ils finissent par s'apercevoir que je n'ai rien et en deux coups d'aile, les voilà dans les courants ascendants pour reprendre de la distance. Le jeu dure bien cinq minutes devant les randonneurs ébahis. Moi je suis aux anges et j'ai l'impression de voler avec eux. . . Même si ce n'est pas ma pause déjeuner, je sais que ces oiseaux seront mes animaux-totems de la journée. Même à près de 2000 mètres d'altitude, les chocards savent bien gérer les touristes qui osent s'aventurer sur leur territoire.

Mais mon estomac crie grâce et je dois continuer à trouver un chemin vers les lacs. La route reprend, exposée à tous les vents, sur le faite de la crête ce qui me motive davantage dans ma recherche d'abri. Parvenu à un col intermédiaire (la Bocca Soglia), la chance me sourit. Un panneau indique la direction du lac de Melo. Je suis donc à présent les marques jaunes de ce nouveau chemin, encore plus seul que jamais. Le lac est assez loin. Pourtant, un de ses petits frères se trouve à mi-chemin et m'invite à lui. Le chemin qui y mène n'est pas indiqué et c'est à l'ancienne, c'est-à-dire en lisant le paysage que je m'y fraie un chemin. Le soleil profite d'une bonne trouée pour arroser copieusement la surface ondulée de l'étendue d'eau. Je trouve une pierre qui me servira de siège et j'ôte mes vêtements trempés de sueurs. Ne croyez pas que je veuille piquer une tête : la température est très basse pour la saison et, finalement, le vent se rappelle toujours à moi par bourrasques. Je prends mon simple repas en contemplant le lac qui reflète de plus en plus le ciel gris qui se couvre. Je termine par un morceau de chocolat en prenant tout à coup conscience que je ne vois plus les hauteurs car la brume s'invite dans la vallée.

Début pour moi une nouvelle ascension vers la Bocca Soglia. Mais mon sourire n'est plus sur mon visage. La météo a toujours raison de l'enthousiasme le plus fort ! Une fois que j'ai rejoint le GR20, tout est dans le brouillard. Je dois me fier aux marques car la visibilité est très faible. Je prends mon mal en patience et continue d'avancer, de franchir des passages parsemés par des blocs, des aiguilles acérées et du vent qui ne faiblit jamais. Impossible de contempler le lac de Rinoso qui doit pourtant être à ma gauche. En l'absence de paysage, j'accélère tant que

possible le rythme. Il faut dire que vu la température qui règne ici, le mieux est de s'activer pour ne pas se refroidir, sachant que mon estomac ne manque pas d'énergie.

J'atteins péniblement la Bocca Muzella où je pourrais emprunter une voie directe vers le Monte Rotondo. Mais, par prudence, me voilà obligé de continuer à scruter les marques blanches et rouges. Sans charme aucun, j'avance dans un dédale de pierres et de blocs invisibles, comme des formes floues dans la brume. Plus de soleil visible. . .

Tiens, il m'a semblé sentir une goutte. . . puis une autre. Mince, la pluie s'en mêle ! Par réflexe, je pose mon sac, sort mon poncho et revêt mon équipement de pluie avec un doute sur son utilité. Mes pieds volent littéralement sur les pierres qui se tâchent de gouttes de pluie : il ne faut pas traîner car j'ai beau avoir de l'entraînement, je n'aime pas marcher les pieds dans l'eau. Aussi, au diable le paysage, je concentre mes esprits sur le chemin. À force de persévérer, je finis par rejoindre mon dernier col de la journée. La vallée qui s'ouvre devant moi est celle du refuge de Petra Piana (et non Pietra Piana comme la bière du même nom). Il culmine à près de 1850 mètres, au pied du Monte Rotondo. Par bonheur, de ce côté de la crête, il n'y a plus de pluie et quelques rayons filtrent l'épaisse toison grisâtre du ciel.

Néanmoins, la descente vers ce refuge a raison de mes genoux. Elle est bien raide et elle se mérite, elle aussi. Je peux observer que quelques randonneurs sont déjà arrivés aux quelques tentes qui se partagent les maigres buissons censés offrir un peu d'abri au vent qui souffle en rafales. Tant bien que mal à travers un couloir de pierres instables qui se partagent un cours d'eau naissant, j'atteins enfin les lieux où je dormirai ce soir. J'installe ma tente dans un coin disponible qui me semble plus à l'abri du vent que les autres.

D'autres randonneurs sont déjà en train de prendre une petite collation en discutant. Après avoir monté mon abri et pris la mesure de la vitesse du vent en ces lieux, je vais faire un tour chez le gardien, histoire de payer mon dû. Celui-ci est en train d'allumer sa cheminée et il fait bon vivre dans son abri qui ressemble davantage à une grotte qu'à un chalet. C'est une cabane de pierres, bien solide et l'intérieur est très sombre vu le peu d'ouvertures. Je lui fais part de mon projet de monter au Rotondo demain. Il me répond que le temps sera incertain, un peu comme aujourd'hui. En revanche il me précise que la montée au Rotondo prend moins de 2h ce qui change complètement mes plans. J'avais prévu de passer la journée de demain à le grimper mais si le travail est fait en moins de quatre heures

avec de la pluie au rendez-vous, mon plaisir sera boudé et je serais alors obligé de rester longtemps au refuge.

Perplexe, je rentre dans mon abri histoire de me réchauffer un peu. Alors que je m'y glisse, les randonneurs de ce matin viennent d'arriver et commencent à installer leurs tentes. Ils jacassent sans cesse en parlant de la pluie et du beau temps (enfin, surtout de la pluie). Parmi leurs conversations je remarque qu'un groupe fait part de son désir de grimper en haut du Rotondo dès ce soir. Certains affirment même qu'ils sont venus exprès pour ça. Les autres ne se pressent pas. Curieux, je me demande s'il serait raisonnable de partir moi aussi dès maintenant. Mais avant de prendre une décision, je demande l'heure à l'un d'entre-eux. Il me répond qu'il est 15h45 ! je suis surpris, je me croyais vers 17h30 avec ce ciel si gris !

En quelques secondes, me voilà sur la piste du Rotondo avec un équipement minimaliste : de quoi boire, quelques vêtements chauds et un peu de bouffe. Avec un sac plus léger, je devrais grimper plus vite. Je laisse mes randonneurs perplexes sur leur décision, pendant qu'ils tentent d'arbitrer pour savoir si oui ou non, ils grimpent ce soir et attrape un chemin de cairns. Le temps est devenu plus clément dans cet après-midi qui se termine. Ce qui me rassure sur les conditions météo à venir même si je sais que tout change vite en montagne. Après avoir dépassé le refuge, me voilà à nouveau en train d'escalader des blocs et d'affronter les zigzags qui permettent de se hisser à 2622 mètres, soit un dénivelé positif de près de 800 m. Si c'est trop dur, je redescendrai !

Le chemin atteint un replat assez curieux. Il s'agit d'une petite combe à l'abri avec un mini-lac entouré de verdure qui tranche sérieusement avec le reste. Ma carte nomme ce lieu Galgio. Après quelques minutes, je rejoins un groupe de trois petits lacs isolés, entourés par de gros blocs qui m'obligent à sauter comme un cabri. Sans poids sur le dos, c'est un vrai régal même s'il me faut faire attention où je pose mes pieds. Ce n'est pas parce qu'un bloc est gros qu'il est stable. Ces lacs sont à près de 2200 mètres et me voilà à mi-chemin.

Peu après, la pente s'apaise : c'est le domaine du lac du Rotondo. Il est plus large qu'aucun des lacs que j'ai croisés aujourd'hui. Après l'avoir contourné par l'Est, la dernière partie du chemin me fait face et je peux enfin contempler la cime du Rotondo. A première vue, ce ne sera pas une partie de plaisir car il y a des éboulis partout et la route n'est plus que caillasse fine qui se dérobe sous mes pieds. Plus je monte, plus le vent est fort. Mais plus je monte, plus le ciel se fait clair.

La dernière partie est singulière car le chemin ne se laisse pas deviner. Il serpente

dans des plate-formes toutes plus inaccessibles les unes que les autres. Me voilà en train de faire de la varappe à près de 2600 mètres avec la route de la journée dans les jambes. Mais, à force de précautions, j'atteins ce qui semble être le point culminant... avant de me rendre compte qu'il y avait une voie bien plus simple à suivre. Pourtant je suis bien en haut ! Au sommet, une cabane dont la porte gît par terre s'offre au randonneur égaré ou en perdition. Voilà bien un endroit improbable pour en construire une ! Elle est complètement intégrée dans le roc. Parvenu sur ce promontoire insolite, je peux contempler un paysage qui s'offre à moi dans le soir qui s'annonce. À cet endroit, je domine les nuages.

Après cinq minutes de contemplation, il me faut redescendre. En cette saison, à vingt heures, il fait nuit. Au moment de partir du Monte Rontondo, je croise à nouveau mon animal totem du jour. Deux chocards sont venus me rendre visite. Ils sont aussi peu farouches que leurs congénères de ce midi et je peux à nouveau les admirer, tantôt en plein air, tantôt à quelques mètres de moi, posés sur des promontoires qui me sont inaccessibles car très improbables.

L'angoisse d'arriver trop tard au refuge me gagne et force mon pas. J'ai bien fait me semble-t-il car après avoir quitté les trois lacs isolés, je ne peux toujours pas distinguer le refuge, caché par la brume. Le Galgio est toujours aussi magnifique dans la lumière du couchant et après quelques efforts d'escalade en descente, je rejoins le refuge avec ma mission accomplie. Je n'ai croisé personne, aussi bien en montant qu'en descendant. Les randonneurs n'ont, semble-t-il, pas réussi à se mettre d'accord. Mais, pour ma part, je peux dire que moi, je suis bien monté au Rotondo !

Pourtant, je comprends leur décision... En regagnant mon abri dans la nuit naissante, je constate qu'il est mis à mal par le vent qui a tourné par rapport au moment où j'ai monté ma tente. Celle-ci mérite d'être renforcée par mes deux sardines supplémentaires. Au moment de me coucher, je vois que l'intérieur est rempli du « sable » du terrain ce qui est loin d'être agréable dans un sac de couchage. Bien évidemment, avec un tel vent, il est hors de question de faire chauffer un plat, même dans l'abri car ce dernier est sans cesse ballotté par le vent. Je me contente de cacahuètes, de fromage et de chocolat et c'est très peu confiant que je me glisse dans mon sac de couchage, équipé de tous les habits dont je dispose pour éviter d'avoir froid. J'attache mon sac au bâton le plus proche et je prie que le vent n'arrache pas les sardines pendant la nuit.

Alors que j'essaye péniblement de m'endormir, des randonneurs vont se coucher. Malgré le bruit du vent (et mes boules Quiès), je peux entendre leurs conversations

qui vont toujours bon train, comme insensibles à la force des éléments. Une lueur s'approche de mon abri et un cri retentit alors : « And good night to the danish team ! » lance l'un deux !!! Je crois qu'il a confondu mon abri dans la nuit et qu'il l'a pris pour la tente d'un des membres de leur groupe. De mon côté, ce cri ne vient pas rassurer mon sommeil déjà perturbé par la crainte du vent qui risque, à tout moment, de surprendre la solidité de l'arrimage de ce qui me permet d'être abrité.

Peu rassuré quant à la suite de la nuit, je me console en me disant que c'est là un bon test pour savoir si cet équipement est digne de ce nom... Mais je sais que la nuit sera courte !

Chapitre 11

Brebis dans la montagne

(Du refuge de Petra Piana au refuge de l'Onda)

Ce matin, alors que la lumière transparaît faiblement dans mon abri, mes yeux encore endormis me démontrent que j'ai quand même réussi à dormir. La nuit fut très agitée. C'est le moins qu'on puisse dire. J'ai craint pour cette simple bâche tendue entre moi et la furie des cieux. Je l'ai vue balayée par les rafales comme tordue de douleur face à l'épreuve. Même revêtu de tous mes vêtements, je pouvais sentir le souffle froid du vent qui passait par-dessus mon sac de couchage. Même équipé de bouchons d'oreilles, le vacarme était assourdissant et je tenais fermement le piquet central de mon abri entre les mains. Mon sac y était attaché mais j'avais peur qu'une bourrasque arrache l'ensemble. Malgré l'obscurité, j'avais bien l'impression d'être giflé sur ce flanc de montagne par des éléments enragés. Je crus ne pas m'endormir...

... Mais j'avais bel et bien quelques kilomètres dans les jambes et ce ne fut pas un problème de trouver le sommeil. Après tout, rejoindre le sommet du Monte Rotondo dans la foulée de l'étape du jour était un prétexte suffisant pour tomber dans les bras de Morphée, peu importe la situation climatique. Je fus toutefois légèrement surpris de me réveiller brusquement, avec encore ce sentiment d'envol permanent et ma main agrippée au rebord de mon sac de couchage que j'avais fini par confondre avec mon piquet. La luminosité grisâtre m'indiquait, avant même que je n'ouvre la porte de mon abri que le jour était complètement levé et que le temps serait gris. La veille, j'avais demandé conseil au gardien qui m'avait indiqué qu'il y aurait sans doute de l'eau. Cela avait précipité mon ascension du Monte

Rotondo. Aussi, je ne fus pas non plus surpris de découvrir un ciel assez nuageux duquel ne transparaissaient que quelques pointes de soleil de-ci de-là.

Comme hier, les nuages se moquaient des crêtes et des cimes, passant allègrement d'une vallée à l'autre en « escaladant » à grands coups de couloirs ascensionnels ces obstacles de pacotilles. Comme j'aimerais être aussi léger qu'eux et pouvoir moi aussi grimper en hauteur aussi facilement pour voir le monde avec un angle de vision bien différent. Mais aujourd'hui j'aurai peut-être moi aussi ma différence ! En effet, à partir du refuge de Petra Piana, le GR20 offre une variante dite alpine. Ce mot m'évoque un certain respect. Car c'est bien l'inconnu que je vais affronter si je choisis cette voie différente. L'alpin représente à mes yeux quelque-chose situé toujours trop haut, toujours trop escarpé, toujours trop venté, toujours trop dangereux. Les événements météo de la veille m'ont bien rafraîchi les idées sur le danger qui vient du ciel quand on est en montagne. La décision la plus simple serait de choisir le rassurant itinéraire familial du GR20 qui, d'après ma carte, descend progressivement vers une forêt accueillante avant de rejoindre le refuge de l'Onda, toujours à l'abri des arbres.

Au contraire, la variante alpine commence par serpenter dans les crêtes. De ma position, je devine où elle passe : entre deux pointes qui semblent inaccessibles. Le chemin semble s'infiltrer au milieu d'elles et invite à l'ascension à mains nues avec de grandes difficultés. La suite du chemin passe uniquement par les crêtes. Si le dédale est aussi impressionnant que le cirque de Bonifatu, me voilà potentiellement dans de sales draps en cas d'intempéries. Le choix de la différence sera donc difficile.

Mes voisins ont été beaucoup plus matinaux que moi. Ils sont déjà prêts à repartir : les tentes pliées, le sac chargé et le petit déjeuner qui coule dans l'estomac. À ma grande surprise, les voilà qui arpentent le chemin par lequel nous sommes arrivés au refuge de Petra Piana. Ils repartent donc en sens inverse. Voilà donc l'explication. . . Ils ne font pas le GR20 mais juste une partie sur quelques jours. J'ai entendu que certains groupes organisaient des circuits de trois jours. Cela doit être un de ceux-là. Je me dis que tout ça est plutôt positif pour ma tranquillité et, en regardant ces vestes de pluies multicolores dont certaines sont déjà arrivées au sommet de la crête, je leur lance mentalement des saluts sincères. Ils ont choisi de voyager en groupe. Je pense que cela leur a donné plus de force pour affronter les éléments car j'avais bien l'impression qu'ils avaient plutôt bien dormis. En tout cas, mieux que moi. Ce doit être sans doute agréable de pouvoir compter sur les autres, cela doit donner plus de force dans les moments difficiles. À l'inverse, il faut également savoir mobiliser le groupe pour l'emmener là où il ne s'y attendait pas, à l'instar de la personne qui voulait aller en haut du Monte Rotondo et qui

n'avait pas eu l'occasion d'y aller.

Mais pour ma part, pendant que je les vois grimper vers leur retour, mon départ s'annonce. Pendant quelques centaines de mètres, les chemins sont communs. Mais très vite, j'arrive au moment de choisir : en face de moi, je vois des marques rouges et blanches qui descendent en zigzags vers la vallée et, de l'autre côté, des marques jaunes qui serpentent vers les crêtes. Cruel dilemme... Je ne sais pas choisir et je passe deux minutes à me calmer et à faire le point. Pour l'instant, il fait encore « beau ». Les nuages sont présents mais ce ne sont pas des nuages de pluie. De plus, la variante alpine permet de rejoindre plus facilement le refuge de l'Onda, en termes de distance. Au vu de ces éléments, je décide de monter vers les cimes et je me promets de redescendre si les conditions deviennent trop mauvaises. Ce choix est toujours un pas et une excuse vers la difficulté car je sais bien que si les conditions deviennent trop mauvaises, il est fort possible que je ne puisse pas faire demi-tour, notamment si je dois me taper de la descente en escalade. Pour autant, mon expérience d'hier soir sert aussi à me rassurer. Après tout, j'ai bien gravi le Monte Rotondo dans des conditions climatiques semblables. Puisqu'il en est ainsi, à moi la voie qui passe par les sommets !

Me voilà donc à suivre les marques jaunes. De temps à autres, les rayons du soleil viennent réchauffer les pierres exposées plein Est. Comme toujours pour ce genre de trajets, tout commence par un col. Ce sera celui de la Bocca Di Manganello. Une fois là-bas, j'obliquerai, le long de la crête vers une première pointe, la pointe Muracce, qui me permettra de rejoindre la pointe de Pinzi Corbini qui culmine à 2021 mètres. Ensuite, je devrais suivre une descente un peu raide et longer une crête, la Serra Di Tenda qui semble assez plate. Pour la phase finale, je vais descendre vers la Bocca d'Oreccia à 1420 mètres avant de rejoindre le refuge de l'Onda près des bergeries du même nom. En résumé, il y a un peu de dénivelé positif et également beaucoup de descente. Mais comme le parcours tient sur une petite partie de ma carte, je pense qu'il sera court et que peut-être, je serai près du refuge avant de manger. Nous verrons bien...

Je commence donc par grimper. Ce n'est pas évident et en ce début de matinée, me voilà en train de poser les mains et de gravir les blocs. L'accès au col se mérite. Bien entendu, une fois arrivé à la Bocca Di Manganello, le vent s'invite dans la partie. Je dois renfiler vite fait des habits plus chauds et une veste de pluie pour couper tout ça. Mieux équipé, je peux maintenant gravir la pente. Le chemin est facilement visible devant moi : une trace un peu plus claire monte en ligne droite à quelques mètres en parallèle de la ligne de crête. Comme je ne peux pas me tromper, je marche de bon cœur. Quelques minutes à peine après mon départ,

je me rends compte que je suis maintenant à l'abri des vents. La crête, située à quelques mètres au-dessus de moi vient bien me protéger contre le souffle au-dessus de moi.

Normalement, il paraît que l'endroit est à équidistance des côtes Est et Ouest de l'île. S'il faisait beau, je crois que je serais capable d'apercevoir la mer des deux côtés où je marche. Mais aujourd'hui, je ne vois rien. L'Ouest est peu dégagé et son horizon est rempli de nuages. Quant à l'Est, un gros amas de moutons blancs barre la route à toute vision de mer. Je n'ai d'ailleurs jamais aperçu la mer de ce côté. Mes souvenirs de côte remontent maintenant au Monte Cinto. Ils sont bien loin. Car pour l'instant, c'est bien de la montagne qui me fait face. À mesure que j'avance, en suivant les marques jaunes au sol ou sur des blocs de rocher, je suis de plus en plus exposé aux éléments. Pourtant je sens que la difficulté n'est pas si grande car, de loin, j'arrive à bien déterminer quel sera mon chemin et je vois bien qu'il ne passe pas par des endroits dangereux. À force d'avancer, je parviens à la pointe Muracce, non sans avoir cheminé, exposé en plein vent sur un chemin bien délimité où les cairns sont les seuls éléments qui me laissent croire que je ne suis pas à la surface de la Lune.

Il me reste maintenant un dénivelé d'une centaine de mètres pour rejoindre la pointe de Pinzi Corbini. Les difficultés augmentent. D'abord la pointe est la plus haute du coin et elle est exposée à tous les vents. Ensuite, le chemin devient beaucoup moins clair. Enfin, il faut naviguer sur la crête dans des passages étroits. Plusieurs fois, je me perds. La roche est très claire par ici et, avec le soleil qui frappe de sa lumière le sol, on a vite fait de ne pas bien remarquer les marques jaunes. Je croise un groupe de randonneurs dans ce passage compliqué. Comme moi, ils hésitent longuement avant de croiser ma route car ils ne savent pas vraiment où se trouve le chemin. Moi non plus d'ailleurs ! Du coup, je le fais à l'instinct ce qui ne se révèle pas toujours payant. De nombreuses fois, je remarque les marques jaunes qui sont bien au-dessus de moi ou alors j'escalade avec des difficultés un surplomb avant de me rendre compte que le chemin passe plus bas. Mais, au bout de mes efforts, j'accroche la pointe et je peux enfin voir le chemin au loin. Je dois juste descendre sur une piste friable dont le sol se dérobe à chacun de mes pas. Bien sûr, je glisse et je me manque de me rompre le cou, plusieurs fois.

Une fois la descente maudite franchie, je suis à nouveau sur une crête et de chaque côté de moi, c'est le vide ! C'est assez impressionnant de se dire qu'on marche sur une sorte de pont entre deux endroits où la chute est mortelle. Surtout qu'il me reste à regravir à travers des blocs de pierre pour atteindre la deuxième partie de la crête. A vue de nez, ce sera difficile. Je me lance à l'assaut de ces

espaces dénudés avec grande hâte. Je suis en effet poursuivi par des nuages bien noirs. Alors qu'il y a à peine une demi-heure, je souffrais presque de la chaleur du soleil, je crains maintenant la pluie. Tout ça me donne des ailes et c'est mon souffle qui en prend un coup. Mais la peur d'être mouillé est plus forte. Me voilà en train de me hisser avec les mains ou de pousser avec mes jambes pour gravir ce qui reste de pente. L'endroit est assez escarpé. d'après ma carte, il me reste encore une bonne mesure de crêtes à gravir avant de commencer la descente. Si elles sont toutes du même acabit, je vais sans doute prendre la pluie sur la route.

À mon grand soulagement, après une série de grimpettes compliquées, j'arrive à une sorte de mini-col et je peux enfin me rendre compte que la suite sera plus douce. Le chemin devient à nouveau lisible et plat! Quel délice... et en plus, je suis à l'abri des vents. J'amorce alors une marche plus lente car j'ai besoin de me reposer de ma varappe d'il y a cinq minutes. Maintenant, tout à l'air plus calme et je pense bientôt toucher au but. C'est vrai que le climat change vite aujourd'hui, le soleil fait à nouveau son apparition. Je suis alors médusé par ce qui apparaît au loin. Je vois un troupeau qui se déplace à grande vitesse dans ma direction. Ils semblent poussés par une espèce de ferveur que je peux bien comprendre. Ce sont des randonneurs. Leur nombre me surprend vraiment : ils doivent être au moins une trentaine. Ils marchent en grappes, sans former vraiment de groupe homogène. De toutes manières, ils ne le peuvent pas : le chemin est trop étroit. Leur vitesse me surprend. Je pense qu'ils veulent éviter la pluie mais je ne vois pas comment ils vont faire. La surprise a été de taille pour moi. Après avoir marché quasiment seul pendant quelques heures, me voilà exposé à la foule pendant cinq minutes. Ça me laisse pantois et je fais une pause pour digérer tout ça!

Après quelques minutes, je reprends la route. Ce qui m'attend, c'est une sacrée descente qui serpente jusqu'à un col bien visible. En face de moi, se dresse le Monte d'Oro dont la cime est masquée par les nuages. Mon chemin de demain est également bien distinguable depuis la vallée jusqu'à au col. Vu d'ici il me semble très abordable mais je sais qu'on a tendance, lorsqu'on est loin du lieu, à atténuer la perspective. Il est donc probable que demain le dénivelé soit digne de ce nom. Seule la carte me donne une indication exacte : à peu près 600 mètres! En attendant, j'aperçois la vallée en contrebas. Un peu avant se trouve une combe peuplée de tâches blanches et sombres. Comme elles semblent se déplacer, j'en conclus qu'il s'agit de brebis qui pâturent dans la montagne. Le refuge n'est pas visible de là où je suis mais j'imagine qu'il est caché par la combe. Pour terminer la variante alpine de la journée, je dois pourtant atteindre le bas de la descente...

Et cette descente est interminable. Elle est assez raide, pas assez pour devoir

escalader à l'envers mais aussi trop peu plate pour avancer correctement. Pour résumer, c'est le genre de pentes qui fait chier. Je manque de me casser la figure sur le chemin qui roule sous mes pas et je dois abuser des bâtons pour ne pas exploser mes genoux. Ce n'est pas forcément simple surtout que la pente est très longue. J'ai donc bien le temps de sentir mes ligaments travailler. Pour couper court à cette douleur, je cours. La descente en courant me permet d'aller plus vite et de toute manière, ça n'explose pas plus mes jambes alors tant qu'à faire...

Enfin, je parviens au col de la Bocca d'Oreccia. Les brebis noires et blanches paissent paisiblement l'herbe rase mais drue de ce coin de la montagne. L'altitude est de près de 1400 mètres et la bergerie où ces animaux doivent être originaires est située derrière la combe, au fond d'une vallée située aux pieds du Monte d'Oro. Le calme de ces animaux s'intègre parfaitement avec l'arrivée du soleil qui fait son apparition. Enfin parvenu en haut de la combe, j'aperçois le refuge. Lorsque j'en franchis la porte, je m'aperçois qu'il est complètement vide. Comme le temps est incertain, tantôt ensoleillé, tantôt nuageux, tantôt sombre, je prends mon repas à l'intérieur ce qui m'abrite du vent. Je m'offre un vrai gueuleton qui a tôt fait de m'engourdir. Après avoir mangé et avant de boire mon thé, je suis tellement fatigué que je m'assoupis quelques minutes. La nuit dernière a été courte et la variante alpine a eu raison de mes dernières forces.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi mais après quelques minutes, un couple d'anglais arrive au refuge. Ils choisissent leur lit. C'est donc l'heure du thé pour moi. Je le sirote longuement car maintenant que je suis au refuge, le temps peut suspendre son vol. Mon étape physique de la journée est terminée. Il ne me reste plus qu'à trouver où dormir ce soir et à patienter d'ici là en priant pour que le ciel se montre clément. Après avoir absorbé ma boisson noire, je remballer mes affaires. Le refuge est situé un peu plus haut que les bergeries du même nom. De la terrasse du refuge qui joue le rôle de poste d'observation, j'aperçois les nombreux bâtiments qui forment la bergerie. Il y a des panneaux solaires et d'autres enclos abritent des ânes et des mules. Mais ce qui attire invariablement mon regard c'est le gros enclos qui trône au milieu. Il est entouré de solides barrières en rondins et un petit muret délimite sa frontière avec le reste. Ce qui est très surprenant, c'est ce qu'on peut trouver dans l'enclos. Si vous imaginez y voir des moutons ou des vaches alors vous vous trompez. En lieu et place des animaux, il y a des tentes qui forment un ovale, situées aux bords de l'enclos.

Si on réfléchit quelques minutes, cette disposition n'est pas anodine. En effet, les brebis sont librement réparties dans la montagne. Je suppose qu'elles doivent récupérer un peu d'aliments concentrés au cours de la saison et qu'elles paissent parfois

près de la bergerie. Il faut donc bien protéger les randonneurs qui risquent de se faire saccager leur équipement et leur installation par ces animaux. Le meilleur moyen est donc d'enfermer les randonneurs dans l'enclos et de laisser les animaux en liberté. C'est un peu le monde à l'envers mais c'est un gage de sécurité et d'efficacité. Car il serait vain de vouloir enfermer ces animaux. Au loin, dans les contreforts de la montagne, je distingue des tâches un peu plus sombres qui bougent un peu. Après quelques secondes, je me rends compte qu'il s'agit de vaches et non de brebis. Je me dis que le type qui a le temps ou la détermination pour aller rattraper un animal tout là-haut a bien du courage, ou un grain de folie.

Je descends vers la bergerie pour prendre une place de bivouac, dans l'enclos. Lorsque j'arrive, un groupe de randonneurs est déjà en train de parler avec les maîtres des lieux. La pièce où je me trouve est assez sombre. Il y a un bar pour accueillir des visiteurs et je distingue un étal sur la gauche qui présente divers produits dont des fromages. La conversation bâtit son plein. Les randonneurs sont ceux que j'ai déjà croisés au refuge de Tighietu, ce sont les cht'imis. Ils discutent un peu d'agriculture. En écoutant les paroles, j'apprends un peu de choses sur les bergers qui vivent ici en couple. Leurs brebis sont bien lâchées en pleine montagne, librement, comme je l'avais deviné. Ce sont des brebis de race corse, une race tout à fait typique du coin. Les brebis ont une tête qui tire sur le roux et elles doivent être de race mixte (lait et viande). En effet, les éleveurs qui tiennent la bergerie ont du fromage à vendre, mais je ne vois rien qui leur permettrait de faire la traite ici.

À mesure que les paroles viennent, j'apprends que l'éleveur fait souvent le concours général agricole avec ses brebis. À l'évocation de ce nom je m'invite dans la conversation. Je commente le concours général, raconte un peu comment ça se passe et je finis par discuter directement avec l'éleveur pour expliquer aux autres comment se passent les jurys. Après cet intermède, les chtimis s'en vont s'installer dans le refuge. De mon côté, je reste à discuter élevage et fonctionnement de l'administration en charge de l'agriculture avec mes hôtes. Ils m'expliquent leurs relations avec la DDTM et la DDPP, comment ils s'occupent de leur déclaration PAC. Je leur pose des questions sur leur élevage, sur leurs brebis, leurs autres animaux. Je sens que le courant passe avec ces gens plutôt sur la réserve en temps naturel. Je me rends compte qu'il s'agit de vrais exploitants agricoles et non pas de simples amuseurs de touristes même si l'aménagement de leurs bâtiments fait penser le contraire. L'accueil des touristes à cet endroit doit certainement constituer un complément de revenus non négligeable mais tout laisse à penser qu'ici-bas, la première cible, c'est l'élevage. . .

Je leur prends un ticket pour mon bivouac de ce soir et, après les avoir salués, je me rends dans l'enclos pour trouver ma place de ce soir. Je trouve un emplacement un peu abrité, au fond, en bordure de la forêt. J'installe mon fragile abri qui a vaillamment résisté à la tempête et je déroule mon matelas et mon sac de couchage. Il est assez tôt, j'ai terminé mon repas il y a une heure environ et je suis complètement installé. Je ne vais pas perdre mon temps plus que ça. Surtout que je ressens le besoin, après cette variante alpine et la nuit de la veille, de trouver un « spot » et de me soulager de quelques kilos. Je commence donc la ballade, avec un peu de PQ dans la poche. Je suis le GR20 que je retrouve rapidement. Il s'agit du chemin qui passe par la vallée (la variante pas alpine quoi). J'aborde une magnifique forêt de hêtres qui me rappelle, elle aussi, celle de mon enfance et je m'y sens naturellement bien. Mais il est temps de sortir du chemin pour trouver un emplacement abrité. Je jette mon dévolu sur un gros hêtre que je vois au loin. Je traverse les buissons, les ronces et les fougères pour y parvenir. L'endroit est très calme, assez éloigné du GR20 et cet arbre est très accueillant. Ses branches s'étalent sur plusieurs mètres de large et viennent couvrir d'ombre tout ce qui se trouve en dessous.

Me voilà donc en train de chier au pied d'un hêtre centenaire ! Mais je suis tranquille et je peux admirer les formes que la Nature met à ma disposition. Des racines de hêtres, des branches monumentales qui m'empêchent d'avoir un accès à la lumière, un arbre isolé dans une parcelle de fougères desséchées, etc. Une fois mon affaire faite, je me prépare à partir lorsque le tonnerre gronde et que j'aperçois des éclairs. En quelques secondes et avant que j'ai eu le temps de sortir du dessous de l'arbre, un torrent de pluie s'abat sur moi. Le couvert très large du hêtre me permet d'être relativement à l'abri pendant quelques instants mais après cinq minutes de douche, l'eau ruisselle des branches et je suis obligé de mettre ma veste de pluie (que j'avais emmené vu l'aspect du ciel). L'orage est vraiment violent, le vent qui l'accompagne vient troubler la quiétude des feuilles. Mais après une dizaine de minutes, il cesse totalement et je peux enfin retourner à mon abri.

En chemin, je croise les brebis près d'un bois. Elles se sont mises à l'abri de la pluie sous ces arbres. Mais elles sont trempées et boueuses. Il leur reste à se sécher. Bien calées dans leur coin et couchées dans les fourrés, elles ne prennent pas la peine de se déplacer lorsque je viens à leur rencontre. Après quelques minutes d'observation, je me rends compte que j'ai eu leur compagnie pendant pas mal de temps. C'étaient déjà ces brebis que j'avais croisées à la Bocca d'Oreccia. Je décide alors de rentrer vers l'enclos. Je fais alors la rencontre d'un autre animal assez surprenant. Il s'agit d'une salamandre corse. Elle surgit devant moi, en sortant d'un trou. Cette pluie et l'humidité ambiante l'ont sans doute appelé à sortir de sa

cachette pour chasser je ne sais quelle proie. J'avais vu des images de ces animaux au refuge, tout à l'heure. Elles ont une belle couleur noire tachetée de tons oranges et jaunes. Comme tout animal qui joue sur son côté toxique, elles ne sont pas farouches : leurs couleurs vives indique qu'elles ne sont pas à manger !

Mais pendant que je me plonge dans l'observation de ces batraciens une pensée surgit dans mon esprit : mince, mon abri ! Qu'est-il devenu sous cette pluie ? Lorsque j'y arrive, je ne peux que constater que mon sac à dos est trempé. L'emplacement que j'ai choisi était légèrement en pente, mais il présentait une petite dépression sur le devant de l'abri. Cette dépression a pris l'eau et mon sac qui s'y trouvait a le fond dans l'eau. Je me précipite pour le mettre à l'abri. Je constate que le reste n'a pas été touché, notamment mon sac de couchage. Il aurait été plus que fâcheux de devoir dormir mouillé.

Heureusement, j'avais bien vidé mon sac à dos. Il ne restait que la nourriture, elle-même emballée dans des sacs étanches. Je vide donc mon sac et je mets à sécher tout ce qui est trempé : quelques vêtements humides, ma moustiquaire, mon chèche. À côté de moi, il y a les toilettes de l'enclos qui sont abritées. J'en profite pour mettre tout ça à sécher. Puis je rentre dans mon abri pour me réchauffer. Je me glisse dans mon sac de couchage et j'attends la suite. L'orage refait son apparition et le ciel s'obscurcit à nouveau. Cette fois, j'ai bien retenu la leçon et il n'y a plus rien dans le trou. Je me pose quand même la question de savoir si le sol pourra absorber toute cette eau et si elle ne va pas se mettre à ruisseler. Déjà des mares se forment çà et là, parfois directement sous mon abri, vers les sardines. Mais par bonheur, rien de tout ça n'arrive. La pluie cesse enfin. Sans quitter le confort douillet de mon sac de couchage, je prépare mon repas. Je suis quand même obligé de sortir dans la faible lumière du soir, obscurcie par les nuages, pour faire chauffer mon repas. Mais très rapidement, je regagne l'intérieur pour conserver de la chaleur.

Alors que je vais me coucher, j'entends la pluie qui s'évertue à tomber. Je sais qu'il y a peu de chances pour que mon abri prenne l'eau. Il faudrait un orage qui dure suffisamment longtemps pour ça. Et qui dit gros orage dit que j'aurais le temps de l'entendre et d'agir en conséquence. Je m'endors alors que je lutte contre le sommeil pour savoir si je vais finir noyé par cette eau ou si mon matelas fera office de radeau. . .

Chapitre 12

Le chat de la gare

(Du refuge de l'Onda à Vizzavone)

Encore une fois, il est tard comme je m'éveille. Me voilà sorti de mon abri et le ciel est gris. Il a du bien pleuvoir cette nuit mais par chance, mon abri et toutes mes affaires sont restées au sec. Tant mieux ! Toutefois, je vais devoir gérer le toit humide de l'abri, c'est-à-dire trouver un moment dans la journée pour le faire sécher. Ensuite, il me faudra gérer également mon poncho bien pourri par le sol détrempé de la veille et de la nuit. Mais ça, c'est pour plus tard. Pour l'instant, il me faut prendre mon petit déjeuner dans le vent et dans la grisaille. Les affaires qui devaient sécher la veille sont également encore bien humides, surtout les chaussettes. Pas grave, on verra ça plus tard.

Alors que je déguste mes barres de céréales, je vois l'exploitant agricole qui prépare un attelage. Je le vois se diriger vers l'enclos qui abrite les mules et patiemment, il les attache avec un licol et les conduit, après quelques minutes, vers l'accueil de la bergerie, préfigurant le futur convoi dont le départ s'annonce avant mon départ. Il replonge dans une cabane en pierres devant l'accueil et en ressort avec un système d'harnachement (un bât) qui permet aux mules de porter des caisses qui sont vides pour l'instant. Après un dernier regard vers le ciel, le paysan (car c'en est bien un pur jus) corse prend la bride de la première mule dans sa main et s'avance sur le chemin que j'ai emprunté hier dans mon escapade « champêtre » pour, sans doute, redescendre vers une autre vallée en quête de provisions. La scène peut sembler d'une autre époque, mais elle est bien authentique et elle m'est très agréable. J'aurais bien accompagné ce type juste pour voir ce que c'était

d'aller chercher des affaires à l'ancienne. Paradoxalement, cet exemple d'utilisation de l'âne ou de la mule comme animal de bât me laisse penser que ces animaux ne sont justes pas entièrement destinés à la charcuterie Corse même si je me doute bien de l'issue de leur fin de carrière. Effectivement, vu la nature du chemin qui mène à la civilisation, l'animal reste le seul moyen au sol pour gérer la logistique. Le reste doit passer par les airs !

Après avoir terminé mon petit-déjeuner et les préparatifs de mon sac, je remonte vers l'accueil de la bergerie. Je me dis que ces gens ont l'air authentiques à l'inverse de mon incident d'il y a deux ou trois jours. Aussi, je m'accorde un extra dans ma quête d'autonomie : je décide de leur acheter un fromage corse. Après tout, ce sont de vrais exploitants agricoles qui font leur déclaration PAC. Certes ils doivent profiter un peu beaucoup du tourisme et des retombées économiques des gens de passage sur le GR20, mais ils semblent le faire avec la bonne méthode et en toute honnêteté. Je suis seul ce matin, encore une fois, le dernier à partir et c'est donc seul que je pénètre dans l'accueil de la bergerie. La femme est un peu surprise et semble d'humeur réservée. Je lui souhaite le bonjour et je lui demande comment ça va. Elle a l'air préoccupée et elle me confie qu'ils ont eu des problèmes de groupe électrogène cette nuit. Ce dernier est en panne. Vu l'état du ciel, les panneaux solaires qui fournissent un peu d'énergie à l'ensemble sont également incapables de récupérer assez de lumière pour assurer un chargement de batteries en accord avec la consommation électrique minimale. Cette femme est en train de préparer un repas et elle semble s'inquiéter de savoir combien de minutes la lampe qui éclaire faiblement sa cuisine va-t-elle durer.

Je lui confie que je souhaite acheter du fromage et elle me les présente d'un geste. Il s'agit de tomme de brebis affinées depuis quelques mois. Elles sont découpées en deux ou en quartiers sous cellophane. Le prix n'est pas donné mais pour 6 € je me prends une moitié de tomme. La femme m'indique que ces fromages sont fabriqués dans leur laboratoire aux normes européennes qui se trouve plus bas dans la plaine avec du lait de brebis de leur exploitation. Je veux bien la croire et je ne lui demande même pas de goûter son fromage. Je sais d'avance qu'il sera à la hauteur de mon palais de nomade. D'ailleurs, ce fromage va me permettre de remplacer le comté que j'avais emmené lors de mon départ (un grand morceau de 400 grammes) qui commençait à fondre, non pas à cause du soleil mais bien de la trop faible quantité que j'avais emporté. Je paye et je continue à discuter un peu d'agriculture avec elle. Elle m'indique que son mari est parti descendre des affaires dans un dépôt qu'ils ont plus loin dans la vallée. Elle me parle de son fils qui a une exploitation agricole du côté d'Ajaccio, de la fin de la saison pour les brebis qui s'annonce proche puisqu'ils doivent redescendre dans la plaine la semaine pro-

chaîne et qu'un convoi par hélicoptère est déjà passé pour emporter un premier chargement. Par la fenêtre je lui montre les points noirs des deux vaches perdues dans la montagne et elle me répond qu'elles vont sans doute rester perchées là-haut jusqu'à ce qu'ils reviennent à la saison prochaine, vers le mois de mai.

Alors qu'elle tripote son tableau électrique pour savoir combien d'autonomie il lui reste, je remarque son ordinateur portable près du bar de l'entrée. Je lui demande si elle dispose d'un accès au téléphone et elle me répond qu'elle a même accès à Internet par satellite (via le FAI NordNet ce qui est assez paradoxal comme fournisseur d'accès à internet (FAI) pour le peuple le plus méridional de France!). Je suis interloqué. Avoir accès à un peu de technologie en vivant dans un cadre aussi idyllique et en faisant de la logistique à dos de mules tout en élevant des brebis, voilà qui est sans doute représentatif de l'ambiguïté de notre époque. Alors que je vais la quitter en la saluant promptement, je m'imagine vivre ici pendant quelques jours, en faisant moi aussi le berger dans la montagne, attaché à ce pan de vallée dans ces installations un peu rustres où l'on choisit délibérément de parquer les touristes pour pouvoir laisser libre les animaux ! Voici un lieu marquant de mon séjour en Corse... qu'il me faut malheureusement quitter sous le ciel gris !

Aujourd'hui, mon périple va me conduire à Vizzavona, un hameau perdu en plein milieu de la Corse. Certes ce n'est qu'un hameau mais il est desservi par la route et il me permettra d'acheter un peu de vivres, car je sens que j'ai abusé des céréales pour le petit déjeuner. Au-delà de sa situation centrale, Vizzavona marque aussi la fin du GR20 du Nord. Le sud-est est, paraît-il, plus simple d'accès, moins montagneux. Mais, mon intuition m'indique de rester prudent sur ce pronostic. Il suffit d'une semaine de pluie pour que tout ce qui semblait simple vire à la difficulté. Vizzavona est située au pied du Monte d'Oro qui me fait face, mais de l'autre côté. Avant de pouvoir monter mon prochain bivouac, il me faut effectuer une montée directe sur près de 800 mètres de dénivelé jusqu'à la pointe Muratello qui culmine à 2141 mètres. Parvenu à ce stade, une descente vertigineuse de près de 1000 mètres m'attend avant d'atteindre la Route, celle qui est marquée en rouge sur ma carte : la Route Nationale qui passe en bordure de Vizzavona. Mon itinéraire doit franchir quelques forêts, une fois de l'autre côté de la pointe Muratello. Le chemin va également suivre un cours d'eau : l'Agnone qui propose, en fin de parcours, une vue pittoresque sur la « Cascade des Anglais ». Tout ceci à l'air facile sur ce bout de papier mais je sens que ça ne va pas être de la tarte car le ciel, de ce côté de la montagne, est inquiétant. On dirait qu'il va pleuvoir à tout instant et le vent est également de la partie.

Il me reste également à considérer l'itinéraire alternatif que j'avais tracé sur

mon plan. Il consiste à rejoindre le Monte d'Oro depuis le point de Muratello, d'atteindre le sommet et de redescendre par un chemin qui rejoint Vizzavona de l'autre côté. Je me suis renseigné avant de partir, je sais qu'il y a un chemin indiqué, au moins par des cairns. Mais, alors que la veille j'avais eu finalement assez de cran pour prendre la variante alpine, les mauvaises conditions météo actuellement présentes me dissuadent d'entreprendre cette expédition. D'abord, je suis parti assez tard du refuge de l'Onda. Ensuite, et c'est surtout ça qui me décide, de ma position, je vois bien que le sommet du Monte d'Oro est invisible... caché par un amoncellement de nuages décidément bien trop sombres pour ma volonté. Aussi, j'écarte dès le matin la possibilité de réaliser une conquête de sommet de plus dans mon périple corse.

Avec ces idées en tête et la carte imprimée dans mes souvenirs (et aussi dans le fond de la poche de mon short), me revoilà en train de gravir la pente avec mon barda sur le dos et mes bâtons. Je repasse par le refuge qui est situé en hauteur par rapport à la bergerie. Il est désert. Ses visiteurs ont du lever le camp de bonne heure, comme à leur habitude. Peu après le refuge, je rejoins le croisement que j'avais quitté la veille, près de la Bocca d'Oreccia. Je vois bien le chemin qui monte sur la montagne. Il est visible d'assez loin, comme une saignée dans la pierre. Ce qui m'apparaissait raisonnable en termes de coefficient de pente la veille vient bientôt mettre à l'épreuve mon souffle et les muscles de mes cuisses. Mais je reste positive sur ma situation en me disant qu'au moins je n'ai pas trop chaud même si je transpire sérieusement sous mon T-Shirt et ma veste. Au moins de tout, les balises du GR20 sont assez simples à suivre dans ce dédale bien dégagé.

À mesure que je m'élève, j'entends des bruits de cloches en contrebas. Au bout d'une demi-heure de ces tintements et à l'occasion d'une pause bien méritée, j'aperçois les fautifs : un petit groupe de chèvres qui sont perchées dans un endroit inatteignable pour le commun des mortels. Comme j'aimerais, en ce moment, disposer de leur faculté de grimpette à moindre effort !

Après quelques minutes, je rejoins quelques retardataires qui font une pause. Il s'agit des deux types que j'avais doublés dans le cirque de la Solitude. Comme d'habitude je les salue en les doublant. Mais, à un moment, au cours d'un passage étroit qui passe entre deux blocs de pierre, je suis surpris de trouver une stèle à la mémoire d'un homme qui a perdu la vie ici. Il s'agit de Jean-Pierre Étienne, apparemment un passionné de montagne et d'alpinisme... Mais c'était en hiver et à skis ce qui est loin d'être le cas dans ma situation ! Néanmoins, pareil panneau rappelle que la montagne est un environnement plein de dangers. Aussi, je me mets à suivre mes règles simples : une seule chose à la fois et toujours regarder

où on met les pieds.

Enfin, je parviens au sommet de la pointe de Muratello après quelques heures d'effort et de grimpette avec bâtons mais aussi avec les mains. Au loin, le spectacle de Vizzavone se fait encore attendre : les maisons ne sont pas encore visibles de là où je suis mais je parviens à distinguer des traces de civilisation en contrebas grâce aux lignes électriques. Ce qui me met de bonne humeur c'est que je vois un soleil franc qui perce à travers une bonne trouée de nuages et qui semble éclairer pleinement mon chemin un peu plus bas. Si le temps se maintient dans cet état, je devrais être capable de marcher au chaud peut-être avant de prendre mon repas. Mais cette lumière contraste fortement avec ma situation actuelle : il pleuviote ! Le chemin vers la descente est semé d'embûches car le vent est également très fort et comme le paysage est finalement assez ouvert à cette altitude (nous sommes au-dessus de la limite des arbres et de la végétation), il n'y a que de la pierre glissante pour poser mes pieds déjà bien humides. Les balises sont également bien cachées car la descente qui s'annonce est assez raide et zigzagante.

Devant moi se dresse le Monte d'Oro. Alors que j'hésite encore à prendre le chemin vers son sommet et suivre mon itinéraire parallèle, un simple coup d'œil sur les nuages suffit pour me convaincre que ce serait une mauvaise idée. Le sommet reste toujours inaccessible, caché par une brume à couper au couteau. D'ailleurs, je ne vois aucun cairn qui se dirige vers le sommet. Je ne vais pas tenter le diable maintenant. Je suis bien trop impressionné par le mauvais temps et les promesses de soleil en contrebas sont plus fortes. Aussi, je commence la traversée du chemin sinueux vers la promesse de civilisation.

Au bout d'un peu de temps, alors que je plante mon bâton pour me retenir de tomber, je suis interpellé par un bruit de cloche derrière moi : des vaches sont là ! Nous sommes à près de 2100 mètres d'altitude, il fait grand vent, il n'y a pas un brin d'herbe. Qu'est-ce-qu'elles foutent aussi haut ? La peur du boucher serait-elle si forte ? À moins que ce ne soit une espèce d'appel de la forêt bovin qui soit passé par là. Je me dis que l'éleveur qui aura la patience et le courage de venir les récupérer à cette distance de la bergerie la plus proche mérite vraiment son nom. Paroxysme de liberté, je note qu'elles ne sont affublées d'aucune espèce de boucle d'identification. . . Seraient-elles redevenues sauvages ou s'agit-il d'un oubli volontaire ?

Je dois néanmoins fausser compagnie à mes nouvelles compagnes de route car, si elles peuvent se contenter de quelques brins d'herbe et de vivre dehors, ce n'est pas mon cas. Ma liberté c'est de voyager. Aussi, je les salue bien bas avant de

reprenre ma route. Mes pas sont attentifs à toute dénivellation un peu tordue qui aurait tôt fait de m'estropier une cheville. Mais malgré ces précautions, il m'arrive souvent de retomber sur les fesses car les pierres sur lesquelles je prends appui sont trop lisses et trop humides pour mes semelles. Mais d'ailleurs, ne devais-je pas rejoindre un coin plus ensoleillé ? Alors que je relève la tête, je constate que le soleil a décidé d'aller plus loin. Il se concentre sur le hameau de Vizzavona. J'ai l'impression qu'il me fuit. Ce n'est pas de chance ! Ça m'aurait fait un bien fou de pouvoir faire une pause dans la lumière avant de pénétrer dans la forêt qui commence à émerger de la pierre.

Mais je n'ai pas le choix, je suis forcé de grommeler après cette conne de pluie fine qui me trempe les pieds pour rien et qui m'oblige à me couvrir davantage. Pour me rassurer, je rejoins enfin la forêt, finalement assez accueillante avec ses érables encore couverts de feuilles joliment découpées qui offrent, de plus, un semblant d'abri contre les intempéries qui viennent de cesser soudainement. Je me sens bien parmi ces arbres. d'autant qu'une forêt d'érables, je n'ai pas l'habitude. Qu'ils me semblent doux ces arbres protecteurs. Même sans soleil, je ressens le besoin de rester parmi eux. La fatigue me prend d'un coup et je me rends compte que depuis ce matin, j'ai enchaîné les pas avec un bon rythme, sans doute pour éviter de me taper un grain de l'autre côté de la vallée. Le long du chemin, je distingue une petite clairière où les rochers sont alignés en cercle avec une roche qui est couchée en plein milieu. Ça me semble un coin idéal pour prendre mon repas.

Même si je suis encore « en température », je prends le temps de me couvrir avant de manger. Je crains d'avoir froid alors que je suis fatigué ce qui aurait des conséquences assez fâcheuses pour mon moral. Pour ne pas perdre une miette de soleil, je prends place sur le rocher du centre qui est plus exposé à la lumière. La pluie a cessé même si je suis loin d'avoir les rayons de soleil qui arrosent Vizzavona en ce moment. J'ai l'impression d'être dans un Stonehenge enfoncé dans les arbres. C'est bien agréable... Je dévore mon saucisson et mes cacahuètes. Même s'il y a un peu de vent, je prends le temps de faire du thé. Je n'ai pas vraiment l'intention de partir d'ici tout de suite. Mon refuge ouvert aux vents me suffit pour être bien même si je suis directement sur la pierre qui, après toutes ces journées de marche me semble offrir un niveau de confort suffisant. Alors que j'attends que l'eau contenue dans ma popote veuille bien se mettre à bouillir, je me surprends à piquer du nez. Après avoir bu ma potion marron (le thé noir rend une boisson de cette couleur), j'entoure mes jambes en tailleur avec mon chèche et je m'assoupis quelques minutes. J'étais incapable de lutter contre le sommeil et, finalement, assez au chaud et la digestion aidant, je me suis retrouvé endormi dans les rochers. Mais qu'est-ce-que j'étais bien...

Après cette longue pause méridienne, me voilà de nouveau sur le GR20. Le chemin suit le cours d'eau de l'Agnone que je suis obligé de traverser par moments. Mince filet au début de la descente, il fait maintenant beaucoup plus de bruit et sa taille ne fait que grandir pour devenir un véritable torrent. Mais je sens qu'il me ramène invariablement vers la civilisation. À mesure que je progresse, je crois entendre des voix de touristes. Et effectivement, après quelques minutes, j'aperçois la Cascade des Anglais avec un couple d'amoureux qui prend la pose photo ! C'est assez brutal comme contact avec les humains mais bon, c'est comme ça... Mes pieds rencontrent maintenant le sol forestier de plus en plus plat, adouci par la litière des feuilles qui sont présentes au sol en ce début d'automne.

Je croise de plus en plus de touristes en couple, des jeunes, des vieux, des Corses, des Anglais, même des Québécois ! Ils sont habillés très léger et ne portent qu'un tout petit sac à dos. Ils sont venus se promener dans la forêt, tranquillement. Ils prennent des pauses assis sur les rochers en admirant les flots de l'Agnone qui est maintenant franchissable uniquement avec un pont à plusieurs travées. Chemin faisant, je remarque une installation en bois. C'est une sorte de cabane qui fait snack. Elle est fermée jusqu'à l'an prochain car la saison est finie mais je peux voir qu'elle proposait des glaces et des confiseries qui me font bien envie.

Enfin, après un autre pont, je pénètre définitivement dans la forêt domaniale de Vizzavone. Le chemin est aménagé par l'ONF qui présente des panneaux de renseignements sur les arbres qui ont été plantés à tel et tel endroit. Marcher sur cette route plate est une vraie formalité et me permet d'allonger le pas et de reprendre ce rythme fluide que j'apprécie particulièrement après une bonne journée de marche. Enfin, après une dernière « enjambée » au-dessus du cours d'eau, j'aperçois une première maison, le long du GR20. Il s'agit de la maison du Parc Naturel Régional Corse. Elle est impressionnante mais les villas qui l'entourent me semblent encore plus démesurées. Imaginez, au beau milieu d'une forêt de feuillus, de très grandes bicoques à plusieurs étages, assez bien entretenues. Je me sens alors assez loin de la montagne.

Alors que je marche maintenant sur du goudron, je croise un bien étrange spectacle. Une énorme bâtisse qui a pris le feu domine le hameau et la gare de ses tristes pierres noircies. C'est l'hôtel de la forêt qui a brûlé il y a quelques années. Malgré son état actuel, je me dis qu'il devait être bon d'y dormir à la belle époque (laquelle ?) tant les dimensions de l'édifice paraissent démesurées pour un hameau : un perron immense, bordé de chaque côté par un escalier, au moins trois étages dont il ne reste qu'une façade. Il devait y avoir de nombreuses chambres... Mais aujourd'hui, les chambres sont réparties ailleurs, dans d'autres établissements.

J'approche de la gare qui est le centre névralgique du hameau qui compte peut-être moins d'une trentaine d'habitations dans son ensemble. Mais rien que dans les abords de la gare, je compte quatre ou cinq lieux où on peut dormir. Il y a deux restaurants et aussi un magasin qui vend des vivres.

Le long de la voie ferrée sont installées les voitures, garées sur ce parking de fortune. C'est la première fois que j'en vois depuis dix jours. Avec les voitures viennent aussi les gens qui sont dedans. Ils occupent beaucoup l'espace disponibles, attablés aux terrasses des restaurants, des troquets qui me font face. Vizzavona doit être finalement assez touristique malgré sa petite taille. Sur ma carte, on voit clairement qu'il faut faire un détour pour venir jusqu'ici. La route nationale qui passe au-dessus du hameau est piquée par une petite route secondaire qui fait la boucle en passant par le centre, près de la gare. Ceux qui sont ici sont peut-être de passage, mais ils ont choisi de venir jusqu'ici pour goûter à tout ce qu'offre Vizzavona : l'esprit du GR20, la forêt, la montagne, le Monte d'Oro, etc. Et par le beau soleil qui caresse chaleureusement tout ce monde, je me dis qu'ils ont bien de la chance. Pour ma part, je suis un peu fatigué de mon périple. Au contact de ces gens qui sont si propres, si dénudés et qui n'ont bien souvent aucun sac à dos, je me sens un peu sale, un peu collant sur mes vêtements peu éclatants. Mais je devine que je ne suis pas le seul à être dans cette position car çà et là, j'aperçois des sacs à dos et à côté d'eux, des jambes musclées et bronzées à l'excès, des visages burinés par le soleil, des tenues un peu plus voyantes que les autres et surtout, je lis de la fatigue dans certains de ces voyageurs qui, comme moi, viennent de marcher quelques jours avant de franchir, plus en douceur, cette étape en prenant un verre de bière bien mérité.

Au milieu de cette masse trône ce qui fera sans doute mon bonheur de ce soir : une cabine téléphonique ! Non pas que je souhaite y dormir ou m'y abriter mais je vais avoir besoin d'appeler mes proches que je n'ai pas contacté depuis près de dix jours. Peut-être s'inquiètent-ils pour moi ? Dans tous les cas, si la cabine fonctionne (pas comme à Asco-Stagnu), je vais pouvoir enfin discuter avec eux et les rassurer. Même si, moi aussi, j'ai bien envie de m'asseoir à l'ombre pour me reposer et boire un grand truc frais. Je me précipite sur le téléphone pour voir s'il fonctionne. Les premiers instants me laissent perplexe. La cabine est en très mauvais état. Les vitres sont toutes explosées, l'intérieur est sale comme jamais. La porte est lourde à manipuler, ses roulements sont complètement rouillés. Je constate qu'un panneau de la cabine, celui qui abrite le transformateur et qui gère la liaison téléphonique, est ouvert. Mais, en décrochant le combiné, par bonheur, la sonnerie habituelle me démontre par A+B que tout est en état de marche.

Bon, ce n'est pas tout ça mais il me faut un coin pour dormir ce soir. Je pourrais regagner les bois mais je suis assez fourbu malgré ma sieste de tout à l'heure. Il me faut un endroit potable mais tout ce que je vois, c'est un ensemble de petits hôtels qui proposent la nuitée à près de 40 €. Moi je préfère dormir dehors parce qu'après tout, il fait maintenant relativement beau. Aussi, je décide d'arpenter tout le village en quête d'un lieu de bivouac. Il y a un truc marqué bivouac derrière la gare mais j'ai l'impression que c'est un truc abandonné. Il n'y a personne et je dois être un des derniers arrivé. Ensuite, le tour des lieux est vite fait : il n'y a que deux rues. Je monte un peu dans la forêt mais tout mène à la route nationale et après, il n'y a plus rien. Je passe devant une chapelle qui a l'air un peu abandonnée même si un panneau raconte fièrement son histoire, comment elle a été construite et comment les fidèles viennent y prier. Chemin faisant, alors que je reviens sur mes pas, bredouille, je vois un gros chat gris qui sort d'une de ces grandes villas qui peuplent Vizzavona. Il n'a pas franchement l'air d'avoir peur. Il a la queue coupée et un œil borgne. Je l'appelle ! Mais il ne vient pas vers moi : il préfère se faufiler vers une autre maison.

Je rentre alors vers la gare. Je me dirige vers l'aire de bivouac (enfin le truc marqué bivouac). C'est situé derrière les deux rails de la gare que je franchis avec précaution. Je pénètre dans l'aire et je vois bien qu'elle est aménagée pour qu'on puisse y dormir. Un type est en train de construire des salles de bain et des WC au fond de cette espace. Il vient à ma rencontre et je lui explique que je souhaite dormir. Il me demande 5 € pour ça et que, malheureusement, les chiottes et les douches ne sont pas encore fonctionnelles. Moi, je m'en fous, je veux juste poser ma tente, étendre mon linge encore humide au soleil et faire quelques courses avant de passer mes coups de fils et aller me pieuter. Aussi je lui donne son fric et je monte mon abri.

Tout ce qui est encore humide est vite mis à sécher et, pour faire ma toilette, je me dirige vers... les toilettes de la gare qui disposent d'un lavabo ! Je me lave intégralement, y compris les cheveux et ça me fait un bien fou. Je pars alors acheter de quoi me ravitailler. Je n'ai pas besoin de grand-chose : un peu de céréales et quelques biscuits. Je rentre dans la boutique, collée à la gare et incrustée dans le restaurant. Il y a de tout à des prix défiant toute concurrence. De toute manière, il n'y a pas de concurrence vu que c'est le seul magasin à dix bornes à la ronde ! Il y a déjà des clients dans la place. Ce sont les Italiens que j'avais croisés le jour de mon arrivée à Asco-Stagnu et qui revenaient terrorisés du Cirque de la Solitude. La fille parle italien avec le tenancier corse qui semble savoir bien se débrouiller dans cette langue. Elle lui demande un truc que je ne comprends pas mais qui, lorsque le type lui répond en faisant un signe de la tête, vient illuminer son visage.

Le type sort un pain de dessous son comptoir et lui tend ! Aussitôt, je me dis que, ça fait dix jours que je n'ai pas mangé de pain. Ça ne me manque pas du tout car d'ordinaire, je ne suis pas un grand consommateur de pain et, qui plus est, j'ai volontairement exclu cet aliment de ma liste car le rapport calories/masse est finalement assez faible. Mais, comme je suis propre et de bonne humeur, je me dis que, pour moi aussi, ça ne me ferait pas de mal. J'achète tout ça car, qui plus est, mon sac est à moitié vide par rapport à mes débuts !

En sortant du magasin, je retrouve le chat de tout à l'heure. C'est un gros matou gris tigré. Il est assis un peu en retrait de la porte de la gare. Cette fois, il n'a pas peur du tout et il vient vers moi lorsque je l'appelle. Je le caresse et il se laisse faire. Je pose mon paquet sur le sol et je m'assoie près de lui. Je reste une bonne dizaine de minutes à ses côtés, en le caressant et en profitant de la lumière du soir, moins agressive, d'un soleil en partance pour le coucher. Ce contact avec cet animal assez affectueux m'est très agréable. Il m'apaise vraiment et je me sens beaucoup moins seul même si, finalement, ce sentiment ne m'a jamais trop atteint jusqu'à présent. Mais ce gros matou qui tente de se coucher sur mes jambes me redonne un peu de vigueur et de joie. Un type sort de la porte arrière de la gare. Il doit d'ailleurs y travailler puisqu'il a une sorte d'uniforme et une casquette. Il me dit que ce chat est celui de la gare et que c'est un vrai pot de colle. Je veux bien le croire mais je n'y vois aucun inconvénient. . .

. . . Alors que je suis assis avec le chat dans les bras, j'observe le tunnel qui me fait face. Peu après la gare, le train franchit un tunnel dont je n'aperçois pas le fond. En passant devant tout à l'heure, j'ai remarqué que de l'air vraiment frais en sortait. Un panneau indique que le tunnel a été creusé dans une ancienne glacière. Et je veux bien croire qu'elle était efficace. Après la séance caresses de chat, je suis de retour au bivouac. Les Italiens de tout à l'heure viennent de planter leur tente. Pour ma part, je me lance dans l'élaboration de mon repas qui, pour la première fois, sera composé de pain et de bon fromage corse. C'est un vrai délice et je prends presque mon pied lorsque j'enfourne une tranche de tomme toute entière dans ma bouche. Les saveurs et le goût marqué du fromage pénètrent tout de suite et en force dans mon palais et ça me procure un vrai plaisir. Je me dis que désormais tous les jours, il faudrait qu'en fin de journée, je fasse ça !

Mon repas terminé, je rentre mes affaires qui séchaient et qui sont maintenant beaucoup moins humides et je vais rejoindre les bras de Morphée, bien assoupi par cette journée bien remplie et par ce retour, tout en douceur, à la civilisation que je vais quitter dès le lendemain.

Chapitre 13

Chiens de bergers, chiens de refuge

(De Vizzavone au refuge de Capanelle)

Mon réveil est agité. Il n'y a pas autant de lumière qu'hier et, du fond de mon sac de couchage, je pense qu'il fait déjà jour depuis longtemps mais que le temps est juste au gris. À travers mes boules Quiès, j'ai perçu quelques bruits notamment de discussions et d'agitation. Ce sont sans doute les Italiens du bivouac qui sont en pleins préparatifs de leur départ. J'ai aussi entendu le bruit du train qui passe juste à côté du bivouac. Mais, en cette période, le premier train doit passer vers 7h30-8H, rien de quoi me casser mon rythme de sommeil. Après une pause de cinq minutes avant de me lever, je me décide enfin à ouvrir la porte de mon abri. Et là, surprise : les Italiens ont déjà plié bagages. Je suppose dans l'instant qu'ils ont pris le premier train pour regagner la côte et repartir sur le continent en face. Je sentais bien la difficulté se lire sur leur visage et puis, comme ils avaient pris beaucoup de temps dans leur franchissement du cirque de la solitude, je me disais bien qu'ils allaient devoir écourter leur périple s'ils avaient été un peu justes en nombre de jours. Je ne les recroiserai pas sur le reste de la route, ni dans les refuges, ni sur le chemin...

Le temps est effectivement assez menaçant même si je ne sens aucune pluie qui tombe. Les nuages se regroupent, tous plus gris les uns que les autres et ils deviennent de plus en plus nombreux à mesure que mon petit-déjeuner avance. Comme tous les jours, je suis le dernier à partir. J'étais d'ailleurs un des seuls

randonneurs sur cet emplacement de bivouac. Ce matin, beaucoup de pensées viennent s'entrechoquer dans ma petite cervelle. Je suis d'abord content d'avoir réalisé la première partie du GR20. C'est, à priori, la plus difficile techniquement et, même en rajoutant des ascensions comme celle du Cinto ou du Monte Rotondo, j'ai toujours la forme. D'un autre côté, la pluie vient toujours me miner l'esprit. Je ne souhaite pas vraiment revivre le déluge de mon quatrième jour. Pourtant, ce matin, je me rends bien compte que d'autres épreuves m'attendent et c'est plein d'incertitudes que je remballe mes affaires et commence à remonter le chemin.

Aujourd'hui, mon étape doit me conduire au refuge de Capanelle. Il est situé au pied du Monte Renoso, aux portes d'une station de ski. Le chemin pour y parvenir passe d'abord par la forêt communale de Vizzavona, franchit un col assez peu élevé nommée la Bocca Palmente qui culmine à seulement 1650 mètres. Je devrais rencontrer quelques bergeries avant d'accéder au refuge. D'après la carte, le dénivelé sera faible, les lieux plutôt forestiers et quasi-champêtres avec, à l'arrivée, un vrai refuge qui doit offrir de bonnes installations et des équipements dignes de ce nom. J'espère y trouver une douche même si, en fait, je ne pue pas du tout. Mon T-shirt en laine n'absorbe pas les mauvaises odeurs et mes sous-vêtements ne collent pas plus que ça à la peau. N'oubliez-pas que je lave mon visage et mes pieds tous les jours !

À vrai dire, alors que je m'élançe pour cette nouvelle journée de marche, j'ai de sérieux doutes quant à l'issue météorologique de cette journée. En deux minutes, je suis hors du centre-ville. Je dépasse l'hôtel de la forêt et ses ruines lugubres. Je rattrape la route goudronnée qui passe devant la chapelle avant de piquer sur un sentier qui remonte jusqu'à la route nationale, au pied de la maison forestière qui doit avoir été vendue à des particuliers (comme 90

Quelle joie de se retrouver à nouveau sous ces arbres (des résineux cette fois). Mais alors que j'aborde un espace dégagé de la piste, je sens que des gouttes me tombent sur la figure. Comme d'habitude, je mets un bon quart d'heure avant de me rendre compte que mes habits commencent à prendre l'eau et qu'il est temps de s'équiper. Je sors donc mon poncho, j'emballe mon sac dedans et je glisse l'ensemble sur moi. Mais comme il ne fait pas encore trop froid, au bout d'un autre quart d'heure de marche, je suis trempé... en dessous du poncho par ma transpiration. Quelle pluie de merde ! Trop fine pour qu'on la remarque au début, pas assez fine pour continuer comme si de rien n'était... espérons que ça va s'améliorer.

Je quitte la grande piste forestière pour suivre les balises du GR20 à travers la forêt. Certes les feuilles des arbres offrent une sorte d'abri mais, je suis en

train de monter et donc je fais un effort non négligeable. Tout ça, ça réchauffe son bonhomme. Et puis la capuche c'est pas le pied pour voir où on pose la chaussure, ni pour lire le chemin en avant. Je suis obligé de gérer mais je rumine de sombres pensées. Certes les montées sont moins nombreuses et moins pentues mais la pluie vient tout ruiner. Peu à peu, je remarque des voix devant moi. Ce sont les randonneurs que je double régulièrement depuis le cirque de la solitude. Ils en chient sévère comme d'habitude. . . Et puis je rattrape leurs collègues de devant. Même mes pieds ne sont pas choyés : le chemin est taillé dans la caillasse qui n'est pas recouverte du doux tapis organique habituellement rencontré en forêt !

Je fais quelques pauses pour lire ma carte et me repérer. Ce n'est pas facile de le faire dans la forêt dense. Le seul moyen est de tracer mentalement le chemin en fonction des zigzags de la carte et de voir à peu près où on est situé. Je repère aussi une ligne électrique qui coupe le chemin. Mais globalement la première partie de cette journée grimpe dans la forêt sous la pluie. Je double encore un couple de randonneurs assez âgés et très british jusqu'au bout ! Mes pauses sont très courtes, juste le temps de lire un peu la carte et reprendre un peu mon souffle, ce qui me fait penser que je marche trop vite. C'est là un des désagréments apportés par la pluie. J'ai beau essayer de ralentir et de contrôler ma démarche, je me retrouve toujours à marcher trop vite comme un abruti, à vouloir doubler tout le monde alors que je devrais plutôt prendre un rythme normal. Mais bon, je sais bien que je dois travailler sur ça et en attendant, la pluie ne cesse toujours pas !

Je double enfin un dernier couple. À leur allure, je les prends pour des Allemands. Le type a le crâne rasé et est très grand. Sa compagne est toute petite mais semble vive. Ils sont tous les deux recouverts d'un poncho. Ils sont dans la technique : très réguliers, ils ont un bon rythme de marche, le souffle tranquille et ils semblent apaisés. Je les salue rapidement mais je n'échange pas d'autres mots car je pense qu'ils ne peuvent pas me répondre. De plus, mon souffle est court (satané pluie). À force d'avancer comme un dératé, je parviens à la lisière de la forêt. Avec moins d'arbres pour m'abriter, la pluie est toujours plus pesante même si je suis loin de son niveau lors de mon arrivée à Asco-Stagnu. Le terrain est plus dégagé et je suis face à la Bocca Palmente. Le chemin monte en une longue sinusoïde qui prend bien son temps. Je ne sais pas pourquoi mais alors que je suis trempé de sueur, je coupe à travers champ pour aller encore plus vite. Quand je me retourne au bout de quelques minutes, personne ne me suit, je ne vois aucune silhouette en lisière de forêt.

Enfin j'arrive au col. . . et quelle vue magnifique ! Malgré les nuages, l'absence de soleil, la Corse du Sud se dévoile à moi. En fait de Sud, c'est plutôt vers l'Est

que je regarde. Et je ne suis pas déçu ! Je vois très distinctement la mer. J'ai l'impression, à cette hauteur, de pouvoir l'atteindre en moins d'un jour de marche. J'ai l'impression que mon périple va bientôt se terminer. Mais je sais qu'il n'en est rien. J'ai encore au moins 6 jours de marche avant d'atteindre Conca. Mais le fait de voir les marécages plats et les bassins maritimes de l'Est de la Corse me donne la même impression que lors de mes premiers jours où je voyais distinctement la mer vers le nord. Je fais une pause pendant cinq minutes pour mieux m'imprégner du paysage même si, col oblige, le vent est plus fort. D'ailleurs, pendant que je suis assis, je me rends compte que la pluie est plus fine et je me risque à sortir du poncho. J'opte pour le mode pluie fine : j'emballe tout mon sac avec l'ensemble du poncho et je garde ma veste de pluie sur moi. Au moins, ça me permettra d'avoir moins chaud à l'intérieur.

Le chemin de l'autre côté de la Bocca Palmente est assez rectiligne. Il passe par une bergerie qui a l'air fermée. Un panneau peu engageant invite les randonneurs à ne pas rentrer. Il y est clairement indiqué dessus que ces lieux ne sont pas un refuge et que c'est une propriété privée. . . Du coup, je suis les précieux conseils : je file comme le vent.

Le reste du chemin est d'ailleurs aussi facilement avalé. Après le col, il n'y a plus guère que de la descente douce sur une piste forestière avec, de temps en temps des ruisseaux à franchir. J'aperçois quelques bâtisses un peu plus loin. Ce sont d'autres bergeries. Elles ont l'air beaucoup mieux entretenues mais là encore, elles sont désertes. Si les bergers suivent des rythmes communs, c'est effectivement la fin de la saison pour eux. C'est d'ailleurs ce jour que les bergers du refuge de l'Onda doivent redescendre. Ces bâtiments un minimum entretenus, situés moins haut dans la montagne et plus proches des arbres me font réellement envie. Je me vois bien y rester pendant toute une saison ou une année sabbatique, occupé à jardiner, m'occuper des animaux, couper du bois et lire au coin du feu ! Vision très idyllique mais qui me rassure et m'attirera sans doute indéfiniment au cours de mon existence.

Après cette bergerie, ma carte m'indique qu'il reste peu de chemin avant d'arriver au refuge. Je n'ai toujours pas pris mon déjeuner et je me dis que je vais continuer jusqu'au bout sachant que la pluie a cessé. Je préfère marcher sans eau dans le ciel et pouvoir m'abriter pour manger par la suite plutôt que de manger sous un ciel menaçant et risquer de marcher sous la flotte. Avant d'arriver sur la route qui mène au refuge, car c'est bien d'une route carrossable sur lesquelles les voitures peuvent rouler, je note un passage plus difficile. Son nom est assez bizarre : Sambuco. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Jusqu'à présent, j'avais eu peu de

montées à part au début, dans la forêt de Vizzavona. Mais, j'ai cru comprendre que Sambuco ça voulait dire : le chemin qui grimpe entre les arbres. Car, devant moi, se dresse un mince filet de sol dénudé qui serpente entre les arbres (des hêtres) sur les troncs desquels sont peints les repères du GR20. Ce mince filet de sol suit une pente assez raide, comme formée d'un escalier aux trop nombreuses marches. Ce sera l'effort de la journée. Le dénivelé n'est que de 150 mètres mais j'ai bien le temps de le ressentir (surtout mes mollets en fait).

Après une bonne suée dans la montée, je rejoins le plat de la route qui mène au refuge... mais lequel ? Il y a en effet de la concurrence dans les refuges. Ce sont deux panneaux qui s'affichent devant moi avec des directions différentes. L'un se dirige le long de la route, l'autre emprunte une piste, celle du GR20. Je pense que ce coin abrite deux refuges différents. Ma carte indique qu'au bout de la route secondaire se trouve les bergeries de Capanelle qui ont dû être reconverties en gîte d'étape. C'est sans doute intéressant mais je préfère suivre le chemin du GR20 car la route goudronnée n'est pas ce que j'apprécie. D'ailleurs, le chemin du GR20 à cet endroit est assez particulier. Alors que je n'ai rencontré que des arbres et des chemins à peu près carrossables, cette fin de parcours tranche vraiment avec le début... et aussi tranche la semelle de mes chaussures. En effet, le sentier passe par des roches escarpées qui sont bien aiguisées et qui présentent leur lames coupantes perpendiculairement à la surface de mes semelles ! Mais l'effort et l'attention requise sont de courte durée car j'aperçois un ensemble de bâtiments à quelques mètres. Je descends pour rejoindre un centre qui a l'air assez imposant comparés aux refuges de montagne que j'ai déjà rencontrés au cours des différentes étapes. J'y compte de nombreux bâtiments, certains en pierres, d'autres en bois. Il doit s'agir d'un centre d'accueil pour la station de ski dont je vois les mécanismes de remonte-pente en bas.

Je suis accueilli par des chiens qui aboient un peu à mon arrivée. Il y en a toute une fanfare dont certains sont en liberté, d'autres attachés au pied d'un bâtiment. Je ne saurais dire leur race et à vrai dire, ça m'importe peu tellement ils sont variés. J'en compte au moins trois en liberté. Ils viennent finalement m'accueillir dans un joyeux bordel. J'arrive sur l'aire de bivouac qui semble être une partie de leur territoire. Elle est agencée en plusieurs niveaux et sur celui du bas, il y a de grandes tables en bois avec des bancs. Entre les arbres qui délimitent les zones, il y a des fils tendus. Je pose mon barda à la dernière table du fond et je mets à sécher quelques affaires un peu humides des ondées de la matinée (mes chaussettes et mes semelles intérieures particulièrement). Ensuite, je peux profiter d'une accalmie météo pour commencer mon repas. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est mais j'ai faim...

... Je ne suis d'ailleurs pas le seul. Alors que ça fait cinq minutes que je suis assis, un des chiens s'approche de moi, attiré par l'odeur de mes saucissons qui composent mon repas du midi ! Il s'assied devant moi et vient, avec beaucoup de précaution, avancer son museau en direction de la nourriture que je tiens dans la main. Malheureusement pour toi cher toutou, ma nourriture est calibrée au milligramme. Je ne peux donc pas lui donner beaucoup. Mais il a l'air tellement amical que je ne résiste pas à lui donner un morceau de ma précieuse source d'énergie... Ses mimiques me font penser au chien que je partageais avec mon ancienne compagne. Il était très intelligent et il avait un comportement très proche de celui qui me fait maintenant face. Mais le simple fait de repenser à ce passé jette, en plus des nuages qui refont leur apparition, un voile de tristesse sur mon déjeuner.

Alors que depuis le début, j'ai toujours préféré la randonnée en solitaire, j'ai toujours été attiré par l'idée d'avoir un animal pour m'accompagner. L'idéal étant sans doute un chien qui aurait l'impression de faire une grande promenade. Toutefois, il faut aussi ramener la réalité du terrain. Sur le GR20 il y a sans doute quelques passages un peu compliqués pour nos amis à quatre pattes, genre le cirque de Bonifatu. Je ne suis pas sûr de pouvoir porter un chien normal (pas un Yorkshire !) dans toutes les circonstances, notamment lorsque je dois moi-même escalader la pente. De plus, la réglementation sur certains territoires (Parc Nationaux par exemple) précise que les chiens sont soit interdits, soit doivent être tenus en laisse ! Je n'imagine pas la galère : votre animal voit un vaste territoire complètement ouvert, sans barrière artificielle dans lequel il pourrait courir à loisir, aller presque où il veut... mais en fait, non ! Il doit rester bien sagement au pied de son maître avec toujours une laisse au bout du cou. J'imagine assez bien le haut niveau de frustration qu'il peut avoir. Sur le territoire du Parc Naturel Régional Corse, il faut juste tenir son chien en laisse près des bergeries. C'est pour ça que j'en ai aperçu quelques-uns (deux en fait) le long de mon parcours. L'idée est tout de même plus que tentante même s'il faut aussi embarquer la nourriture de l'animal. C'est loin d'être une simple affaire. En revanche, je pense que dans les situations difficiles, ce doit être un peu plus facile à gérer. Le fait d'avoir un être vivant à s'occuper en cas de malheur permet de détourner l'attention et de relativiser son propre péril.

Mais, je n'ai pas de chien (juste un chat) et je ne vais pas en acheter un exprès pour partir en randonnée avec ! Peut-être dans quelques années sera-t-il raisonnable pour moi d'avoir un chien et de l'emmener dans cette grande promenade ? Qui peut savoir ? Celui qui me fait face aurait bien le profil mais il ne m'appartient pas. En plus de ça, après avoir bien vu que je n'avais plus rien d'autre à lui proposer que

des caresses, il a vite pris le parti de rentrer s'installer à l'intérieur... car la pluie vient de retomber ! C'est l'occasion de remonter, une fois de plus, mon abri sous l'eau. C'est un peu pénible mais ça me permet de le monter en un temps record ! Très vite, tout mon fourbi est à l'abri des cieux et je me glisse dans mon sac de couchage pour me réchauffer un peu.

Après quelques minutes, j'entends des conversations et des bruits de pas. Ce sont les gens que j'ai doublés ce matin qui viennent d'arriver au refuge. Ils vont chercher leur chambrée pour la nuit car ils dorment tous en refuge. Aucun ne viendra poser sa tente près de la mienne. Maintenant que mon repas est terminé, que mon abri est monté et que je me suis un peu réchauffé, je vais à l'accueil du refuge pour payer mon dû. L'hôtesse m'indique que le prix est de 6 € mais qu'en plus j'ai droit d'avoir accès aux sanitaires qui comprennent des douches ! Quel luxe ! Il faut que je prenne le temps d'en prendre une car ma toilette rapide d'hier soir n'était pas si apaisante ni complète. De toute manière, il suffit d'une journée de randonnée pour être crade. Au passage je demande l'heure à l'hôtesse. Elle me répond qu'il est à peine 15h. J'ai donc encore de longues heures à occuper devant moi.

En revenant à mon abri, je remarque un autre chemin qui est aussi balisé comme le GR20. C'est assez surprenant et je tente d'y faire un tour. Quelques mètres plus loin, je vois une sorte de cabane, qui ressemble plus à un refuge officiel du GR20. Et effectivement, en approchant, je peux lire le panneau : refuge de Capanelle. En fait, le refuge du GR20 c'est celui-là ! Celui qui est en bas, c'est celui de la station. Il doit y avoir à peine une centaine de mètres entre les deux. Et donc, en fait de refuge, ce ne sont pas deux mais trois refuges qui s'offrent au voyageur égaré : celui du GR20, celui des bergeries de Capanelle un peu plus haut et enfin, celui de la station de Capanelle. Il y a de quoi se perdre. Comme tous les refuges du GR20, il est équipé d'une plaque de gaz. Et comme tous les refuges du GR20, il est aussi équipé des randonneurs qui vont y passer la nuit. Je les salue encore une fois étant donné que je les ai déjà croisés ce matin. Ils sont en train de préparer du café et ça me donne une idée. Je vais chercher du thé, ma popote et un peu d'eau dans mon abri et je reviens pour taper la discute avec ces gens pendant que mon thé chauffe.

En fait, il s'agit d'un groupe d'amis qui randonnent ensemble depuis Calenzana. Rien qu'à leur accent je sais qu'ils viennent du Nord ! Et j'ai effectivement mis dans le mille. Comme tous les gens de ce « peuple », la convivialité vient vite peu après les présentations. Ils me racontent un peu de leurs histoires, de leurs différents parcours depuis quelques années. Car chaque année, ils choisissent une destination,

une ou deux semaines de congés et ils partent en groupe. Ce qui est bien c'est qu'ils sont également allés dans les Pyrénées sur une partie du GR10 que j'ai déjà faite, à peu près dans les mêmes conditions météo (plutôt mauvaises). Ça nous fait pas mal de points en commun. Certains d'entre eux trouvent que c'est assez dangereux de voyager seul. Je leur réponds que, comme ils peuvent le voir dès à présent, je ne suis pas si seul que ça ! Et effectivement, vu le niveau de fréquentation du GR20, même en ce début d'automne, il y a encore du monde. Ainsi, en cas de danger ou d'accident, il me suffit d'attendre sur le chemin que quelqu'un passe. Effectivement si mon pronostic vital est engagé ça peut mettre un certain temps pour que quelqu'un vienne me secourir mais même dans un groupe, il me faudra du temps avant qu'un médecin ne puisse me porter secours. Pour moi, voyager seul sur un parcours fréquenté représente un bien moindre danger que de sortir seul le soir dans un quartier mal famé.

Après cette séance parlotte et une fois mon thé complètement terminé, je sens que ces gens ont besoin d'une bonne sieste pour digérer ce qu'ils viennent d'ingurgiter. C'est l'heure pour moi de les laisser. De toute manière, je les retrouverai sans doute sur le GR20 dès le lendemain. Ça fait quelques jours qu'on ne fait que se suivre ou se dépasser. Et puis moi aussi, j'ai besoin de les laisser ;-). Je dois retrouver un coin en hauteur... L'ennui c'est qu'ici, plus haut, il y a une route. Je suis donc obligé de remonter encore plus haut dans un bosquet d'arbres. Le coin est agréable et l'exercice se passe sans problème. Mon moral est au beau fixe même si le temps est gris.

Après quelques minutes de contemplation, je retourne vers mon abri pour prendre ma douche. Alors que je sors avec ma serviette (en fait, c'est mon chèche) et mon nécessaire de toilette (un ziploc avec le strict minimum), il y a un chien qui est derrière moi. Ça a l'air d'être une vieille chienne un peu peureuse. Je l'avais déjà vue tout à l'heure. Je lui tends la main. Elle s'approche tout doucement, très craintive. À mesure que ma main se rapproche, elle émet des petits gémissements comme si elle pleurait. Ma main finit par rejoindre sa tête et je peux la caresser quelques minutes. Elle me semble maintenant plus en confiance et toujours très douce. Il n'y a aucune nervosité dans son mouvement. Après quelques minutes, un des membres de l'équipe du refuge de la station de ski passe et l'appelle ! Elle me dit que sa chienne est assez craintive et que c'est sa manière à elle de me dire bonjour. Et après son passage, la chienne me quitte aussi doucement qu'elle est apparue. Je la regarde s'éloigner quelques instants avant de rejoindre la douche.

Dieu que ça fait du bien de se laver intégralement à l'eau chaude ! J'en profite pour me savonner de la tête aux pieds ce qui ne m'est pas arrivé depuis Castel-Di

Vergio ! Mais, la crasse, c'est comme tout le reste. On s'y habitue assez facilement. En sortant de la douche, j'ai l'impression d'être un homme neuf. Je me sens aussi beaucoup plus apaisé. Il me reste encore quelques heures avant d'aller me coucher. Aussi je me lance dans une petite lessive. Mon chèche qui pourra sécher assez rapidement absorbe tous les jours une grande partie de ma transpiration. Même s'il ne sent pas encore, ça ne lui fera pas de mal ! Idem pour mes chaussettes et mes slips (je n'en ai que 3 pour tout le trajet dont un sur moi). Mine de rien, cette lessive finit par m'occuper plus que prévu. Lorsque je sors du local, le soleil commence à se coucher. Car, entre temps, les nuages ont laissé place à un grand soleil qui me fait un bien fou.

Après un bon repas avec encore une fois, un bon coup de fromage corse, je vais me coucher complètement calme et sans inquiétude. Avant d'aller m'endormir, je prends, comme d'habitude, la précaution d'aller pisser histoire d'être moins dérangé dans la nuit avec ces formalités corporelles. La nuit est tombée et les étoiles apparaissent dans toute leur splendeur. Ici, pas de pollution visuelle, c'est un vrai bonheur. Une fois de retour dans mon sac de couchage, je fais rapidement le bilan de cette journée avant de m'endormir. Ce début du GR20 du Sud s'est plutôt bien déroulé. Il n'y a pas eu de difficultés techniques, le parcours était plutôt plaisant et reposant pour les pieds. Il était d'ailleurs d'une longueur très raisonnable. Enfin, j'ai bien profité du bivouac installé tôt dans l'après-midi. Une bonne journée en fait !

Chapitre 14

Cochons et champignons

(Du refuge de Capanelle au refuge de Prati)

Ce matin, je sens que contrairement à d'habitude, je suis plus en retard que d'habitude. C'est un grand soleil, bien haut dans le ciel qui m'accueille alors que je me précipite pour ouvrir la fermeture éclair de la porte de mon abri. Le ciel est beaucoup moins nuageux que celui de la veille et l'astre d'or vient inonder de lumière mon visage et aussi le bordel qui traîne dans ce qui me sert de chambre à coucher/salon/cuisine. Je me sens alors de très bonne humeur ! Je suis bien reposé puisqu'il semble qu'il soit déjà tard. Je me sens à peu près propre vu que je me suis lavé la veille. Aussi, j'attaque mon petit déjeuner avec un peu de pain, celui qui me reste depuis mon départ de Vizzavona la veille. Je me bourre de céréales vu que j'en ai acheté tout un paquet. Plus je mangerai et moins j'aurai à porter sur le dos.

J'aurais sans doute dû me hâter, car ma carte indique que le trajet de la journée sera long, sans doute un des plus longs du GR20. Il s'agit d'arriver au refuge de Prati sur le plateau du même nom. Je dois traverser d'autres plateaux, descendre dans plusieurs vallées, franchir des cours d'eau, une route. Le tout occupe plus qu'une carte A3 dans le sens de la longueur. Mais je vois que le dénivelé est moindre donc, ça ne devrait pas poser de problèmes. De toute manière, comme je n'ai pas l'heure, je suis impuissant face au temps. S'il fait nuit avant mon arrivée, je poserai mon abri dans un endroit bien douillet, en dehors du refuge.

Au moment de plier bagages, je constate qu'un petit problème que j'avais dif-

féfé depuis quelques jours refait surface. En effet, j'ai un lacet de chaussures qui commence à donner des signes de faiblesses. Il faut bien comprendre que mes chaussures de randonnées n'en sont pas vraiment, il s'agit en fait de chaussures de trail. Elles ont un système de laçage qui se fait sans faire de nœud. J'avais déjà remarqué qu'un support de lacet (une boucle) menaçait de céder avant mon départ et j'en avais recousu un autre par-dessus, histoire que quand le premier lâche, le second puisse tenir la charge. J'ai bien fait de prendre un peu de temps pour faire ça car aujourd'hui, je vois bien que la boucle d'origine est hors service. Mon autre problème vient du fait que ces lacets sont en fait des fibres de nylon entourées d'une gaine de protection. Cette gaine a cédé il y a une semaine et petit à petit, les fibres de nylon sont attaquées par les frottements. Mais ce matin, en serrant la chaussure, le lacet n'est plus qu'un vague souvenir. Toutes les fibres de nylon ont lâché.

Me voilà bien dans l'embarras ! En effet, sans lacet, ma chaussure n'est plus maintenue et mon pied va frotter à mort, surtout sur le chemin du GR20 qui est caillouteux comme pas possible. Il faut donc que je me fasse un système de laçage digne de ce nom. Je m'y emploie comme je peux. Je ne peux pas prendre n'importe quel bout de tissu pour faire un lacet car l'ancien système utilisait un fil très fin et les trous sont prévus en conséquence. Je cherche quelques minutes un truc du diamètre le plus approchant. La seule ficelle qui fait une bonne candidate, c'est celle qui me permet de lier une sardine à un des haubans de mon abri. Elle est extra-solide comme j'ai pu le voir lors de ma nuit au refuge de Petra Piana et en plus, elle est très fine. Prévoyant comme je suis, j'en ai une bonne longueur d'avance. Je la coupe avec mon couteau de poche et je m'emploie à l'insérer comme un lacet. Après une bonne demi-heure d'efforts, j'ai enfin de quoi lacer ma chaussure droite. Je peux la serrer presque aussi bien qu'avant. Me voilà satisfait et, enfin, prêt à partir.

Sans montre, il est difficile d'évaluer le temps, mais mon instinct me dit qu'il doit être plus de 10h lorsque je m'élançe. Je dis au revoir aux chiens qui traînent devant le refuge de la station de ski et je reprends le chemin des petites balises rouges et blanches. La première partie du chemin m'emmène près des bergeries de Tragette avant d'atteindre un pont sur une route carrossée qui mène à la station. Ce petit bout de chemin, en plein soleil est vraiment plein de chaleur. C'est un vrai régal pour la vue : des pins laricios gigantesques, entrecoupés d'autres épineux plus modestes. J'entends couler une rivière au fond de la vallée et çà et là quelques feuillus traînent leurs racines sous les chemins caillouteux. Un vrai petit coin de paradis. Comme il fait déjà très chaud, je fais une pause au pont en dessous duquel s'écoule un petit torrent bien rafraîchissant.

Le reste du chemin qui m'attend est très long. Ma carte m'indique qu'il va osciller entre 1400 et 1500 mètres d'altitude dans des terrains de forêts entrecoupées par des clairières de pierres et d'herbes sèches. Enfin, je devrais atteindre un plateau (le plateau de Galgione) avant d'entamer la deuxième partie du parcours (que je vous détaillerai un peu après). Il n'y a pas grand-chose à dire sur ce chemin forestier. Il est comme les autres : suffisamment léger pour me faire hâter le pas, suffisamment à l'abri du soleil pour ne pas me faire transpirer plus que de mesure et sans trop d'escarpements pour m'empêcher d'avancer à bon rythme. Je n'en retiens pas grand-chose sinon que je suis complètement seul. Sur cette longue portion de près de 7 kilomètres, il n'y a pas grand-chose à dire. Ce n'est pas la même chose pour le plateau qui se découvre à la fin. L'endroit est magnifique, bien ouvert avec quelques arbres éparpillés en bosquets. De la verdure à perte de vue ; on entend le torrent qui coule au loin, de grands arbres qui sortent du lot, des hêtres énormes, des chênes gigantesques et des pierres dressées. Dès le premier pied posé sur ce plateau, je me sens comme invité à rester.

J'accepte sans conditions surtout que mon estomac me recommande de faire une halte revigorante. J'ai faim. Vu l'horaire tardif de mon réveil, la pause du départ pour refabriquer un lacet et les quelques kilomètres depuis ce matin, il est temps de se mettre à table. Je choisis un lieu sympathique, non loin du chemin. Je suis abrité par les branches étalées d'un gros chêne et il y a un rocher qui me permet de poser mes fesses tranquillement. Devant moi, de l'autre côté du chemin traînent les ruines d'une cabane de berger. À travers ce qui lui reste de toit pousse un conifère qui doit bien faire quinze mètres de haut. J'enfourne mes cacahuètes dans le gosier en me détendant dans ce lieu si respectable. Pourtant, les nouvelles s'annoncent plutôt mauvaises sur le plan météo. Le soleil a fait place aux nuages et, de temps à autres, j'ai l'impression de recevoir quelques gouttes. Voilà pourquoi je me suis mis à l'abri du chêne.

Alors que je mange en silence, j'entends un bruit derrière moi. Des fourrés et des herbes bruissent non loin de mon promontoire. Je peux percevoir alors un tintement de cloche et je vois une vache apparaître. Elle broute les quelques herbes à la lisière de la forêt. Ma présence ne semble pas la perturber car après quelques minutes, la voilà qui se met à s'allonger pour ruminer. Alors que je déguste mon saucisson, à l'abri de mon arbre, des pas s'approchent. Quelques secondes après, je vois débouler un coureur de montagne. Il est en short et T-Shirt et porte un sac très léger. Il va si vite qu'il ne m'a même pas vu. Je m'étais immobilisé à son passage et il ne m'a pas aperçu. Il devait être trop concentré sur son chemin ou sur son souffle pour pouvoir me percevoir. Je le plains : il n'a pas pris dix secondes pour mieux admirer les lieux... tant pis pour lui !

Après avoir dégusté un thé un peu raté (car j'ai renversé ma popote), je plie bagages et je me remets sur le chemin. Il pleuviote maintenant ! Sacré temps de merde. La douceur du plateau de Galgione laisse place à une sacrée descente. Je dois affronter un chemin tout en zigzags qui offre près de 300 mètres de dénivelé négatif. Avec cette petite pluie, ce n'est pas de tout repos. Je me surprends à glisser et à tomber les fesses par terre. Mais petit à petit, je rejoins le fond du val. Au fond de ce dernier s'écoule le ruisseau de Marmano qui n'a de ruisseau que le nom. Il s'écoule avec une bonne force en dessous du pont qui le traverse et que le GR20 emprunte. Ce lieu marque la seconde partie de mon parcours du jour qui consiste à progresser dans la forêt pendant 3 kilomètres jusqu'à la route, au col de Verde.

Peu après avoir franchi le pont je vois bien que le ruisseau tend à prendre ses aises. Il s'étale un peu partout et emprunte lui aussi le chemin du GR20 ! C'est contraire à mes plans. Je suis donc obligé de ruser, de couper à travers les arbres, à sauter au-dessus des flaques pour ne pas avoir les pieds trempés. Je dois faire de nombreux détours avant de récupérer une sente forestière qui s'écarte de toute cette eau. Enfin, je retrouve la quiétude des arbres et la douceur du chemin plein d'humus.

Au détour d'un chemin, je suis surpris par un bruit derrière moi. Un chien vient d'apparaître. Il a un collier et il semble chercher quelque-chose. Je ne l'avais pas entendu arriver. J'essaye de l'attirer mais il se fiche complètement de moi. Je cherche son maître aux alentours mais je ne vois ni n'entends personne. Je décide de continuer ma route car je ne suis pas en avance. Le chien m'accompagne pendant quelques centaines de mètres avant de couper à travers la route. Il semble chercher quelque-chose... quoi ? Je n'en sais rien, en tout cas, pas un contact humain car il repousse toutes mes avances. On ne peut pas avoir de succès à chaque fois !

Après quelques minutes, je croise la deuxième personne de la journée. C'est une dame d'un âge respectable qui m'arrête. Elle me demande si j'ai aperçu des champignons. Effectivement, je me souviens que lorsque le chien avait déboulé, il y avait pléthore de champignons très grands. En plus des amanites tue-mouches, j'avais bien cru apercevoir des cèpes, grands comme jamais je n'en n'avais vu. Mais, je n'avais pas osé y toucher car je n'étais vraiment pas sûr de moi. C'est vrai qu'ils avaient l'air tentant ces champignons... Mais comme j'avais tout ce qu'il me fallait dans le sac à dos pour manger, je n'ai pas voulu prendre de risque ni de perdre trop de temps. Aussi, je lui indique qu'en poursuivant un peu plus loin, elle devrait trouver son bonheur.

Si je croise des gens avec un panier comme seul outil de randonnée, c'est que

je dois m'approcher d'une route. Le col de Verde ne doit donc plus être très loin. Au détour d'un chemin, me voilà à un carrefour. Je vois des voitures qui sont garées et des promeneurs sur l'autre chemin qui vont et viennent sur les bordures, le panier au bras. Ils cherchent tous de beaux champignons et je crois qu'ils vont trouver leur bonheur sous peu. Toutefois, ils ne sont pas seuls dans cette quête. En effet, ils sont suivis de près par une troupe de cochons sauvages qui grognent et farfouillant la terre. Une grosse truie s'approche de moi. Elle me suit pendant quelques mètres... mais je n'ai rien pour elle. Un peu plus loin, je tombe sur une autre troupe de cochongliers, un peu bizarre. Ils ont de drôles d'appendices de chaque côté du cou, un peu comme des barbillons de chèvre. Leur peau est rose et en dehors de leur maigreur, ils ressemblent aux cochons bretons qui sont venus avec moi sur le bateau !

À force de marcher, la piste forestière s'élargit. Puis elle devient carrossable. Enfin, elle prend une forme goudronnée et enfin, j'arrive au col de Verde. C'est un endroit assez particulier. Il offre en effet un petit bout de civilisation qui me rappelle que je suis dans un lieu fréquenté plus par les humains que par les cochons. En fait de col, c'est surtout un carrefour entre la piste forestière des champignons et une petite route départementale. Malgré l'heure (il doit être 16h), il y a quand même un peu de monde. Sur le côté droit se dresse une bicoque avec des murs en bois. C'est une auberge et je vous donne le menu pour cette fois : omelette aux champignons ! De l'autre côté de la piste, sur la gauche, un parking est rempli de voitures en tout genre et surtout d'une bonne équipée de bikers en Harley-Davidson. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi mais, à peine suis-je arrivé au carrefour qu'ils en profitent pour partir. Je retrouve alors une cacophonie de moteur bicylindres en V avec des pots d'échappement un peu trop libérés qui assassinent mes pauvres oreilles, bien plus habituées aux chuchotements du vent qui souffle dans les arbres. En deux pas, je traverse la route pour quitter tout ce brouhaha.

Le col de Verde n'aura pas fait long feu. Je reprends la piste forestière, de l'autre côté de la route pour ce qui sera ma dernière étape de la journée. Le temps est au gris, il pleuviote par moments. J'ai encore un bon bout de chemin à faire dans les forêts avant d'entamer une petite ascension jusqu'au plateau de Prati que je vais ensuite traverser vers le sud avant d'atteindre le refuge du même nom. Je me plonge dans les bois. Au début la piste est goudronnée, elle devient caillouteuse après une centaine de mètres et enfin, je retrouve un sentier entre les arbres sur lesquels sont peints des balises rouges et blanches. Ça monte un peu mais ça reste raisonnable.

J'atteins ensuite une zone plus plate qui offre un beau spectacle, un peu comme sur le plateau de Galgione de ce matin. Les arbres font place à des zones de clairières où coule une rivière en lacets. Dans la lumière du soleil qui s'écoule vers l'ouest, c'est assez apaisant. J'y ferai bien une pause si j'avais plus de temps. Et puis surtout, je vois bien ce qui m'attend. Devant moi se dresse une montée de près de 400 mètres de dénivelé positif avant d'atteindre le plateau, bien à l'abri des quelques crêtes qui me font face. Ce n'est surtout pas le temps de mollir car les nuages s'amoncellent au-dessus de moi et il pleuviote toujours autant.

Je grimpe donc des marches de plus en plus grandes et de moins en moins stables. Le chemin est en zigzags serrés, un peu comme sur le plateau de Galgione mais dans l'autre sens. Ce qui me surprend, c'est de trouver à cette hauteur et à ce niveau d'escarpement des crottins d'équidés. Vu leur taille, je pense plus à des ânes ou des mules que des chevaux. Cela fait depuis le début du col de Verde que j'ai remarqué ces traces. Je ne pensais pas les retrouver aussi loin. Car il ne doit pas s'agir que d'une simple randonnée mais bien d'un chargement. De temps à autre, je croise des marques de sabot dans les interstices du chemin qui n'ont pas encore été piétinés par les randonneurs. Pas de doute, les ânes invisibles sont passés sur ce chemin. Ils sont tellement bien cachés que je ne pourrais pas les voir. Je suis pourtant impressionné de voir qu'il existe encore des personnes capables de faire traverser des animaux sur les chemins caillouteux à l'extrême du GR20.

Enfin, après un dernier effort qui ne fut pas le moindre, j'atteins mon objectif de la journée : le plateau de Prati. Comme d'habitude, à chaque fois que je suis sur un col, il y a pléthore de vent. Mais cette fois un autre spectacle attire mon attention. De l'autre côté du plateau, l'horizon est dégagé sur la mer. Mais au lieu d'être bleue avec des vagues, des plages de sable jaune et de l'écume blanche, elle est complètement blanche et dodelinante. Il s'agit d'une mer de nuages. Jamais je n'avais eu un aussi joli spectacle. À perte de vue s'étend une couche nuageuse dense, avec des nuages bien blancs et cotonneux à souhait. Le ciel au-dessus de cette mer de nuages est uniformément blanc lui aussi car le soleil est voilé par ces nuages plus en altitude.

Je prends la route direction le sud, vers le refuge de Prati que je ne peux pas encore apercevoir. Ce qui est agréable, c'est que le plateau est bordé de chaque côté par un ensemble de crêtes qui coupent un peu le vent qui souffle fort à cette altitude. Je peux donc marcher tranquillement, sans vent, au calme, en regardant, de temps à autre, la mer de nuages. Ce chemin est facile et même si nous sommes à la fin de la journée, mes pieds me paraissent bien agiles. Au détour du virage, je peux enfin apercevoir à peine à quelques centaines de mètres devant moi, le refuge

qui était bien planqué derrière un ensemble de blocs de pierre. Enfin, me voilà à la fin de ma marche pour la journée.

Rapidement, je fais le tour du propriétaire des lieux. Je trouve un endroit pour refaire le plein d'eau. De la fumée s'échappe de la cheminée. C'est d'ailleurs une fumée bien épaisse comme si le feu avait du mal à prendre. Très rapidement je tombe sur le groupe de Chtimis qui m'indiquent que le gardien est parti. Quelle bonne nouvelle ! Je ne serai pas obligé de m'acquitter des 6 € pour dormir dehors. Effectivement la période de début octobre marque souvent la fin du séjour permanent des gardiens des refuges. Ceux du refuge de l'Onda devaient eux aussi partir cette semaine. Avec un gardien en moins, un sentiment de liberté quasi-totale m'envahit. J'ai l'impression que sans l'autorité officielle, je suis plus livré à la nature même du lieu présent. Le groupe de personnes qui reste devient alors une entité auto-organisée qui fait cohabiter ses membres entre-eux. Car ils sont bien obligés de s'entraider. Puisque le gardien est parti, il n'y a plus d'électricité donc de lumière, plus de gaz donc de quoi faire chauffer les gamelles et il faut bien s'organiser pour dormir dans la même pièce. Pour ma part, j'ai l'impression de pouvoir planter ma tente en totale liberté, sans règles contraignantes à respecter et ce sentiment de plus de liberté, conjugué à la vue toujours aussi présente de la mer de nuages me rend heureux.

Il est donc temps de monter mon abri. Je choisis un espace assez éloigné (forcément) des installations déjà existantes. Je m'installe sur une pelouse bien souple et bien dense, aussi délicate qu'un bon matelas. Je prends garde à trouver un emplacement où l'eau ne peut pas stagner, car je crains que le temps si incertain pendant toute la journée ne se mette à devenir carrément mauvais pendant la nuit. Je serais bien malheureux si je devais me retrouver avec mes affaires trempées le lendemain. Aussi, je prends un peu de temps pour évaluer les emplacements. Pendant que je monte la tente, j'observe de nouvelles personnes que je n'ai jamais croisées sur le chemin. Ils doivent voyager dans l'autre sens. Ce sont des Italiens, je n'ai pas pris plus de 30 secondes pour m'en rendre compte : ils n'arrêtent pas de parler. Ce groupe de deux filles et un garçon s'arrête enfin de discuter fort après quelques minutes. Je les vois alors en train de prendre différentes postures de méditation après avoir fait quelques exercices d'assouplissement. Puissent leurs chakras leur apporter la paix et la sérénité dont ils ont besoin pour avancer sur le GR20. Je me pose la question moi aussi de prendre un moment pour faire mon introversion et mon bilan de la journée. Mais en fait, je ne prends pas cette forme pour le faire. Je me contente de faire le point une fois bien au chaud dans mon sac de couchage, avant de m'endormir.

Parmi les occupants du refuge, un couple sort du lot par son accent. Ce sont deux réfugiés de la belle province (le Québec pour les incultes) qui sont venus rendre visite à leurs voisins autonomistes corses. Je crois qu'ils n'ont pas été déçus par le temps étant donné qu'ils arborent leur veste de pluie plutôt bien rembourrée. Ils ont un accent à couper au couteau qui me fait bien rigoler. Ce qui est assez surprenant, c'est que quand le gars me voit, il me pose toujours la même question : « Bonjour, ça va bien ? » L'accent est très porté sur le bien, comme si la réponse était déjà dans la question. . . Comment ne pas répondre oui à cette exclamation ? Mais à chaque fois, ça me fait bien sourire, c'est déjà ça de pris. La fille quant à elle essaye de joindre sa mère par téléphone portable. Déjà, je ne savais pas que le téléphone cellulaire pouvait capter un réseau quelconque ici, à 1850 mètres d'altitude. Comme elle capte mal, elle parle très fort et j'entends tout ce qu'elle raconte à sa mère : que le temps est plutôt mauvais, qu'ils ont bientôt terminé mais que c'est quand même bien et que ça change du Canada.

Une fois ma tente montée, je vais faire le plein de flotte et je me détache de tout ce groupe pour mieux aller admirer la mer de nuages. Cette soirée s'annonce douce, le voile blanc des nuages d'altitude se troue de plus en plus, laissant apparaître des coins de ciel bleu de plus en plus larges. J'emporte ma poche à eau, mon savon et mon chèche pour pouvoir aller me laver. Car j'ai remarqué qu'un peu en contrebas, vers le sud-est, il y a un empilement de rochers qui me permettront de m'asseoir avec une vue impossible à obtenir ailleurs. Après quelques escalades et quelques sauts de cabri de blocs en blocs, je trouve le siège de quelques minutes de contemplation. Comme d'habitude, je me lave le visage, les mains et les pieds. Une fois terminé, je fais sécher le tout à l'air libre, bien revigoré par l'eau fraîche (c'est l'eau de source).

Alors que je suis dans la contemplation la plus simple, un oiseau se dresse sur le rocher qui me fait face. Il reste médusé par ma présence et je suis, moi aussi, médusé par son apparition. Il s'agit d'une grive ou d'une merlette, à cette distance, je ne peux pas trop vérifier. Je considère qu'elle me tient compagnie dans ce soleil couchant qui vient m'apporter la chaleur que j'aurais aimé trouver au long de mon parcours. Elle chante à tue-tête et amène un son agréable en plus de la vue. Un home cinéma hors normes. . .

Alors que mon abri est monté et que je me remets des émotions de ma contemplation, je salue mon oiseau et descend de mon perchoir en douceur pour ne pas la faire fuir. Je vais explorer un peu plus les lieux. La pelouse est douce pour les pas. Un peu plus haut, je distingue un enclos qui a dû abriter quelques chèvres. Sur le côté et attachée sur un rocher, je remarque une plaque commémorative en

forme de Corse. Elle indique qu'en ce lieu (le plateau de Prati), des armes ont été parachutées pour servir la cause de la rébellion corse contre l'ennemi nazi. Ce qui me marque, c'est la date de ce parachutage : août 1943 ! Je ne savais pas que la libération de la Corse avait commencé bien avant celle du reste de la France. Sacrés corses : ils sont très bons pour bouter l'ennemi hors du territoire.

Mais comme le soleil se couche, je dois manger mon traditionnel repas composé de soupe, de croûtons, de céréales cuites et de fromage. J'en profite pour mettre fin au reste de pain et je termine, comme toujours, par deux bons morceaux de chocolat. La lune se lève en même temps que le soleil se couche. Le spectacle est donc vraiment ce qui compose le plateau de Prati. Il y a eu tant de beauté depuis que j'y suis arrivé que je sens que je m'y plais véritablement. Le départ demain risque d'être aussi tardif que celui de ce matin si le temps est encore beau. Je me couche calme, reposé et tranquille pour cette nuit, dans le creux de mon sac de couchage. Quand je me relève en pleine nuit pour uriner, je n'en crois pas mes yeux. Il n'y a pas un seul nuage dans le ciel et la voûte étoilée est très présente, comme illuminant le plafond-dôme du plateau endormi, malgré la lumière jaune de la Lune en train de mourir de l'autre côté des crêtes. Seul le vent frais qui souffle dans cette nuit irisée me rappelle qu'il faut que j'aille dormir...

Chapitre 15

Troupeaux dans la brume

(Du refuge de Prati au refuge d'Usciolu)

Je me réveille lentement et à travers mes paupières, je sens que la lumière du jour est forte. À travers mes boules Quiès, j'entends des voix humaines, du moins, c'est ce que je crois. Je distingue également des pas. Je présume que ce sont les randonneurs qui se préparent à partir. Pour ma part, je vais encore dormir un peu ou somnoler. Après tout, nous sommes dans la partie la plus facile du GR20 et, d'après ma carte, cette étape devrait être assez courte. Autant se reposer un peu et partir plus tard en laissant les autres prendre de l'avance. Et puis, comme la lumière du jour me paraît puissante, il ne devrait faire pas trop mauvais aujourd'hui ! C'est fou tout ce qu'on peut planifier, à moitié endormi dans un sac de couchage, sous une tente.

À mon véritable réveil, je vois le soleil à travers la tente. En ouvrant la fermeture éclair qui sert de porte, j'aperçois le refuge dans la lumière. Il est vide. Tout le monde est parti... et c'est tant mieux. Je vais profiter de la vue dégagée dans le silence offert par la Nature. J'aime beaucoup ces moments de calme (avant la tempête) car ils me réconcilient avec le climat. C'est aussi un bon moment pour faire un agréable petit-déjeuner. Personne pour raconter sa vie, pour faire des commentaires bidons, rien que le souffle faible du vent, le mouvement de l'herbe au sol et le passage des nuages dans le ciel.

Le plateau de Prati étant, par définition, plat, je peux observer le paysage sur 360 degrés autour de moi. Vers le nord, j'entends des moutons qui bêlent.

Après quelques minutes et en avalant mon sixième palet breton (que c'est bon), je commence à apercevoir les brebis qui émergent sur la crête. Ces animaux sont agiles et ils semblent se diriger vers un coin un peu plus vert. Dans tout ce troupeau, je peux distinguer une forme blanche qui bouge un peu plus vite que les autres. Je m'interroge sur sa nature. Drôle de brebis ! Mais quelques secondes plus tard, je comprends qu'il s'agit d'un chien de garde qui va et vient dans cette joyeuse assemblée.

Je crois savoir que traditionnellement, les chiens de troupeau sont élevés directement dans le troupeau, de telle sorte à ce qu'ils s'identifient comme membre à part entière de ce troupeau. J'imagine que les Corses font pareil. Alors que le chien se met à aboyer pour diriger, me semble-t-il, les brebis vers un autre lieu, une question vient me tarauder. . . Je ne vois pas le berger, et pour cause, le village ou la bergerie la plus proche est sans doute à plus de quatre ou cinq heures de marche et vu que nous sommes le matin (bon pas de bonne heure mais le matin quand même), j'en arrive à la conclusion que le berger n'est pas là. Le troupeau est donc libre (sans doute dans un espace défini). Si le troupeau va où il veut et que la plus proche bergerie est loin, comment fait donc le chien pour se nourrir ? Autant les moutons peuvent toujours disposer d'herbe ou de plantes à consommer, autant pour le chien, je ne vois pas.

Pendant que je pose cette question en dégustant mes céréales dans une tasse de lait reconstitué, un autre aboiement me fait tourner la tête. . . Il y aurait un autre chien sur le plateau. Mais j'ai à peine le temps de tourner la tête qu'une détonation retentit à travers toute la montagne. Quelqu'un vient de tirer un coup de feu et ce, pas très loin de moi ! Je sens l'adrénaline retomber après ce bruit soudain et je cherche dans le paysage l'origine de ce tir. Je finis par trouver le responsable. C'est un chasseur qui divague sur le plateau avec son chien. Quelques minutes plus tard et alors que je le suis toujours du regard en terminant mon petit déjeuner, je le vois viser et tirer à nouveau. Mais de là où je suis, j'ai l'impression que c'est dans ma direction ! Bien sûr, je n'entends aucun bruit d'impact car sans doute que le type n'est pas en train de viser à côté de moi mais ça me fait quand même un peu baliser. D'ailleurs, je me pose aussi des questions sur les horaires d'ouverture de la chasse et surtout sur le fait de chasser sur le territoire du Parc Naturel Régional Corse. Mais, puisque ce type est là c'est qu'il doit sans doute avoir le droit de chasser ici. . .

. . . Néanmoins, je ne suis pas vraiment rassuré de le savoir dans les parages. Aussi, j'essaye de me faire le plus voyant possible afin qu'il puisse me repérer correctement. Surtout que mon chemin passe très près de là où il est en ce moment.

Il ne s'agit pas de me choper une balle perdue. Je remballe vite-fait mes affaires ; j'arme mes bâtons et me voilà parti à l'assaut des pentes. Cette journée sera haute perchée. En effet, mon chemin passera quasiment en permanence par la ligne de crête. Je vais donc commencer par grimper à plus de 2000 mètres puis redescendre vers 1700 mètres pour enfin rattraper la crête encore à près de 2000 mètres avant de rejoindre le refuge d'Usciolu situé à 1750 mètres d'altitude. Que de la grimpette et de la descente mais toujours en hauteur. À vol d'oiseau, il y en a pour à peine 10 kilomètres ! Vu d'en haut tout à l'air si facile. . . Pourtant je n'avais pas encore mesuré la force de la montagne malgré tout ce que j'avais déjà enduré durant mon voyage sur le GR20.

Le premier point à passer, c'est de grimper jusqu'à la Punta de la Capella qui culmine à 2041 mètres. Le chemin pour s'y rendre est d'abord assez simple, car il faut juste sortir du plateau. Après quelques pas faciles, on commence la grimpette en zigzags. Pas si facile que ça. De plus, je fais toujours attention au chasseur que j'ai tôt fait de doubler. Je ne sais pas pourquoi mais je préfère l'avoir en dessous de moi plutôt qu'au-dessus. Va comprendre. Pour pouvoir vite m'extirper de ce coin dangereux, je bondis comme un cabri sur le chemin pierreux. C'est très crevant et pas forcément le meilleur échauffement qui existe. Après quelques minutes de marche, je franchis la Punta de la Capella, en fait, je la contourne de peu et j'avance sur une zone plus plate. J'y fais une bonne pause parce que cette grimpette rapide m'a bien épuisé et puis, je vois que le temps redevient gris assez rapidement et j'ai finalement besoin de me couvrir un peu plus.

J'en profite aussi pour boire un coup, assis sur un rocher. Mais, alors que je m'exerce encore à l'art corse de la contemplation, j'entends des bêlements un peu plus bas. Ce sont des chèvres qui broutent de l'herbe dans un vallon impossible à atteindre. Vu d'en haut, le lieu à l'air assez agréable. C'est une cuvette où survivent quelques bouquets d'arbres. Je distingue des chemins tracés par les animaux. Il y fait beau car un dernier rayon de soleil filtre à travers les nuages juste à cet endroit. J'observe les quatre chèvres évoluer dans leur territoire. Elles paissent tranquillement. Si j'avais des ailes, j'irais bien faire un tour dans ce vallon si attirant et si calme. Je le note sur ma carte, c'est près de la Cima dell Aquila. Ce seront mes animaux-totems du jour !

Je continue alors ma route le long de ces cimes, direction le col de Rapari à près de 1600 mètres. L'intérêt des chemins qui sont sur les crêtes, c'est qu'on ne peut pas trop se perdre. Le gros inconvénient c'est que sur la crête, il y a toujours du vent. Celui-ci d'ailleurs ne m'épargne pas ! Je suis obligé de mieux me couvrir et ma veste imper-respirante n'est pas de trop dans cette entreprise. Pour mes

jambes, je vais même jusqu'à remettre un pantalon. Et puis, certes le chemin est court mais il est également très escarpé. Plusieurs fois je suis obligé de poser les mains par terre pour prendre appui, comme sur la première partie du GR20. Ça s'annonce plus technique que prévu finalement.

Pour compliquer le tout, la météo n'est plus de la partie. Alors qu'en partant ce matin, j'avais droit à un franc soleil, il est maintenant à l'abri d'une couche épaisse de nuages qui défilent de plus en plus vite à mesure que le vent se lève. Pas le pied tout ça... Mais enfin, je commence à redescendre et j'arrive au col de Rapari. Mon chemin passe alors par le versant Est de la montagne, pas très loin de la crête. Soudain il se met à pleuvoir, comme ça, sans prévenir. Une bonne pluie, franche, qui ne prévient pas. Devant moi, je vois un bouquet d'arbres qui est pile sur le chemin du GR20. Me voilà donc en train de courir pour le rattraper pour être moins mouillé. Je finis par atteindre la protection des arbres (des hêtres). La pluie tombe drue, mon sac est bien trempé et je ne parle pas de mes pieds. C'est fou ce que quelques gouttes bien placées peuvent faire comme dégâts. Aussi, après quelques minutes sous cette pluie, je décide de sortir les grands moyens. J'extraie mon poncho de la poche avant de mon sac, j'emballe le tout avec et je me glisse dedans. Me voilà paré à affronter la pluie. Je continue mon chemin, bien décidé à ne pas me laisser faire par toute cette eau...

... Mais au bout de quelques secondes, je dois à nouveau capituler. La pluie a disparu et fait place à une bonne éclaircie et me voilà trempé de sueur ! Je suis bon pour tout enlever. Quel bordel cette météo !

Je dois maintenant toujours serpenter dans la montagne mais je vais rejoindre une zone plus forestière. Sur ma carte, je dois passer près d'un pylône électrique que j'aperçois au loin. Ma carte indique qu'il se trouve à 1530 mètres. Je ne fais que descendre. Mais c'est en douceur et comme le soleil est encore présent, ça se fait facilement. Arrivé dans les arbres, je suis obligé de suivre le chemin qu'ont tracé les autres pour moi. Impossible de pouvoir anticiper, de lire le paysage comme je pouvais le faire très facilement en hauteur. Il faut savoir s'adapter et ne pas se perdre.

J'arrive à un croisement qui me propose deux choix. Le GR20 se scinderait-il en deux ? En tout cas, je n'ai rien sur ma carte qui indique cela. D'ailleurs, j'ai un peu du mal à savoir où je me trouve à part que c'est dans la forêt, le chemin étant quasi-rectiligne en direction du sud, il n'y a pas de dénivelé et je ne peux pas voir au loin. Je décide de prendre sur la gauche. La piste se fait de plus en plus étroite et j'ai l'impression de voir des balises d'une autre couleur que rouge

et blanc. Je déboule alors dans une petite clairière assez excentrique ! Une grande cabane, plutôt un chalet, se dresse au beau milieu. Dessus figure une pancarte qui en dit long : « Ceci n'est pas un refuge ! ». Un panneau indique d'une flèche qu'il y a une source un peu plus loin. J'imagine que les lieux doivent être habités par un ermite qui est occupé ailleurs en ce moment. Tout est fermé, y compris les fenêtres qui sont barricadées avec des planches de bois. En revanche celui qui réside ici a une bonne vue vers l'Est sur toute la vallée en contrebas. Mais j'en conclus que je ne suis pas au bon endroit et je rebrousse chemin.

Je finis par rattraper le GR20. Mais j'hésite toujours sur la direction. En effet, ma route est censée passer près d'un pylône assez grand pour qu'on puisse le voir de loin. Mais jusqu'à présent, je n'ai rien vu de ça sur le chemin. Je continue pourtant à suivre le chemin balisé. Mais où diable peut donc être ce foutu pylône invisible ? Je finis par devoir prendre un peu de hauteur car le chemin m'emmène plus près des crêtes. En jetant un coup d'œil en arrière, je n'en reviens pas : j'aperçois le fameux pylône que j'avais en fait dépassé depuis quelques minutes. J'ai dû passer à moins d'une centaine de mètres de lui mais je n'ai pas pu le voir. Il devait être bien caché par les arbres et légèrement en hauteur. Si je vous parle tant de ce fameux pylône c'est que dès le départ j'avais remarqué qu'il était à peu près à mi-chemin et que je comptais y faire ma pause déjeuner.

Je relis alors ma carte pour mieux replanifier l'ensemble. Je constate quelques petits zigzags qui m'indiquent des montées un peu brusques. Je dois en effet passer de 1535 près de 1900 mètres sur un tronçon finalement pas si étendu que ça. Il faut donc que ça grimpe un peu. Je décide de manger après ces difficultés. Je continue la marche et effectivement ça grimpe de plus en plus. Je reconnais alors la première série de zigzags qui se présente à moi. Ça grimpe sévère mais pour l'instant, je suis encore à l'abri des arbres. J'émerge finalement dans une combe pleine de charme.

Dans ce lieu se trouvent des pierres alignées en cercle. Elles me font penser à Stonehenge. Du moins, moi j'y vois une sorte de cercle. Tout est contenu dans un creux circulaire et le chemin du GR20 en fait le tour. Ce creux permet de couper les effets du vent et on se sent bien à l'abri. Comme je suis attiré par ce lieu, je décide d'avancer ma pause déjeuner pour en profiter. Je trouve un bon gros bloc de pierre qui me permet de manger en étant assis, les jambes pendantes tout en faisant chauffer mon thé dans ma popote sans risquer de tout enflammer. C'est un vrai moment de plaisir surtout que le soleil est encore faiblement présent. Je finis par m'assoupir un peu.

Mais à mon réveil, tout a changé. Le vent est plus fort, le soleil a tout simple-

ment disparu et tout est gris et sombre. Je ne reconnais plus l'endroit où j'étais. J'ai un peu froid aussi. Je range mon paquetage et je reprends le chemin du GR20. Il me reste à grimper une série de zigzags avant d'arriver sur la crête. Une fois parvenu là-haut, je n'ai plus qu'à suivre la crête et je devrais arriver au refuge pour ce soir. Mais en levant la tête, je vois des paquets de brumes qui glissent sur la pointe que je voyais très bien tout à l'heure.

Je n'ai pas le choix d'attendre, il me faut grimper, c'est le seul chemin. Je reprends appui sur mes cuisses et après quelques minutes d'effort, j'arrive enfin à la Bocca Di Punta Mozza. . . Enfin, ce qui devrait être la Bocca Di Punta Mozza car pour l'instant, je suis complètement incapable de retrouver mon chemin. En effet, je suis maintenant perché de l'autre côté de la crête et là-bas, c'est le royaume de la brume. Je ne vois pas à dix mètres. Tout est noyé dans un nuage trouble et je ne distingue plus rien à part la faible différence de profondeur du chemin tracé par les pas des marcheurs. Impossible non plus de distinguer la moindre balise. Il me faut aller au petit bonheur la chance en espérant que la trace dans le sol soit bien la bonne. Si jamais je me trompe de voie, il me faudra rebrousser chemin.

Un autre problème vient s'ajouter : la brume, c'est humide. En quelques secondes, mes affaires sont trempées. Le vent est également de la partie, un vent fort qui malgré sa puissance ne parvient pas à dissiper la moindre once de brume. Je distingue péniblement un bloc qui se dresse devant moi. Je m'y place à l'abri et j'endosse mon équipement spécial brume qui est le même que le spécial pluie que j'avais sorti tout à l'heure. Puis je me remets en marche. De temps en temps, je croise une balise blanche et rouge peinte sur une pierre du chemin. Mon poncho claque dans le vent tellement ce dernier est fort. Je commence à me refroidir, même avec ces vêtements sur la peau. J'essaye quand même de me retrouver un moment de bonheur en relativisant.

En effet, lorsqu'on est perdu dans la brume, tout prend des dimensions effrayantes. D'abord, il y a le chemin qu'on ne voit plus. Déjà qu'en temps normal, il est tout à fait possible de se perdre par grand beau temps, ajouter une purée de pois et l'angoisse s'exacerbe. De cette anxiété vient également une montée d'adrénaline qui tend, du moins chez moi, à accélérer le rythme du temps qui passe. J'ai en effet rapidement l'impression d'avoir passé des heures dans la brume alors que je sais qu'il me reste une à deux heures maximum avant d'atteindre le refuge. C'est la peur de ne rien voir devant soi qui met les sens en alerte et qui nous fait délaisser le contrôle de notre horloge interne. Comme je n'ai pas de montre, je suis d'autant plus touché par ce problème.

Pourtant, j'essaye de trouver un peu de calme. Il fait tellement de vent qu'on entend plus que le bruit de son souffle. Je peux donc chanter à tue-tête. C'est ce que je fais ! Mais rapidement, l'ambiance me fait garder le silence. L'oppression de la brume tend naturellement à me faire taire pour mieux être à l'écoute de la moindre piste qui me permettrait d'affirmer mon chemin. Si je ne peux chanter alors je peux crier mon problème. C'est ce que je fais. Je hurle des insultes contre le vent, contre la brume, contre cette météo de merde qui me poursuit depuis des jours déjà. J'exprime à grands cris mon problème, ce que je ressens. Je n'oserai pas répéter ces paroles ici, de peur de choquer le lecteur. Au bout de quelques minutes, je constate que c'est une méthode assez efficace. En surjouant l'effort de vocalise, je parviens à oublier ma situation, à maîtriser mon angoisse.

Mieux encore, je parviens à sourire ! Parce qu'au bout de quelques minutes d'insultes contre le vent, il en faut de l'imagination pour ne pas toujours répéter la même chose. Ça permet à mon cerveau de moins se focaliser sur la situation difficile pour mieux se recentrer sur un travail bien plus passionnant : la recherche de gros-mots les plus élaborés qui fussent. Finalement, je me prends à rire de toutes ces trouvailles aussi bien ciselées. Je continue à avancer sur ce chemin caillouteux et mal dessiné. Mais pour l'instant, je n'ai jamais dû rebrousser chemin en ayant raté une balise du GR20 aussi, je commence à prendre un peu plus confiance en moi.

Mais après une bonne heure, les insultes ne suffisent plus. Il me faut plus car j'ai l'impression d'avoir épuisé mon registre. Aussi, je vais glaner dans un exercice qui me permettra de mieux relativiser. En règle générale, je finis toujours par parler à voix haute et parler assez fort sur des sujets qui n'ont ni queue ni tête. Cette fois, je décide de parler en Chtimi, une langue que je manipule assez pour faire des jolies phrases. Car il faut que vous sachiez que ça me fait toujours rigoler de parler avec cet accent appuyé et si typique. Me voici donc en train de construire des phrases du genre : « Vinon eud temps 'd merde ! Ché corses y disent qu'y fait bieu chez eux mais mi j'di qu'entre ichi et d'un ch'nord, ché le même. Vinon eud pays pourri ! Té fais 1000 bornes pour y venir, té prinds ch batiau, té marche comme un berlot, tout cha pour avoir eul même temps qu'a Dunkerque ! » Plus le temps passe et plus je sors ces phrases et plus je rigole. Je finis également par éclater de rire, un peu nerveusement alors que le vent reste toujours sourd à mes demandes.

Bien sûr, dans ces conditions, il est assez peu utile de consulter la carte : je n'ai rien pour me repérer. Je me contente de suivre la route. Encore heureux que je n'ai pas de neige et que je dispose d'une piste bien tracée. Car sinon, j'aurai eu

tôt fait de disparaître dans la brume. C'est pourtant ce qui m'arrive rapidement. . . À un moment, je remarque que le sentier commence à descendre. Je le vois bien à la manière dont les lacets que je suis se dirigent progressivement vers le bas. En faisant jouer ma mémoire, je me souviens que le refuge est situé plus bas que la crête. Donc si je commence à descendre, c'est que je devrais commencer à m'approcher du refuge et donc que bientôt, mes ennuis seront terminés.

La descente est bien balisée. Je cherche les marques d'un côté et de l'autre. Comme le chemin est plein de caillasses à l'extrême et que les marques sont peintes sur des grosses pierres, j'ai vite fait de comprendre que je peux couper en allant plus vite. Grand mal m'en a pris. Au bout de dix minutes, je vois que le chemin remonte. J'aperçois des marques qui m'indiquent que je suis bien sur le GR20. Aussi je continue et je retombe sur un endroit que je crois avoir déjà traversé. Sur le côté se tient un gros bloc de pierre plus grand que moi (en tout cas, il en a l'air dans toute cette brume). J'ai l'impression d'être passé par là lorsque j'ai commencé la descente du chemin. . . Serais-je revenu à mon point de départ ? Je décide de redescendre en étant plus attentif aux marques. Mais ce qui est très bizarre, c'est qu'à un moment, le chemin remonte comme tout à l'heure. Je le suis, une fois de plus et je finis par arriver un plus haut. . .

. . . Exactement à l'endroit où le chemin descend, près du gros bloc de pierre ! Je viens de faire deux fois le tour des lieux en moins de trente minutes ! Il y a un truc. Une fois de plus, je décide de redescendre, de suivre les marques mais, une fois arrivé à l'endroit qui remonte, je prends plus de temps pour explorer la présence d'autres voies. Après quelques minutes d'efforts, j'en aperçois une que je suis. Ma récompense arrive bientôt. Je vois une balise rouge et blanche. Aurais-je donc enfin dépassé l'endroit où je faisais erreur ? En tout cas, il y a bel et bien un chemin que je dois suivre.

Après quelques minutes, mon angoisse remonte. Toutes sortes de questions se bousculent dans mon esprit. Suis-je sur la bonne direction ? Quand est-ce que je vais apercevoir le refuge ? Quand est-ce que ce putain de vent va cesser et que cette putain de brume va s'envoler ? J'ai l'impression de marcher depuis des heures après ma double-boucle que je ne m'explique toujours pas ! Comment se fait-il qu'il y avait une boucle balisée sur le chemin du GR20 ? À moins que ce ne fût une pierre peinte qui ait dégringolé au mauvais endroit ou bien un changement dans le chemin où l'ancien marquage a été conservé ? Alors que toutes ces questions se chamboulent dans ma tête, j'aperçois l'improbable. En face de moi se dresse deux arbres entre lesquels est attaché un hamac. Je distingue ça dans la brume, uniquement comme une ombre chinoise dans le décor uniformément blanchâtre.

S'il y a présence d'un hamac, c'est que le refuge ne doit pas être loin. Pourtant, je ne distingue rien.

Je m'approche du hamac qui sort un peu du sentier balisé et je me mets à regarder tout autour de moi. Mais je ne vois toujours rien ! Je retourne sur le chemin balisé que je continue à suivre. Au bout d'une centaine de mètres, à peine, le toit du refuge fait son apparition ! Enfin, je vais pouvoir me poser et me calmer. J'ai de quoi être à l'abri pour la soirée. Je retrouve presque toutes les personnes que j'ai croisées hier. Mais je n'ai pas vraiment le temps de leur parler. Mon premier objectif, c'est de réussir à trouver un coin pour poser ma tente. Ce n'est pas facile. Il n'y a pas beaucoup d'emplacements disponibles et puis, la partie bivouac du refuge est offerte à tous les vents car elle est située entre deux crêtes, dans un bon couloir de vent dirigé vers le Sud.

Je dois m'y reprendre à plusieurs reprises. La tente est soit trop tendue et impossible à dresser, soit mes sardines n'ont pas le temps de la maintenir suffisamment longtemps... Me voilà bien embêté surtout qu'il doit être tard car le jour s'assombrit vraiment. J'ai dû mettre plus de temps que prévu ou partir trop tard. Mais ce qui est fait est fait, je dois trouver de quoi maintenir mon abri au sol, le temps de le monter et de le sécuriser contre le vent. Je pars à la recherche de grosses pierres. J'en dégote sept sur le campement et je les pose sur toutes les sardines que je plante, au fur et à mesure. À la fin, je plonge dans l'abri et j'installe mes bâtons de randonnée en guise de piquets. Mais lorsque je redresse la tente, je la vois furieusement s'incliner selon la direction du vent. J'y remédie en plantant une sardine supplémentaire avec une cordelette pour attacher le haut de l'abri. C'est loin d'être droit mais ça me permet de me tenir assis sans toucher le toit de la tête.

Quel bordel ce vent et cette brume. Si tout à l'heure, j'avais l'esprit un peu jovial avec mes insultes et mes phrases en chtimi, maintenant, j'en ai plein le cul comme on dit par chez moi ! L'humidité ambiante vient bien sûr se condenser sur les parois de mon abri. Je suis exténué d'énervement depuis ce montage de tente. J'ai un grand besoin de me réchauffer et je me glisse dans mon sac de couchage où j'essaye de me reposer et de me calmer. Au bout de quelques minutes ou heures, je ne sais pas, je me sens mieux mais lorsque j'ouvre la porte de mon abri, le ciel est très sombre : la nuit s'approche. Très péniblement je m'habille de mes vêtements les plus chauds et je vais faire un tour pour récupérer de l'eau. Il pleut... Ça me fait tellement chier que j'en oublie de payer le gardien pour le bivouac ! D'ailleurs, je n'en ai pas la moindre envie : dormir dans le vent et la brume, ça ne vaut pas un kopeck normalement !

Très vite je regagne mon abri. J'ai tellement la flemme que je mange enfermé dans ma tente, sans faire chauffer quoique ce soit. Ce soir ce sera cacahuètes, palets bretons, céréales, lait en poudre dilué, fromage et chocolat ; pas de soupe chaude ni de céréales pré-cuites. Je mangerai quand il fera beau, c'est tout ! Très vite, je me glisse à nouveau dans mon sac de couchage. Le vent est toujours aussi fort, la brume aussi voilante et la nuit est invisible. Mes yeux se ferment sur ce paysage chaotique et flou...

Chapitre 16

Pastoralisme d'orage

(du refuge d'Usciolu au refuge d'Asinau)

Ce matin, le réveil est dur. D'abord, mon arrivée au campement a été, lors de la journée d'hier, une mini-catastrophe. Je n'ai pas mangé chaud et le vent, puis le brouillard, ne m'ont pas vraiment aidé à me sentir en confiance. Ensuite, j'ai continué à sentir ce mauvais temps pendant toute la nuit avec des rafales qui venaient secouer mon frêle arrimage. Néanmoins, comme je me suis mis au lit de bonne heure car je n'avais rien d'autre à faire, je me suis réveillé également de bonne heure. Je le fais d'autant plus que, ce matin, je sais que je dois me lever assez tôt pour deux bonnes raisons. La première c'est que, du moins sur ma carte, le parcours va être assez long aujourd'hui. Si le soleil est de la partie, ça devrait bien se passer mais si je dois à nouveau me débrouiller tout seul dans la brume, autant avoir un peu d'avance. La deuxième raison pour partir tôt, c'est que je ne souhaite pas que le gardien qui semble encore présent sur les lieux ne vienne réclamer son dû ! Aussi, dès que je m'éveille, tout en restant blotti dans mon sac de couchage, allongé sur mon matelas, je tourne ma tête vers l'est et, en plaquant mon visage au sol et en écartant légèrement le bas de ma tente, je peux avoir un aperçu du temps qu'il fait dehors ainsi que la luminosité. Je peux voir des résidus de brume, toujours du vent qui fait bouger ma tente mais aussi les branches de l'arbre sur le côté ainsi que les buissons alentours.

Ce spectacle peu engageant, m'incite tout de même à m'extirper à moitié de mon sac de couchage pour entreprendre de prendre mon petit déjeuner sur place. Je n'ai pas besoin d'aller chercher de l'eau, car j'avais prévu d'en prendre suffisamment

la veille. Il fait plutôt froid. Je suis obligé de rajouter une couche de vêtements pour ne pas oublier la douce chaleur du sac de couchage. Je me dis qu'il faudrait que je réchauffe mes jambes ce matin. J'ai l'idée de mettre mes collants de filles qui ont l'avantage de bien tenir chaud sans être trop lourds. Par-dessus, je glisserai mon short. Pas la peine de mettre mon pantalon imper-respirant, car il ne pleut pas mais, j'ai tout de même besoin de chaleur. . .

Très vite, je fais mon sac comme tous les jours depuis près de deux semaines. J'emballer d'abord toute ma bouffe dans un sac en plastique puis je fais la même chose avec mon duvet dans son sac que je glisse alors dans mon sac à dos. Viennent ensuite le matelas gonflable que je plie dans son petit sac. Enfin, j'attaque l'abri que je démonte et que je compresse dans son étui, qui a la taille de mes deux mains. Après, avoir placé tout ce qui me sert à dormir, je rajoute mes vêtements puis la bouffe. Je suis obligé de procéder de la sorte pour optimiser le volume du sac tout en restant un brin pratique. Ainsi, je n'ai pas besoin de tout vider juste pour prendre mon repas du midi. C'est la méthode que j'ai suivie jusqu'à présent et elle m'a semblé plutôt heureuse.

Si tôt équipé, je me précipite vers le robinet d'eau froide qui traîne un peu plus haut. Comme je ne me suis pas lavé hier soir en arrivant, je me passe un coup d'eau rapide sur le visage avant de faire le plein d'eau pour la journée. Puis, tranquillement, je pars rejoindre le groupe qui est déjà en cours d'ascension, laissant derrière moi un couple d'anglais âgés mais solides. Je crois que le gardien ne m'a pas aperçu. Effectivement, je transgresse allègrement le règlement mais hier soir, j'avais vraiment du mal à accepter de payer pour dormir dehors dans ces conditions difficiles. En plus, je suis arrivé bon dernier et j'ai eu un mal de chien à monter mon abri. . . Aussi, je rattrape la première balise en me disant que 6 €, c'est toujours ça de gagné sur la difficulté physique de la nuit dernière !

Aujourd'hui, en plus d'indiquer une route longue, ma carte montre que mon parcours sera semé d'embûches. D'abord, je vais reprendre la route des cimes. Le refuge est en effet au cœur d'un couloir de vent, entre deux flancs de montagne. Pour en sortir, je dois grimper par les crêtes et continuer sur ces mêmes hauteurs pendant quelques kilomètres vers le sud avant de descendre sur le plateau de l'Agnone. Ce territoire par définition plat devrait m'offrir un peu de forêts bien éclaircies. Le plateau est la partie la plus longue sur la carte mais je sais qu'elle sera vite franchie. Pour finir, ma journée doit se terminer par une ascension de 1450 mètres à 2130 mètres avant de redescendre vers le refuge d'Asinau qui culmine à près de 1530 mètres. En conclusion : ça va en faire des dénivelés positifs et négatifs aujourd'hui. . .

Néanmoins, alors que je commence le chemin, mon moral remonte en flèche. Le voile de nuages qui obscurcissait le reste est finalement parti! Je peux voir une partie de ciel bleu ainsi que le soleil, qui montent tous les deux à l'assaut de la matinée. Très rapidement, je me mets à naviguer sur les crêtes. Le sentier reste toujours en hauteur mais il faut souvent descendre pour remonter, en allant de pic en pic. C'est très fatiguant. Ce matin, pourtant, je me sens survolté et plein d'énergie. Ce doit être la lumière du jour qui me fait cet effet. Il y aussi un deuxième effet qui me met la pression : mon bas-ventre! En effet, ici, étant donné que le chemin est tout en haut, il va m'être assez difficile de monter plus haut pour trouver un spot agréable. De plus, ici, point de végétation. J'aurai sans doute plus de chance du côté du plateau de l'Agnone avec ses arbres. C'est d'ailleurs ce que j'ai prévu et c'est pour cela que je vole de pointe en pointe.

Comme d'habitude mais plus en amont cette fois, je dépasse mes habituels deux randonneurs âgés avec leur sac géant. Je rattrape même la troupe de chtimis qui font une petite pause photos et dégustation de bonbons (qu'ils m'offrent d'ailleurs généreusement). Je me tape un peu la conversation avec eux car au moment où ils prennent ces photos, ils sont en haut d'une pointe où le ciel apparaît relativement bien dégagé. On distingue toute la vallée en contrebas avec la lumière un peu rouge des restes de l'aurore. Comme c'est beau! Mais je dois pourtant penser à ne pas traîner devant ce spectacle d'un grand intérêt. Il faut que je reparte car je n'ai pas vraiment le temps de faire la pause. Disons autrement qu'une autre pause s'impose, un peu plus loin. Et me voilà en train de marcher à nouveau rapidement, de pointe en pointe, de pic en pic, le long de cette ligne de crête qui ne fait plus que monter et descendre. Mais je n'ai pas à me plaindre car le temps n'a rien à voir avec celui d'hier. Terminé la brume, terminé l'humidité, terminé le vent (quoique)...

Après quelques kilomètres, j'aborde la fin de la première partie de l'étape du jour, dans les crêtes. Le chemin prend un dernier virage devant un piton rocheux imposant que je contourne par la droite sur un chemin rempli de gros galets. À partir de cet instant, le monde cent pour cent minéral se teinte d'organique. Je rejoins un chemin plus terreux, les plantes réapparaissent. Un peu plus loin, la forêt me fait face. Mais on peut la qualifier de drôle de massif car je constate rapidement qu'il n'est pas exploité. J'y trouve des arbres très gros et plantés un peu au hasard, éparpillés sans vraiment d'ordre ni d'alignement. Il s'agit principalement de hêtres.

Il me reste encore un peu de descente avant d'aborder le plateau de l'Agnone. Je double les Québécois qui me saluent du même « ça va bien? appuyé sur le mot bien » qu'avant-hier soir! Je ne peux que leur répondre par l'affirmatif (même si ce n'est pas tout à fait le cas). Peu après quelques pas, j'arrive enfin sur un

territoire plat ! Quel bonheur de retrouver un paysage aussi différent de ceux qu'on peut voir d'habitude. En plaine, il n'existe plus vraiment de forêts qui ne soient pas exploitées. Cette exploitation, dans le but de produire du bois, impose des coupes régulières, des plantations optimales, des essences particulières. Ici, même s'il n'y a pas beaucoup de variétés dans les essences, rien n'indique que c'est la main de l'homme qui a façonné ce paysage. Avec cette lumière matinale, l'effet est adorable. J'esquisse un décalage vers la droite vers un bosquet d'arbres un peu plus éloignés...

... S'ensuivent quelques minutes agréables à l'abri des regards. Pendant cette pause, j'entends de nombreuses voix de personnes qui passent au loin. Ce doit être tous ceux que j'ai dépassé ce matin qui rattrapent leur retard. Mais, là où je suis, je n'ai pas vraiment envie de les dépasser ou, pire encore, qu'ils viennent à moi ! Une fois ma pause réalisée (ainsi que la toilette qui va avec), je rejoins le chemin. Mais, tout de suite au bord, je vois un arbre qui semble m'accueillir à bras ouverts. Ses branches sont évasées comme deux bras et toute sa ramure offre une vraie protection contre toute sortes d'éléments naturels. Au sol, un délicat gazon m'invite à m'asseoir. Certes je viens de faire une pause mais je ne peux pas vraiment lutter. Je décide d'en faire une autre, assis contre cet arbre, dans cet espace enchanteur. Après tout, il fait beau, le soleil est de la partie, le ciel est bleu et le vent est faible sur le plateau. Autant en profiter ! C'est vrai qu'il n'est pas tard et que je n'ai pas vraiment de besoin physique pour faire cette pause. Mais je dois me remettre de mon après-midi précédente qui m'a bien mis à mal ! Et puis, qu'est-ce-que je me sens bien au creux de cet arbre...

Durant cette pause, assis à côté du chemin, je n'ai croisé personne. C'est bizarre et je ne peux pas croire que tout le monde m'ait doublé. Si c'est le cas, j'arriverai le dernier, comme d'habitude. Je ne suis pas inquiet. La météo est plutôt clémente aujourd'hui donc je n'ai pas à me plaindre. Et puis, le paysage qui s'annonce est des plus fantastiques. Devant moi, le chemin serpente entre des arbres majestueux. Leur tronc énorme est en proportion avec le panache formé par leurs branches. Étant donné qu'ils sont éloignés et plantés de manière aléatoire, ils offrent un jeu de lumière et d'ombre si particulier. C'est très agréable de marcher sur ce chemin souple et feuillu. Mes pieds rebondissent avec légèreté pendant que mes yeux en prennent plein la vue. Je me sens vraiment dans mon élément.

De temps à autre, les arbres s'éclaircissent pour former des clairières où l'herbe pousse en touffes éparées. De temps à autre, je trouve des blocs de pierre qui viennent compléter les arbres pour occuper les espaces interstitiels de ce paysage. Ils font corps avec les cadavres de hêtres qui sont présents çà et là. Personne ne vient

les ramasser, les enlever à l'endroit où ils sont nés. Leur corps n'est pas exploité, juste abandonné à la dent des xylophages et à la rudesse des éléments naturels qui auront le soin de les faire disparaître en quelques années. Effectivement, c'est aussi à ça qu'on voit que ce massif n'est pas exploité. Tous les troncs morts restent sur place. Ils ne sont pas débités. La seule exception, c'est lorsqu'ils tombent sur le chemin du GR20 et qu'il n'est pas possible de contourner le tronc d'un côté ou d'un autre. À ce moment, une entaille, de la largeur du chemin est pratiquée dans le tronc et c'est tout. La perturbation et l'action de l'homme sur ces arbres se veut minimaliste et c'est bien comme ça. De temps en temps, je vois également que des branches ou des arbres creux ont été coupés, sans doute par mesure de sécurité, pour éviter que leur chute ne vienne blesser un randonneur. Dans la plupart des cas, le GR20 évite ces mastodontes inertes et morts en les contournant. C'est très amusant de voir l'ancien chemin, enterré sous le bois, rattraper le nouveau quelques mètres après.

Parvenu dans une clairière un peu plus grande que les autres, j'aperçois une pancarte devant moi. Elle précise deux itinéraires pour le GR20. J'ai donc le choix entre l'itinéraire historique ou le nouveau. Quand j'avais préparé mes cartes, je n'avais que le GR20 originel, pas cette variante. En re-consultant mes papiers, je crois comprendre que le nouvel itinéraire passe par les bergeries de Chiral Bella. C'est plus loin mais beaucoup plus plat d'accès. Très rapidement, je choisis le chemin que j'avais prévu de prendre, celui d'origine. D'abord, parce qu'il est encore balisé et que je ne risque pas trop de me perdre. Ensuite parce que si je prends l'autre, il me manquera un bon bout de carte pour retrouver ma route. Je n'ai finalement pas vraiment le choix.

La route reprend, toujours sous les arbres, parfois dans les clairières. À un moment, je remarque un lieu plus ouvert. Les arbres ont disparu et laissent place à une petite bute de rocs aplanis par l'érosion. Comme il fait beau, que le ciel est dégagé et que mon estomac commence à se faire entendre, je choisis de déjeuner sur place. Je me trouve un beau coin bien exposé au soleil avec une pierre qui me servira de banc. Précaution importante, avant de commencer à me restaurer, je déplie la toile de mon abri ainsi que mon poncho que je mets à sécher face à la lumière. Je les place directement sur le sol et je les maintiens avec des pierres à chaque coin. Une fois cette opération de séchage organisée, je me jette sur le saucisson et les cacahuètes. En fait, il doit être relativement tôt car je n'ai pas vraiment très faim. Mais j'engloutis quand même tout mon repas. C'est à la fois toujours ça de gagné en poids à porter et puis, j'ai besoin d'énergie car la deuxième partie de la journée s'annonce plus pentue que la première, surtout dans le sens de la montée. Alors que je prépare un thé noir en faisant chauffer de l'eau dans

ma popote, je trouve que le vent s'amplifie et que le ciel devient moins ensoleillé. Alors que je me retourne, je vois qu'un train de nuages se précipite sur le plateau. En quelques instants, le soleil est voilé et mes toiles étendues sur le sol perdent leur capacité à sécher.

Je me dis qu'il faut que je finisse rapidement mon thé mais à peine cette pensée se forme dans mon cerveau que je ressens une goutte humide sur mon crâne. Suivie d'une autre ! Suivies de toute une foule de gouttes de pluie... Me voilà alors en train de me précipiter sur mes toiles pour les rembarquer dans le sac à dos et protéger ce que j'avais réussi à sécher. Le vent se met à souffler bien fort et la pluie redouble. Je suis en train de me tremper. Je balance mon thé pas encore chaud dans la nature. Je n'aurais pas le temps de le boire. Il faut que je refasse mon sac, que je prenne mes habits pour la pluie et que je les enfile et ce, le plus rapidement possible. Je quitte aussi rapidement la bute rocailleuse pour me replonger sur le chemin du GR qui me mènera à l'abri des arbres.

Devant la soudaineté de l'événement météo, j'ai sorti l'artillerie lourde : pantalon de pluie, veste de pluie, sac emballé dans le poncho et poncho posé sur moi. Mais comme il ne fait pas si froid que ça, très rapidement, je surchauffe. Je dois continuer à travers les arbres et je parviens à un espace plus ouvert dans le paysage encore que celui où j'ai pris mon repas. On dirait une grande prairie, toute plate et pleine d'herbes. En fait d'herbes, il s'agit plus de broussailles. De grandes traces ocre coupent toute cette verdure. Il s'agit de chemins sableux qui sont empruntés par les animaux. Sous la pluie, ce paysage est très agréable. Je m'éloigne quelques minutes du chemin pour aller pisser. Quand je me retourne, le soleil a refait son apparition, la pluie a quasiment cessé. Je déteste ce temps intermittent et je le maudis en changeant d'habits. Pourtant, je ne suis pas au bout de mes peines...

Un 4x4 vient de faire son apparition dans la prairie. C'est bien la première voiture que je vois depuis Vizzavona. Les deux passagers traversent le paysage en roulant sur une large piste de sable, entrecoupée parfois par un ruisseau qui, grâce à la pluie, vient de renaître. Je les vois progresser lentement en cahotant çà et là. Planqué sous mon arbre, ils ne m'ont pas vu. J'attends tranquillement que cette parenthèse mécanique s'éloigne avant de reprendre le chemin aux balises rouges et blanches. Au loin, j'aperçois des vaches qui broutent en groupe. C'est donc ça que ces voyageurs sont venus chercher. Ils doivent surveiller le troupeau. Ce plateau isolé est donc vraiment plein de surprises. Il est un espace de pastoralisme, au moins dans cette grande cuvette en forme de prairie où les arbres ont disparus et où les bêtes sont reines. Bien sûr, nous sommes en Corse car la taille du troupeau est relativement mesurée (une dizaine d'animaux). Alors que mon chemin s'en

approche, la pluie se remet à tomber.

Je remarque que depuis ce matin, je passe mon temps à regarder ma carte, à estimer le temps qu'il me reste, la difficulté du parcours. Je la sors pour un oui ou pour un non. À peine une hésitation sur le chemin à prendre, sur l'emplacement d'une clairière que je plonge mon regard sur ce bout de papier plutôt que de sonder le paysage. Je me surprends à faire des projections, un peu comme à l'époque où j'avais encore une montre. Mais je ne veux pas replonger dans ce mauvais modèle. La randonnée, c'est la liberté ! Aussi, je me jette trois défis personnels. Je décide de tester ma capacité à ne plus regarder ma carte. J'estime qu'au stade où j'en suis, je l'ai suffisamment analysée sous tous les angles pour savoir exactement quelle sera la forme du parcours à venir. J'ai décomposé ce qui me reste à faire comme chemin en trois parties. La première consiste à rejoindre le début de la montée, pour sortir du plateau. La seconde est la phase de montée jusqu'au Monte Incudine à 2130 mètres. La dernière me permettra de rejoindre le refuge d'Asinau. Voilà les objectifs que je me fixe : voir si je suis capable de faire sans carte à chacune de ces étapes, soit trois défis ! Que de stupidité il m'en coûtera... Mais ça, je ne pouvais pas le savoir par avance !

Après cette promesse mentale, me revoilà sur le plateau, à côté des vaches. La pluie se met à redoubler et soudain, j'entends le tonnerre qui gronde ! La dernière fois que je l'avais entendu, c'était lors de mon troisième jour sur le GR20. Il n'y avait eu qu'un seul coup de tonnerre et un seul éclair. Espérons qu'il en soit de même aujourd'hui... Mais, cet espoir est vite balayé par des éclairs un peu plus tard, suivis par les grondements sourds qui vont avec. La pluie et le vent se mettent maintenant en accord pour se déchaîner en un instant. Je dois l'avouer, je suis un peu inquiet. Et il y a de quoi ! En effet, par temps d'orage, je suis en montagne, sur un plateau sans arbres, les pieds bien mouillés et je remarque que je suis le point le plus haut à un kilomètre à la ronde. J'accélère donc le pas pour replonger dans la forêt qui est un peu plus loin. Mais, je me remémore alors qu'il faut éviter de se trouver sous les arbres pendant un orage.

Je passe dans un paysage plus escarpé et j'atteins le point le plus bas de ma journée. C'est près d'une rivière qui coule comme un torrent. En plein soleil le coin doit être très agréable car les bords de la rivière sont ensablés et forment comme une mini-plage. La couleur de l'eau est d'un bleu profond même par temps gris et ses berges sont gardées par des arbres encore plus gigantesques que sur le reste du plateau. Mais, de mon côté, la tempête se déchaîne. Les éclairs se font de plus en plus nombreux, le tonnerre de plus en plus pressant. J'ai eu raison d'enfiler très rapidement mon poncho. Au moins, mon sac et le haut de mon corps sont

à l'abri. Pour le bas, j'ai ressorti le pantalon. Malgré ces précautions, mes pieds sont complètement trempés. La pluie conjuguée au vent lance des grosses gouttes qui font mal au visage lorsqu'elles tombent. Pour faire passer le temps et le stress, je me concentre sur le nombre de secondes entre l'éclair et le tonnerre. Et, à ma plus grande inquiétude, ce nombre se réduit de minutes en minutes. L'orage se rapproche de moi.

Je suis un peu coincé. Tous les conseils sur les orages sont impossibles à suivre dans ma position. Je ne peux pas me mettre à l'abri des arbres ni des roches, pas trop proche d'un cours d'eau, bref, il me faut une cabane en dur avec un pare-foudre ! Mais comme la pluie est à son paroxysme et que j'en ai marre de me mouiller les pieds, je décide de prendre une pause. Je trouve un endroit à l'abri d'un grand hêtre qui étale ses branches assez loin de son tronc. Comme il est assez touffu, il me protège légèrement de la pluie même si de grosses gouttes transpercent parfois les feuilles et me tombent dessus comme des larmes. D'ailleurs, je trouve une pierre qui me servira de siège. C'est assez inconfortable mais je n'ai que ça pour m'asseoir si je veux éviter de poser mes fesses sur un sol détrempé. Me voilà à patienter pour que l'orage passe et ne m'emporte pas. Pour meubler le temps, je compte les secondes pour savoir combien de temps l'orage m'immobilise. Il ne fait que grossir. À aucun moment je ne peux noter une accalmie. Le rythme du tonnerre ne mollit pas. De mon côté, disons-le clairement, je commence à avoir peur. Je suis impressionné par la violence des éléments. Le vent souffle en rafales, la pluie est visible à l'œil nu et l'orage gronde très fort en résonant dans la montagne. Au bout d'un bon millier de secondes, rien n'a changé. La pluie tombe toujours aussi fort et l'orage ne faiblit pas non plus.

Me voilà, assis en tailleur sur une pierre, à attendre que l'orage se passe. De temps en temps, de grosse gouttes tombent dans la cuvette formée par mon poncho qui m'entoure les jambes. Au bout de quelques minutes, je suis obligé de faire le vide car cette cuvette se remplit assez vite. Alors que l'orage gronde toujours autant, mon cerveau apeuré se met à imaginer tout un tas de situations. Je vais peut-être devoir camper ici. Je vais louper le refuge. Je vais avoir un temps de merde comme ça pendant quelques jours. Je vais me prendre un coup de foudre et mourir ici, etc. Mais, alors que je décompte aussi le nombre de secondes entre deux éclairs, je suis surpris de compter jusqu'à trois cent. Tiens, il n'y a plus de tonnerre, plus de bruit. Au bout de cinq cents secondes, je me rends compte que l'orage a cessé d'un seul coup. Aussi vite qu'il est arrivé, il est parti en un seul coup de tonnerre. Me voilà un peu plus rassuré même s'il continue à pleuvoir fort. Après quelques instants de réflexion, je décide de partir de ma position. Il est temps pour moi d'avancer, même sous la pluie. Et puis, je respecte toujours mon défi. . .

Alors que je quitte l'abri de mon arbre, un autre 4x4 s'approche sur le chemin. Ce sont des chasseurs. Ils ont dû attendre la fin de l'orage dans leur voiture avant de continuer leur route. Ils ouvrent le coffre et libèrent leurs chiens. Je les entends qui aboient dans les bois. De mon côté, je franchis la rivière via un pont suspendu qui a l'air bien neuf. Je suis donc au point le plus bas de mon périple du jour. Il ne reste qu'à remonter. C'est dans la continuité de mes défis du jour. Petit à petit, je grimpe la pente qui reste douce pour l'instant. Au bout de quelques kilomètres, je rejoins un ensemble de ruines carbonisées. Je sais, en ayant lu ma carte, qu'il s'agit des restes d'un refuge du GR20 qui a brûlé et qui n'a jamais été reconstruit. Mais je ne vais pas m'arrêter ici ce soir, je dois rejoindre le refuge d'Asinau. Au loin, je distingue enfin le début de la vraie pente, celle qui remonte sur la montagne. Avant de la rejoindre, je traverse une prairie pleine d'herbes et de petits ruisseaux, formés par l'orage sans doute.

Après quelques kilomètres, j'atteins le point de début de la montée. D'après mes souvenirs, je dois juste monter et ensuite, très rapidement, je devrais trouver la route qui mène au refuge. C'est donc avec grand entrain que je me jette dans cette montée bien pierreuse. En plus de la faible pluie, je suis rejoint par la brume. Le niveau est d'abord léger car j'arrive à voir encore assez loin devant moi. Mais très vite, je ne vois plus à dix mètres. Le vent se met à forcer et la pluie à redoubler. Voilà, me-dis je, le début des emmerdes. Même si l'orage est définitivement passé, je ne suis pas au bout de mes efforts. La brume qui vient devant moi est très épaisse et elle m'empêche de lire le paysage. Sa nature oppressante fait qu'à chaque instant, je crois voir la fin de la montée. Mais à chaque fois, le chemin s'obstine à grimper vers les cieux. Même si je suis bien équipé, ça devient pénible et mon humeur change considérablement. Je tente d'utiliser les mêmes techniques qu'il y a deux jours. Mais elles ne fonctionnent plus vraiment. Je sens l'agacement arriver rapidement. Et toujours, cette pente à gravir ! Où est donc la fin de ce chemin et le début de la descente vers le refuge ?

Enfin, au bout d'un temps que je ne saurai mesurer, j'ai l'impression que je suis au bout de mon calvaire. Le sentier semble s'aplanir. Finis les zigzags, à moi la descente... Du moins après avoir franchi quelques mètres. Mais ces mètres semblent s'éterniser. Dans mes souvenirs de carte, je crois savoir que la descente vers Asinau est très proche de la fin de la montée. Pourtant, au bout de quelques minutes où je crois voir cette descente à chaque centaine de mètres, je dois bien avouer que ça semble très long à arriver. Je suis toujours sous le sceau de mon défi et je ne veux pas sortir ma carte de ma poche. Mais les éléments vont me pousser dans mes derniers retranchements.

D'abord, comme je me trouve en hauteur, le vent souffle à son maximum, sans aucun obstacle pour le réduire. Je ne vois quasiment plus rien devant moi. Pour me guider, je suis obligé de suivre les bords latéraux du sentier, car ils forment une sorte de couloir qu'on distingue par rapport à leur hauteur légèrement supérieure au niveau du chemin. Mais plus que tout, à partir de cet instant, la pluie se transforme en grêle ! Très clairement, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase : j'en ai plein le cul... Je m'abrite derrière un rocher, car ces grêlons sont assez gros et ils me tapent bien sur le crâne. Je me dis d'abord que ça va passer, mais mon impatience, galvanisée par cette descente qui n'arrive pas, surgit en moi sans prévenir. J'ai l'impression d'attendre sans fin que cette grêle s'arrête. Je perds alors mon sang froid. Mon niveau d'énerverment est maximal et je me mets à jurer comme un charretier, à traiter ce pays de tous les noms. Et cette grêle qui ne s'arrête toujours pas ! Je reprends ma route avec un pas ferme et décidé : ce temps n'aura pas ma peau, bordel de saloperie!!!

Le chemin est toujours aussi plat, rien ne change vraiment sur cette route. Dans toute cette brume et cette grêle et après quelques pas obstinés, je finis par apercevoir un signal du ciel. Devant moi se dresse une croix gigantesque (enfin, dans la brume, on ne peut pas trop se rendre compte de la taille). Tiens, c'est bizarre, je ne me souviens pas avoir vu mention de ce point de repère. J'essaye néanmoins de continuer ma route. Finalement, après quelques minutes, la grêle cesse et se transforme en pluie. Comme mon impatience est à son comble et que j'ai l'impression d'être perdu, je pense en moi-même : « au diable ces défis de merde ». Le besoin de savoir où je suis devient finalement impératif à combler et le défi n'a plus de sens. Je sors donc ma carte qui est à l'abri de l'humidité dans son étui et je comprends alors ma stupidité. Mes souvenirs sont tout simplement faux. D'abord, mon chemin passe bien près de cette croix qui est mentionnée comme étant un calvaire. De plus, je suis bien au point le plus haut car c'est au sommet du Monte Incudine, à 2134 mètres d'altitude, qu'a été érigée la croix. Enfin, contrairement à ce que j'avais pensé depuis le début de mon ascension, entre la montée et la descente, il y a une zone plus plate qui est très longue. Voilà pourquoi j'ai l'impression de marcher à plat depuis des heures : c'est juste normal ! Parfois les défis qu'on se lance sont tout simplement stupides... Il faut alors savoir les mettre de côté.

Peu après la croix, j'aperçois le point de début de la descente vers Asinau. Il est situé dans un creux de la crête, facilement repérable à la manière dont il déforme la ligne aiguisée de la montagne. A cet endroit, le vent s'obstine à pousser la brume et je vois le flux d'air qui se fait souffler. J'attrape la descente. Je vais perdre 500 mètres d'altitude en très peu de distance. La pente sera raide dans le sens de la

descente. Avec toute cette pluie, le sol se révèle vraiment glissant. A mesure que je progresse, la pluie s'essouffle et après quelques bonnes minutes, elle cesse tout à fait. Pourtant, je glisse encore souvent même si j'utilise mes bâtons pour me retenir. Par trois fois, je dérape sur la roche et j'atterris sur les fesses. Je maudis encore la météo pour m'infliger ces conditions. Mon énervement n'est toujours pas passé.

Mais il finit par s'évanouir à la vue du soleil qui se met à percer les nuages et à inonder de lumière le refuge en contrebas. Car la vue est superbe : la vallée est toute en herbe. Au loin, on distingue des ruisseaux, quelques bouquets d'arbres et des vaches, petits points noirs perdus dans les pentes. Je double un couple de randonneurs qui glissent au moins aussi bien que moi sur cette rocaille instable et j'arrive au refuge. Je ne suis pas le dernier mais juste l'avant-dernier. Tout le monde est arrivé avant moi. Je pense que certains devaient être en fâcheuse position lorsque l'orage a éclaté.

Le refuge est libéré de son gardien. À ses pieds et un peu plus en contrebas, il y a les emplacements de bivouac. Je suis seul à m'y installer. Tout le monde doit préférer le confort précaire du refuge en dur. Mais pour ma part, maintenant que le mauvais temps a fait une accalmie, je monte mon abri sur le point le plus éloigné du refuge car c'est le seul qui propose le luxe d'un amas de pierres pour se protéger du vent, un grand bloc bien stable pour isoler des bourrasques et surtout, une vue imprenable sur la partie la plus sauvage de la vallée. Devant moi se dresse une crête pleine de détails, de rocs et de pointes effilées. Ce qui ajoute également à la subtilité de ce découpage fin, ce sont des pins qui sont allés se percher dans ces endroits improbables. De loin et en regardant rapidement, on a l'impression qu'il s'agit de pierres à la forme ultra-fine. Mais après avoir cligné des yeux pendant quelques minutes, je confirme qu'il s'agit bien d'organismes vivants et non d'objets minéraux.

Devant ce spectacle de choix, je mets à sécher mes vêtements mouillés au soleil puis je me dirige vers la fontaine du refuge. L'eau tombe dans une cuvette taillée dans un tronc. Elle est glacée mais elle ne m'empêche pas de me laver les mains et le visage. Pour les pieds, je vais regagner mon abri histoire d'avoir un peu plus d'intimité et aussi de quoi m'asseoir. C'est bien agréable de se laver au soleil. Je profite de ce temps de repos et du beau temps pour cette fin de journée. Comme d'habitude, je prépare mon repas et je me gave un peu plus que d'ordinaire, surtout pour me féliciter d'avoir survécu à l'orage et également pour me reconforter après ce déluge et ces conditions difficiles. Et puis, il faut bien que je l'avoue, je sais que mon périple va bientôt prendre fin. Il me reste encore deux jours sur le GR20

avant d'en voir le bout. Mon esprit reste toutefois vigilant. Si cette étape était une des dernières à offrir des difficultés, je sais bien que la pluie, le vent et la brume peuvent transformer toute promenade tranquille en vrai calvaire.

Sur ces pensées, je vais me coucher non sans adresser un dernier salut aux étoiles de cette nuit qui commence.

Chapitre 17

Salamandres alpines

(Du refuge d'Asinau au refuge d'I Paliri)

Il n'est pas trop tard lorsque je me lève ce matin. Je ne sais pas pourquoi mais le fait de savoir que je vais bientôt quitter le GR20 et rentrer dans ma petite vie normale me donne un sentiment de contrôle important. J'ai l'impression qu'à ce stade de l'aventure, rien de grave ne peut plus m'arriver même si mon cerveau me dit que je ne suis pas tout à fait hors de danger. Aussi, je prends plus mon temps ce matin, car je crois qu'il faut faire durer encore un peu plus le plaisir de gambader dans ces montagnes. Pour fêter ça, je me prends une ration plus importante de céréales, car j'ai bien vu qu'il m'en restera plein lors de ma dernière étape qui aura lieu demain. Il me reste finalement cinq repas à prendre avec toutes les provisions qu'il me reste dans le sac. Je peux déjà dire que les rations ont été calculées de manière assez juste car je n'ai pas souffert de la faim et je ne me retrouve pas avec beaucoup de nourriture en trop.

Ce matin, le temps est gris. Il ne pleut pas mais je sens que j'aurai encore de l'humidité à gérer aujourd'hui. Je sais aussi l'influence qu'à la météo sur mon moral. Sans rayon de soleil, pas de bonnes pensées. Pour mes deux jours à venir, peut-être que je n'aurai aucun regret si je me tape le même temps que ces deux derniers jours. Au diable la brume qui est d'ailleurs accrochée aux cimes en face de moi. Les crêtes qui me faisaient face hier soir sont maintenant capturées dans un voile impénétrable. Je ne peux plus rien distinguer passé 2000 mètres d'altitude environ.

Mes affaires mouillées hier soir sont en revanche à peu près sèches, même mes chaussettes qui ont bien trinqué ces deux derniers jours. Cette humidité leur a permis de se laver toutes seules, c'est le seul point positif que je vois à toute cette flotte. Avant de partir, je vais faire le plein d'eau à la source qui est située en face du refuge, un peu plus haut. Il semble que comme d'habitude, je sois le dernier à partir. J'aime beaucoup cette impression. C'est un peu comme si j'habitais ici, seul, éloigné du tumulte de la société des hommes, dans cette vallée de paradis (même sous les nuages) et que je partais faire un long voyage. J'ai l'impression d'être le maître des lieux et ça me plaît beaucoup... Mais, la réalité est toute autre. Je ne suis qu'un voyageur de passage dans cette contrée, peut-être ne reviendrais-je jamais par ces lieux.

Aujourd'hui ma route rejoint un peu plus la civilisation. Je vais devoir quitter la vallée du Monte Incudine, descendre un peu plus vers le ruisseau d'Asinau avant de rejoindre le village de Bavella. Pour arriver au village, après avoir dépassé le ruisseau, j'ai le choix entre deux chemins : le GR20 traditionnel ou sa variante dite alpine. Une fois le village atteint, je dois rejoindre le refuge de Paliri, en franchissant un col situé à 1200 mètres. Le refuge est un des moins haut de tout le GR20 : il est situé à un peu plus de 1000 mètres. En ce qui concerne la variante alpine, si elle est comme celle que j'ai vécu dans les confins de Petra Piana, près du Monte Rotondo, cela devrait être quelque-chose d'abordable. Mais le mauvais temps qui s'annonce peut sans doute me faire pencher pour le détour par le chemin classique qui se contente de contourner la montagne avant de rejoindre le village. Dans tous les cas, je ne suis pas capable de prendre une décision maintenant. Mon sentiment est partagé : j'aimerais bien pouvoir dire que je suis passé par toutes les difficultés mais en même temps, si c'est pour se retrouver dans le même contexte qu'hier, c'est dangereux. Je me promets de faire mon choix uniquement au moment du croisement entre les deux chemins. En dehors de ce passage en hauteur, il n'y a guère de difficultés et je devrais arriver finalement assez tôt au refuge ce soir.

Une fois mon sac à dos harnaché, je déploie mes bâtons et je me jette sur le chemin. J'ai fait une croix sur mes pieds au sec. L'humidité est encore bien présente, à la fois dans l'air mais aussi sur les herbes qui sont sur le chemin. Enfin, mon parcours franchit plusieurs petits ruisseaux. Et puis, la descente est encore rude même si le sentier se fait plus souple sous les pieds et qu'il y a moins de caillasses que d'habitude. Après quelques minutes de marche, je vois un panneau qui annonce une bergerie vers la droite. J'avais déjà pu l'observer de mon promontoire avant d'aller me coucher. Il s'agit d'un ensemble de plusieurs cabanes en pierre, restaurées. Des chevaux y broutaient l'herbe, tranquillement. Ma carte annonçait plutôt des bergeries en ruine et effectivement, vu d'en haut, j'ai bien aperçu qu'une

partie des bâtiments était encore exposée. Ce que j'ai pu constater sur le GR20 varie fortement de cette situation qui est presque un contre-exemple. En effet, là où ma carte annonçait des bergeries, j'ai plutôt vu des ruines, des amas de pierre que des cabanes ou des bâtiments encore debout.

Alors que je laisse la bergerie en arrière, je tombe sur une petite troupe de vaches, sans vraiment de boucles, qui paissent dans les fougères. Elles sont un peu surprises de me voir et elles quittent prestement les lieux. Ce ne seront pas mes animaux totems du jour, contrairement à celles que j'ai pu apercevoir hier, sous l'orage. En effet, lorsque je franchis le ruisseau d'Asinau qui n'a de ruisseau que le nom (c'est plus un torrent), il se met à pleuvoir de manière assez fine. Cette humidité fait sortir des salamandres de Corse. J'avais déjà eu l'occasion d'en voir lors de mon séjour au refuge de l'Onda. Il s'agit de petites salamandres noires tachetées de jaune ou d'orange. Lorsque je suis sur ce chemin, je les vois sortir de leurs trous, à la recherche de proies ou d'eau. Je n'avais jamais eu l'occasion d'en voir autant jusqu'à présent.

Mais enfin, j'atteins le moment fatidique : celui du choix. Une petite pancarte indique un autre chemin, balisé en jaune lui, qui monte vers les sommets qui sont indiqués comme les aiguilles de Bavelle sur ma carte. Le moment que je redoutais est enfin arrivé. Avant de prendre une décision, je dételle mon sac à dos et je prends le temps de faire une vraie pause, assis sur un rocher. La météo est assez mauvaise. Il pleuviote à 1300 mètres d'altitude et je me doute qu'il doit pleuvoir à grosses gouttes un peu plus haut. Un regard vers les cimes me confirme que la brume est très présente, elle obscurcit les cieux et je ne vois rien de ce que je devrais voir. Au lieu d'aiguilles de roc dressées vers le zénith, je ne vois qu'un brouillard opaque. Ma décision est déjà prise : c'est celle du danger ! Je me sens irrémédiablement attiré vers ces hauteurs même si je sais que j'ai 100

Alors que je suis perdu dans mes pensées, un bruit très proche de moi attire mon attention. On dirait comme un frémissement dans les feuilles, à quelques pas, un peu plus haut que là où je suis, en direction de la variante alpine du GR20. Attiré par ce mouvement, je m'approche pour voir de quoi il s'agit. Je suis surpris de trouver une salamandre tachetée de jaune qui vient de sortir de son trou. Elle est immobile et j'ai l'impression qu'elle me dévisage même si elle cherche sans doute des insectes. Je me dis que je dois être trop gros à son goût. Mais je vois sa présence comme un présage pour me faire prendre la direction des hauteurs. Je vois bien qu'elle n'a pas peur de moi : c'est dans sa stratégie. Elle sait bien que si je m'avisais de la croquer, je me retrouverai empoisonné. Mon animal-totem du jour, ce sera ce petit batracien intrépide qui m'indique un chemin à suivre.

Et me voilà, avec mon sac à dos sur les épaules, en train de grimper la variante alpine dans un dernier effort technique sur le GR20. Il pleut franchement mais au début, la forêt me protège un peu. Le chemin monte en zigzags et le coefficient de pente est très fort. C'est bien une variante alpine qui me fait transpirer à grosses gouttes et souffler comme un cheval. Très rapidement, dès que j'ai franchis la limite des arbres en fait, la brume fait son apparition. Une brume bien grasse, bien épaisse. Pour l'instant, je suis un peu à l'abri du vent, mais je pense qu'arrivé en haut, je devrais me prendre quelques bourrasques. Après avoir bien transpiré, je vois que je suis trempé et en dehors et en dedans. Mais la pluie m'oblige à sortir l'artillerie lourde. Je dois emballer mon sac avec mon poncho. Ce qui me fait transpirer encore plus. Avec les températures plus fraîches en hauteur, je commence à avoir un peu froid. Aussi, je prends le temps de carrément enlever mon T-Shirt qui est trempé et de le remplacer par ma polaire.

Après un parcours quasiment en aveugle, je parviens à un replat où un panneau m'indique que je suis arrivé au point le plus haut de la journée : 1662 mètres, à la Bocca Di u Pargulu. Mon moral est bon malgré le temps pourri. J'ai l'impression d'avoir bien progressé et fait le plus dur. Mais alors que je me félicite de cet exploit, la grêle se met à tomber en rafales. Je tente de me mettre à l'abri près d'un rocher. Bordel de dieu, il ne manquait plus que ça ! Je me suis tapé toute la montée pour me prendre une météo pourrie. Mon énervement monte en flèche et je me dis qu'il n'est pas question de redescendre maintenant que j'ai fais le plus dur. Au diable la brume, je vais bien finir par trouver mon chemin dans ces conditions exécrables. Je me dis aussi que même pour ma dernière montée, je ne suis pas gâté. Les conditions climatiques n'auront pas été tendres avec moi pendant tout mon parcours sur le GR20 du Sud. Normalement, cette partie du GR20 était censé être moins technique et plus facile mais pour moi, ça a été l'inverse, y compris en ce moment. Je dépose mon sac et comme je vais devoir descendre, je sors les bâtons que j'avais rangés arrivé au col.

Je me ressaisis un peu et je me dis que de toute manière, je suis condamné à avancer. Aussi, ignorant la grêle, je reprends ma route. Après avoir franchi le col à 1662 mètres, je dois continuer sur un chemin plat avant de commencer une descente qui s'annonce périlleuse. En effet, je retrouve à peu près les mêmes conditions de glisse, de caillasse instable que j'ai endurées lors de ma descente vers le refuge d'Asinau, la veille. Et comme hier, je me retrouve plusieurs fois sur les fesses. Mais le moral n'y est pas. Je jure sur ma décision initiale car, parfois, je dois poser les mains pour descendre en varappe et je sens que le danger est réel. De plus, je ne fais que jongler entre le fait de sortir et ranger mes bâtons et ça a le don de m'énervier encore plus.

Après quelques efforts, j'arrive à un endroit où il y a des chaînes. Et l'endroit où je suis en a vraiment besoin pour être franchi. Aussi, je passe tout en escalade, à la force des bras. D'ailleurs je pense que c'est le seul moyen tellement la roche est glissante. Arrivé de l'autre côté, je poursuis ma descente, en utilisant mes bâtons de temps à autre. Je passe parfois en dessous de surplombs rocheux qui m'arrosent pleinement de l'eau qui coule à leur surface car là où je suis, il n'y a pas de gouttières. Chemin faisant, je surprends d'autres randonneurs qui viennent en face. Il s'agit d'une famille de scandinaves (je l'entends à leur langue et aussi à la blondeur des enfants). Un père un peu intrépide et sa compagne qui suit avec les deux gamins. Ils n'ont pas de sac à dos ! Dans tous les cas, ils n'ont pas conscience du danger à moins que ce soit moi qui surjoue ? Dans tous les cas, de mon côté, j'en chie sévère ! Peut-être est-ce plus facile dans le sens de la montée que lorsqu'on descend avec la pluie dans le dos ?

Le parcours est maintenant une succession de zigzags en descente. Je les manipule sans mes bâtons car, encore trop souvent, je dois descendre avec les mains. J'ai l'impression de marcher comme un moine. Mon poncho ressemble à une soutane et je replie les mains à l'intérieur pour ne pas être mouillé. Dans ce parcours chaotique, j'ai l'impression de m'éterniser : ça n'avance pas ! Je dois toujours faire attention où je pose les pieds pour ne pas m'étaler tout du long. En plus, le chemin est très instable. Les cailloux qui le composent ne font que rouler. Parfois, une pierre un peu plus grosse se détache et roule toute seule pendant quelques mètres. Par chance, je suis seul et il n'y a personne plus bas. Petit à petit, je rejoins des petits bouquets d'arbustes, signe que je suis en train de descendre significativement.

Mais je me perds souvent car les tâches jaunes qui composent les balises du chemin sont moins visibles dans la brume et dans la pluie. La végétation naissante vient également perturber l'ordre logique des emplacements de ces points qui indiquent le chemin. Enfin, je ne peux pas compter sur la forme du sentier pour voir où aller. Devant moi, il n'y a qu'un champ informe de cailloux et les sorties de cet endroit sont très nombreuses. Il me faut donc progresser un peu au pif. J'essaye un truc que je prends pour un sentier et quand je ne vois plus de signes jaunes, je rebrousse chemin. À la fin, je finis toujours par trouver la bonne direction mais ça me prend plus de temps.

Et c'est ainsi que je rattrape le chemin du GR20. J'aperçois au loin, alors que je viens de rejoindre la forêt, les fameuses balises rouges et blanches. Sans vraiment réfléchir, je tente de les rejoindre par le chemin le plus court pour me rendre compte quelques minutes plus tard que je suis en fait revenu en arrière sur

mes pas. Mais qu'importe, je suis maintenant revenu à la civilisation. Sur les côtés du chemin, il y a des petits piquets de bois et le sentier est presque devenu une piste carrossable. Après quelques pas, j'arrive à l'entrée du village de Bavella. Et je ne suis pas déçu. . .

Je débouche sur un grand parking où sont garés bus et voitures en nombre. Il semble que ce village attire les touristes même en cette fin de saison. Ces derniers sont décidés à braver la pluie, mais je ne sais pas vraiment ce qu'ils sont venus voir. Peut-être le village, peut-être les aiguilles de Bavella, qui sait ? En face du parking se tient un espace assez particulier. Sur un monticule de pierres se dresse une statue de la Vierge. Ça fait bizarre de voir cette représentation, juste en face d'un grand parking bondé. En fait, c'est un point de vue sur les aiguilles de Bavella mais, à cause de la brume, personne ne peut rien voir. D'ailleurs, tout à l'heure, je devais être en train de serpenter entre ces rocs dressés vers le ciel et je n'ai rien vu non plus, sauf de la grêle et de l'eau. Mais j'imagine que la vue doit en valoir le coup, surtout que j'en avais déjà eu un échantillon la veille, de l'autre côté, dans la vallée d'Asinau.

Ce retour à la civilisation se fait comme un choc. Je passe des randonneurs avec leur équipement spartiate et leur bardas sur le dos à de simples touristes qui sont venus en voiture, en T-shirt, sans sac. Ils sont d'origines diverses. J'entends des Italiens, des Allemands, des Français bien sûr, des Japonais. C'est très cosmopolite. Ils sont tous là en train de se garer pour prendre des photos de la vierge et sans doute aller se restaurer aux nombreuses auberges qui bordent la route, non loin du parking. Toute cette agitation me donne faim aussi. Je pense qu'il est l'heure pour moi de prendre mon déjeuner. Et puis, j'ai besoin de reprendre des forces après avoir triomphé de la dernière variante alpine du GR20. La pluie tombe toujours autant et avec elle, la brume s'étend sur le paysage. Maintenant que je ne marche plus, je commence à avoir froid. D'autant plus que mes affaires sont bien trempées, à l'extérieur et aussi à l'intérieur. Je n'ai pas l'intention de manger au restaurant non plus car j'ai de la nourriture à finir et puis, je ne suis pas encore sorti du GR20.

Je repère un endroit pour manger au sec. J'ai trouvé une petite cabane du Parc Naturel Régional Corse. En temps ordinaire, c'est-à-dire, en pleine saison, cette cabane doit accueillir des agents chargés de renseigner les touristes. Mais maintenant, elle est fermée. En revanche, elle a la particularité d'offrir un promontoire en bois qui est un peu à l'abri de la pluie. Je m'y installe en calant mon sac au fond et je commence à mettre des vêtements secs et chauds. Car j'ai bien froid et je me sens complètement épuisé. Sans doute les nerfs qui lâchent prise après l'épreuve

de la variante alpine ! Finalement, je suis assez bien installé car je suis un peu à l'abri du vent et de la pluie. De mon point de vue, je peux voir les allées et venues de touristes.

Parmi eux, un couple se détache et je vois bien qu'ils sont des randonneurs. Je les reconnais, c'est le couple de Québécois. Comme à l'accoutumée, le type me salue (« Ça va bien ? ») et il me demande si je sais s'il y a bus qui passe bientôt. Malheureusement, je n'en sais rien. Je n'avais pas l'intention de prendre le bus à Bavelle mais plutôt à Conca, donc je n'ai pas regardé ça avant de partir. Mais je lui montre que là-bas il y a un bus de garé, qu'il a une plaque d'immatriculation corse et qu'il peut toujours poser la question au chauffeur. Ce qu'il fait sans attendre. Bientôt, je les vois en train d'attendre près du panneau de l'arrêt de bus (enfin, le truc qui y ressemble). Je pense qu'ils ont dû être retardés par le mauvais temps et qu'ils doivent prendre leur bateau ce soir. À moins qu'ils trouvent que les conditions météo sont trop mauvaises pour continuer. Je n'en saurai jamais rien. . .

Pour ma part, je déguste mon repas de cacahuètes et de saucisson comme d'habitude. Je vois défiler les touristes qui s'arrêtent parfois uniquement pour moins de cinq minutes, le temps de prendre une photo ou deux. Ça me fait penser que je n'aurai pris aucune photo car je n'ai pas d'appareil. Toutes les images resteront gravées dans ma mémoire où elles seront mélangées à d'autres souvenirs sur d'autres sens. Je sais qu'avec le temps, je vais les oublier et que ces moments particuliers vont disparaître de mon cerveau. Voilà pourquoi dès le départ, j'ai pris le parti d'écrire un livre sur mon parcours ; pour ne rien oublier.

Une fois mon repas terminé, le ciel s'arrête enfin de pleurer. Je remballe mon sac pour la dernière partie de la journée, la montée vers le refuge de Paliri. C'est normalement une formalité car il y a peu de dénivelé et je devrais circuler en grande partie dans la forêt. Adieu donc les hauteurs, les escalades, les rocs. . . Alors que j'emprunte la route goudronnée qui est le seul passage permettant de rejoindre le GR20 par la suite, je croise d'autres randonneurs. Ce sont les Chtimis. Ils ont le ventre plein et sont de bonne humeur malgré la pluie qu'ils se sont coltinés le long de la route ce matin. Ils n'ont pas pu résister à l'appel de la nourriture cuisinée et je les comprends facilement. Comme ils vont au même endroit que moi, je leur propose de les accompagner un peu afin de faire un peu de causette le long du chemin.

Ils m'expliquent qu'ils n'ont pas pris la variante alpine car leur topo-guide déconseillait fortement de l'emprunter en cas de mauvais temps ou de pluie. N'ayant pas sur moi ce précieux bouquin, j'ai dû braver ces dangers qui, au-delà du désa-

grément causé par la pluie et la grêle ne se sont pas révélés si dangereux que ça puisqu'une famille scandinave faisait la route dans l'autre sens ! De toute manière, je leur explique qu'ils n'ont pas raté grand-chose : on n'y voyait que des gouttes justement. Ils me font part de leur deux compagnons qui sont partis un peu avant ce matin. Il s'agit des deux randonneurs que je double souvent depuis le cirque de la solitude. Respectueusement, ils m'annoncent l'âge d'un des deux protagonistes : 70 ans ! Pas étonnant que je les rattrape à chaque fois. Mais je leur tire vraiment mon chapeau car ils traversent le GR20 dans les mêmes conditions pourries de météo que moi. De plus, ces deux personnes dorment à la belle étoile lorsque c'est possible. Ils n'ont jamais dormi dans le refuge depuis le début. Y compris à Petra Piana !

Je leur parle de ma nuit près de ce refuge et ils m'indiquent que, de leur côté, ils pouvaient sentir le refuge bouger avec le vent pendant qu'ils dormaient à l'intérieur. Ils ont passé une belle nuit (moi aussi) et s'en souviendront longtemps. J'ai enfin l'explication sur le fait que j'avais remarqué que le refuge était maintenu au sol avec des piquets et des câbles. Dans ce coin de la Corse, il doit souvent faire du vent mais je ne pensais pas qu'une construction aussi robuste de l'extérieur nécessite autant d'arrimage pour être sécurisée. Et dire que j'étais dehors avec mon abri simple toile...

Après ces quelques paroles échangées, le groupe se met à prendre forme. Nous nous répartissons en file indienne car le sentier n'est pas large. Le rythme de marche s'accélère à mesure que nous descendons dans la forêt. Le chemin est bien indiqué même si nous avons quelques hésitations aux carrefours car notre route est située sur une voie fréquentée par des engins forestiers. Progressivement le silence s'installe. Nous voici comme des coureurs des bois qui circulent de manière à ne pas trahir leur présence. Finalement, je me rends compte que j'apprécie ce sentiment d'unité, cette impression de faire corps dans la marche, vers le même objectif. Un peu plus loin, nous croisons une piste carrossable qui passe sur un pont de béton. À ce niveau, nous avons atteint le point le plus bas de notre descente et devant nous se dresse la dernière paroi rocheuse à gravir avant de récupérer le chemin qui mène au refuge, de l'autre côté de la crête. La performance s'annonce abordable : le dénivelé n'est que de 150 mètres en hauteur.

Jusqu'à présent, et même si nous avons progressé à l'abri de la forêt, le temps était mitigé. Il est tombé un peu de pluie et le soleil avait bien du mal à apparaître. C'est toujours dans un climat d'humidité que l'ascension commence. Et très vite, l'unité du groupe se fendille. Pour ma part, je laisse libre cours à mon rythme de marche et au bout de quelques minutes, je m'aperçois que mes nouveaux compa-

gnons d'un après-midi sont un peu en retrait. Un peu plus haut, je croise les deux membres de leur groupe, partis un peu plus tôt. Je me tape un peu la discussion avec eux. Ils sont également accompagnés par un autre couple (un père et sa fille) que j'avais dépassé dans la descente qui mène au refuge d'Asinau.

Le père me parle un peu et j'apprends son histoire. Il a commencé le GR20 il y a près de quatre ans et il a fait un malaise cardiaque à mi-parcours. Après avoir été soigné, il s'est mis comme défi de terminer ce GR20. Il me demande mon âge et je lui dis que j'ai 34 ans. Il me répond qu'il en a plus du double ! J'en suis tout simplement estomaqué. . . Après des problèmes cardiaques, se relancer dans l'aventure du GR20 est tout simplement admirable. Je suis alors rejoint par le reste du groupe mais je leur annonce que je vais continuer sans eux car ils se mettent à faire une pause et à se taper la discute entre eux. Pour ma part, j'ai déjà fait une pause suffisante et je suis surtout attiré par ce que je vois là-haut.

En effet, je crois distinguer de la lumière. J'ai l'impression que le soleil inonde la vallée située de l'autre côté de la crête que je suis en train de franchir et j'ai bien envie d'aller vérifier par mes propres moyens ce qui s'y passe. Après un dernier effort, je parviens au col et mon intuition était la bonne. Devant moi, le soleil est à peine obscurci par quelques nuages moutonnants qui traînent dans le ciel. Je vois la mer bleue au loin qui reflète la lumière. Je sens que la fin du GR20 est proche. Tout autour de moi, la montagne se dresse comme un rempart au mauvais temps qui se situe derrière. Les crêtes sont composées d'aiguilles dont la roche est un peu rouge, un peu oxydée et c'est du plus joli effet dans cette lumière et dans ce ciel bleu.

Je continue mon chemin qui serpente dans les pins, sur un sentier souple. Le refuge n'est pas loin mais reste invisible car il est caché par les arbres. Je m'arrête à une source qui coule à faible débit. Elle est fraîche mais je dois attendre assez longtemps avant que ma poche à eau ne se remplisse. De toute manière, je devrais être bientôt en vue du refuge. . . D'ailleurs en fait celui-ci est juste caché par les pins à quelques centaines de mètres de la source. Je l'arpente d'abord afin de voir s'il y a un gardien car je suis bien décidé à ne pas payer ma nuit, comme mon habitude de ces quelques derniers jours. Mais le gardien est présent, il s'occupe de remballer quelques affaires et il démonte des équipements. Il prépare des bigbags qui seront démenagés par hélicoptère. Je me fais discret et je cherche un endroit pour la nuit. Les lieux sont de toute beauté. Les emplacements de bivouac sont situés sur des rochers entourés par des pins laricios.

Je remarque un coin sympathique à l'abri de tout : du vent, de la vue des

autres. Il offre en plus une vue extraordinaire sur un mont rocailleux qui me fait face (ma carte indique qu'il se nomme Punta Di l'Anima damnata que je traduis en pointe de l'animal damné, un nom évocateur), sur la mer qui brille au loin. C'est enchanteur pour les yeux. D'un point de vue pratique, j'ai tout de même un peu de mal à monter mon abri car l'endroit est vraiment exigü. Mais que diable, je réussis à faire rentrer le tout au forceps et j'ai vraiment peu de place pour sortir de la tente. Je ferai avec... En attendant, je fais sécher toutes mes affaires sur les rochers et les buissons qui sont directement exposés au soleil. Ils devraient sécher assez rapidement.

La journée de marche a eu beau être courte, je me sens épuisé. Je décide de me coucher dans mon sac de couchage et je m'endors facilement. Sans doute le froid et la pluie de la journée sont venus à bout de mes forces. À mon réveil, j'ai un peu la flemme. J'ai quelques courbatures et un début de tendinite au pied droit qui me turlupine depuis quelques jours. Je devrais me lever pour faire le plein de flotte mais je repousse l'initiative à demain. Je me contente de me laver les pieds et le visage avec l'eau qui me reste. Puis je fais la cuisine où je déguste un des derniers morceaux de fromage encore en ma possession. J'augmente les doses car c'est mon dernier repas du soir en pleine nature. Demain, je devrais être arrivé à Conca où j'ai prévu de dormir au camping.

Je profite de la soirée qui s'annonce douce pour rêver un peu face au paysage inoubliable. Le soleil se couche et vient donner une présence plus sombre à toutes ces aiguilles rocheuses qui me font face. Je suis assis sur un promontoire. En dessous de mon rocher, c'est le vide. J'aime ce sentiment de bout du monde. J'ai l'impression que la journée de demain sera clémente. L'endroit où je suis bénéficie directement du flux d'air qui vient de la mer et il empêche les nuages et le mauvais temps de franchir la barrière rocheuse. Je tiens enfin l'explication du pourquoi il fait toujours beau en Corse. Il suffit de rester près des plages pour bénéficier d'un climat clément alors qu'à peine 15 kilomètres plus loin dans l'intérieur des terres, le temps est au plus mauvais.

Il me reste une dernière journée sur le GR20. Elle devrait bien se passer car les difficultés techniques sont vraiment derrière moi. Si je profite de ce beau temps encore une journée, j'aurai l'impression de quitter ce chemin que j'arpente depuis plus de deux semaines maintenant avec une bonne impression. Très vite je pars me recoucher et je m'endors presque immédiatement...

Chapitre 18

Le chat de Conca

(Du refuge d'I Paliri à Conca)

Et comme d'habitude, il faut que ce soit la pleine lueur du jour qui me fasse émerger de mon sommeil. Dans les autres cas, je ne suis pas capable de m'éveiller. Et, même si aujourd'hui est un jour spécial car c'est mon dernier jour sur le GR20, rien ne changera pour cette matinée. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Celui-ci est d'un bleu azur, saupoudré de quelques nuages, justes présents pour me rappeler le mauvais temps de la semaine passée. Je ne sais plus vraiment quel jour on est. Je suis obligé de compter sur mes doigts et de refaire le cheminement depuis le premier jour pour trouver la date. C'est que maintenant, elle a une petite importance car je dois prendre un bateau dans quelques jours. Pas vraiment la chose à oublier, si près du but. Mais, après avoir calculé dans tous les sens, je vois qu'il me reste un jour de plus que prévu.

Aujourd'hui, le dernier tronçon du GR20 m'attend. Il va me mener jusqu'à Conca, l'étape finale. D'après ma carte, c'est une zone assez facile même si elle traverse un pays un peu escarpé. Je vais sans doute souffrir de la chaleur car le courant marin tient en respect les nuages derrière la dernière barrière de montagnes qui culmine à 1200 mètres et qui est située maintenant dans mon dos. Au-delà, le soleil irradie comme jamais. Le seul jour où il a fait aussi chaud fut le premier, celui qui m'a mené jusqu'à Calenzana, le point de départ du GR20. Mais après ces derniers jours bien pourris et remplis de pluie, je crois que cette chaleur, fût-elle aussi desséchante que possible ne saurait entamer mon enthousiasme.

Je reste toutefois prudent. Je sais bien qu'un seul faux pas pourrait me mettre une entorse dans les jambes. D'ailleurs, depuis quelques jours, j'ai mal au pied droit. Je le sens presque à chaque pas. La douleur est très supportable et elle s'estompe un peu, une fois le pied bien échauffé. Mais je dois faire plus attention à mes appuis car je sens qu'il s'agit d'un début de tendinite. Ça serait dommage d'échouer à la fin du parcours pour ça ou de le payer sur du plus long terme. Dans ces conditions, je décide de prendre mon temps pour avancer. Ça me permettra de mieux profiter de ces derniers instants dans la Nature car je ne vais pas revoir la Corse de sitôt. Et puis avec le soleil, ça serait bête de se précipiter vers la sortie.

Tous les randonneurs sont partis, comme à leur habitude. De mon côté, j'avale mon petit déjeuner avec le plus grand calme qui soit. J'en profite jusqu'à la dernière miette. C'est mon dernier dans ce paysage magnifique. Perché sur mon promontoire, je regarde la vallée qui mène à la mer. Je ne peux pas encore voir Conca, le village de la fin du GR20 car il est à l'abri de plusieurs collines. Mais la mer qui brille au loin ne laisse aucun doute : la fin est proche. Je reprends des rations de céréales pour terminer le paquet même si, toujours par prudence, je garde quand même un minimum de nourriture pour le cas où. Le cas où je ne trouve pas de camping ni d'hôtel à Conca. Le cas où je ne trouve rien à manger à Conca. Le cas où je mets plus de temps que prévu pour rejoindre Porto-Vecchio. Le cas où je ne trouve rien à manger sur le bateau car je me suis fait vider les poches. . . Un tas de situations peuvent m'arriver maintenant. Alors la prudence reste de mise même si je sais qu'il y a peu de chances pour que demain matin, je savoure encore de ces dernières céréales.

Mon parcours de la journée doit normalement se dérouler tout en douceur. Je vais progressivement descendre, sans à coups, sans chute précipitée, sans trop de rocailles sur des chemins secs mais sans doute plus plats que ceux que j'ai connus. La longueur reste raisonnable. Même en partant tard comme je le fais, je devrais arriver à Conca en début d'après-midi. Je vais d'abord descendre depuis le refuge de Paliri vers un premier col (la Bocca Di Monte Bracciatu). Cette zone est relativement plate et passe dans les pins en traversant quelques ruisseaux. Je devrais poursuivre ma route en direction du dernier col digne de ce nom du GR20 : la Bocca Di U Sordu qui « culmine » à 1065 m. Enfin, après cette dernière montée, je devrais descendre progressivement dans le maquis et traverser une dernière rivière avant de rejoindre les 250 mètres d'altitude de Conca.

Comme le soleil sera de la partie aujourd'hui (du moins, c'est vraisemblable), il faut que je prenne quelques précautions par rapport à la quantité d'eau dont je dispose. Il me faut faire le plein à la source qui se situe en amont. Je prépare

mon barda comme tous les jours depuis dix-huit jours maintenant. Tout rentre maintenant sans problème dans le sac. Mes 9 kilos de nourriture sont presque à sec. Ils occupaient un volume non négligeable et surtout peu compressible. Ce matin, mon sac me paraît tellement léger. Il ne doit pas peser plus de 8 kilos, sac inclus. Je suis comme un ange et mes pieds devraient maintenant voler sur les caillasses qui vont continuer à border mon chemin du jour. J'arrive à la source. Remplir ma poche à eau et ma bouteille prend un temps infini. La source coule par intermittence et avec un débit très faible. Voilà qui va me mettre très en retard sur les autres randonneurs. Ce qui ne sera pas pour me déplaire.

En ce dernier jour, je suis plein de mélancolie et je souhaite profiter à fond du cadre exceptionnel qui s'offre à moi. Je sens que je n'aurai pas vraiment la place de parler à beaucoup de monde aujourd'hui. Je préfère rester concentré sur le territoire que je vais traverser qui, sans doute trop tôt encore pour moi, se vêtira progressivement des quelques atours de la civilisation comme les poteaux électriques, les routes, les bâtiments. Pendant que mon outre se remplit, je laisse voler mon regard parmi les pins laricios qui apportent un peu d'ombre près du refuge. Ces arbres majestueux étaient très présents sur le chemin. J'ai aimé les rencontrer, admirer leur hauteur qui me faisait lever le cou, me protéger de la lumière ou de la pluie sous leur ramure étendue. Ils vont me manquer bientôt. Alors que l'eau coule presque en goutte à goutte, j'observe les lézards qui viennent se chauffer au soleil et prennent la pose pour maximiser la quantité de chaleur qui leur parvient. Le long du GR20, j'en aurai croisé un bon millier au moins. Les jours ensoleillés du début du parcours étaient sans cesse interrompus par les bruits de fuite de ces petits reptiles, effrayés par les remous dans la pierre provoqués par mes pas. Ces petites bêtes sont finalement les animaux les plus nombreux sur ce chemin du GR20.

Voilà ma provision en eau bien remplie. Histoire d'en garder encore plus pour la suite, je m'enfile un demi-litre directement avant de remplir à nouveau ma bouteille. Ça fera déjà ça en plus dans le corps et je sais que j'en aurai besoin car même à l'ombre des arbres, je sens le soleil cogner assez fort. Pour la première fois depuis longtemps, je suis juste vêtu d'un short et d'un T-Shirt. Mon chèche est noué autour de ma tête de manière à masquer les rayons du soleil. C'est un chapeau très intéressant. Il absorbe bien la transpiration qui coule de mon front. De plus, lorsque je veux le faire sécher, je n'ai qu'à l'étendre au soleil. Comme il est noir, il sèche en un quart d'heure. Je peux alors le remettre pour encore une bonne heure de marche sous un soleil de plomb. Pas mal pour un simple bout de tissu qui m'a coûté moins de 10 €.

Une fois ma réserve d'eau complétée, je remonte par le refuge de Paliri que je salue une dernière fois avant d'emprunter le chemin qui descend. Sur le côté, un bigbag est prêt à être hélitroyé et j'entends d'ailleurs l'hélicoptère au loin. Quelques minutes à peine après mon départ, il surgit du ciel, équipé avec un gros sac blanc en dessous et part à toute vitesse vers un point que je ne peux pas identifier. Durant cette journée, j'assisterai à deux autres tournées. À chaque fois l'hélicoptère surgit de nulle part, en annonçant très peu son passage. Le bruit est sans doute contenu dans les roches et c'est ce qui explique probablement la soudaineté de sa perception. La vue de là-haut doit être magnifique. Elle doit offrir une autre vision du GR20, de la montagne, qui doit sembler peut-être plus douce qu'à mon niveau.

Après avoir contourné rapidement la « pointe de l'animal damné », me voilà dans un paysage accueillant, de pins et de ruisseaux. Le sentier, peuplé d'aiguilles est doux pour les pas. C'est bien reposant après ma variante alpine de la veille. C'est fou comme le paysage a rapidement évolué du stade montagne au stade vallée qui rejoint la mer. Tout est plus simple, moins ardu, moins compliqué. C'est le dernier jour... Mais tout est beau sous ce ciel magique ! Le vent de la mer vient aussi adoucir la morsure du soleil. Ce dernier jour restera gravé dans ma mémoire comme étant celui de la revanche sur cette semaine pluvieuse, pour terminer en beauté le GR20.

Je circule dans un dédale de roches. Voilà le topo qui s'offre à moi : je progresse le long d'une succession de cuvettes plus ou moins larges, entourées par de grands blocs de pierre en cours d'érosion. Mettons-nous d'accord sur le terme de cuvettes. Il s'agit d'entités de la taille d'une clairière en forêt et non d'une baignoire ou d'une piscine. Les bordures de ces cuvettes sont des rochers tout en rondeur, usés par la pluie, le vent (et le sel de la mer ?). Souvent le sol laisse également apparaître la surface nue de la roche où rien ne pousse sauf quelques lichens par endroit. Ça reste très minéral même si parfois des bosquets de pins émergent d'on ne sait où, comme s'ils avaient réussi à trouver un lieu contenant suffisamment de matière organique pour prendre racine. Le chemin entre et sort par ces cuvettes par des sortes de portes plus ou moins étroites. De temps à autre, j'ai l'impression d'être dans un cirque romain.

D'ailleurs, au bout d'une heure et demie de marche, je prends le temps de faire une bonne pause car je suis en sueur. Je retire mon T-Shirt et mon chèche et je place le tout directement sur le sol plat et lisse formé par la roche en ayant soin de poser des pierres pour que l'ensemble ne s'envole pas. Puis, je m'éloigne pour trouver un coin d'ombre car je ne veux pas rôtir au soleil. Durant cette pause, je sors la crème solaire que je n'avais plus utilisée depuis les premiers jours. Mes

mains sont toutefois bien brunies et burinées par les rayons UV qui ont réussi à m'atteindre pendant tout mon séjour sur le GR20 et malgré le manque de soleil. Maintenant qu'elles retrouvent le soleil, elles semblent me supplier d'adoucir leurs brûlures. Finalement, la Corse se sera révélée plus nuageuse qu'ensoleillée dans mon cas.

Après la pause, je renfile mon T-Shirt. Je suis tenté de le laisser sécher sur mon sac et de progresser sans rien sur le torse mais je n'ai pas confiance dans le soleil. Ainsi, même s'il est encore trempé de sueur, je le porte à nouveau (je vous laisse imaginer la sensation bien désagréable) et même plus loin, je déplie totalement les manches, ne laissant dépasser que les mains qui sont enduites de crème solaire. C'est ma seule solution pour protéger mes bras et surtout pour éviter d'étaler de la crème solaire partout. Sur la plage, je veux bien croire que cette dernière est agréable mais quand on randonne en montagne, on a vite fait de s'attirer un tas de poussières qui se mélangent avec la sueur et les corps gras. Au final de cette opération, on se choppe une bonne couche de crasse bien désagréable. Pour éviter ce phénomène, j'utilise une protection plus efficace que la crème solaire : le vêtement !

Mais alors que je progresse, maintenu humide et moite par toute ma transpiration, j'atterris sur un plateau quasi-lunaire. Devant moi je devine la mer au loin. Sur le sol, la traditionnelle roche à nu reste de mise. Un ensemble de cairns semble m'indiquer la direction. Mais je ne sais pas laquelle prendre. J'ai quasi l'impression d'être perdu. Je peux traverser un fossé assez large qui semble mener à un chemin, partir vers la droite à l'opposé des cairns vers un autre chemin ou encore traverser une rangée de buissons qui semblent ne mener nulle part. Un à un, je commence à emprunter ces chemins pour me rendre compte assez rapidement qu'ils ne me mènent pas du tout dans la bonne direction. Je commence à douter. Je retourne vers les cairns et essaye d'avoir une vision panoramique pour essayer de lire le paysage. Rien n'y fait, je ne trouve rien de concret. Je me décide à sauter au-dessus du fossé que je passe avec difficultés. Mais de l'autre côté, ce que je croyais être un chemin tombe sur un à pic de quelques mètres, preuve de mon mauvais choix. Je retourne pour la troisième fois près des cairns et de je décide d'escalader un gros rocher pour mieux voir le paysage mais sans plus de résultats. Il me reste à fondre sur les buissons épineux qui semblent m'interdire le passage. . .

Et pourtant, c'est bien ce dernier qui s'offre à moi. Je suis médusé par l'habileté de la végétation qui avait bien verrouillé les lieux. Mais me revoilà sur un chemin maintenant plus exposé au soleil. Les arbres font place aux buissons du maquis et le sol est caillouteux à souhait. Sur ce point, le GR20 aura su rester intègre. À part

les sentiers forestiers, tout n'est qu'un amas instable de caillasses qui jonchent le sol, offrant bien des souffrances aux pieds des randonneurs. On voit bien que c'est un chemin créé de toutes pièces pour les visiteurs passagers : je vois mal un âne ou une mule dessus !

Mais, alors que je plains mon pied droit qui n'en finit plus de me faire souffrir, mon instinct me commande de sortir du chemin. En effet, devant moi à une centaine de mètres, se dresse un ensemble de rochers et je subodore que la vue doit être appréciable depuis ce promontoire. J'y suis d'un bond et effectivement, le spectacle valait le détour. La mer se dresse devant moi et reflète le bleu du ciel. Les quelques nuages complètement blancs complètent le tableau. Les collines qui jettent leurs pieds dans l'eau sont couvertes de forêts de pins et, çà et là, quelques aiguilles rocheuses ocre pointent dans cet amas de verdure et de bleu. Je ferais bien une autre pause. Si j'avais un appareil photo, voilà un panorama que je fixerais bien sur le capteur CCD (hé oui, ça fait des années que je n'utilise plus la pellicule alors autant faire évoluer les expressions avec la technique). Mais comme je n'en dispose pas, j'ouvre les mirettes à fond et j'essaye d'imprimer ce cliché dans ma mémoire, du mieux que je peux.

Enfin, à force de marcher sur ce chemin qui se veut plat, je parviens au dernier col, du moins à ce qui lui ressemble. En effet, j'arrive à une sorte de porte, sorte d'espace de communication entre le GR20 et la civilisation qui se rapproche. Il s'agit d'un véritable passage qui forme presque comme une arche, percée par la pluie mais suffisamment étroite pour faire illusion. J'ai l'impression que cet endroit marque la fin des nombreux cols que j'ai pu rencontrer le long de mon périple. J'y accroche mes deux mains comme pour annoncer que je laisse derrière moi les séances d'escalades qui m'ont valu quelques frayeurs lors des premiers jours. . .

Un peu plus loin, je rattrape une série de ruines. Autrefois devait se tenir une cabane de berger avec une vue imprenable sur la vallée et le maquis. Elle est à l'ombre d'un grand feuillu dont je ne me souviens plus l'essence. À quelques mètres, un panneau indique la présence d'une source. Il me reste à marcher un peu, à descendre le chemin sur une pente caillouteuse à souhait, dans un lieu sans ombre. Je n'ai pas notion du temps mais il me semble qu'on doit être vers midi dans les heures les plus chaudes de la journée. Je dévale la pente tandis que mon chèche se goinfre de transpiration. Arrivé tout en bas, je franchis un ruisseau assez large pour devoir sautiller de pierres en pierres. Mon ventre m'indique qu'il est temps de me restaurer. Ce sera mon dernier repas dans la nature sauvage car ce soir, je devrais me contenter de ce qu'on voudra bien me servir au restaurant ou au camping. Dans l'immédiat, peu après la rivière, le chemin, à l'ombre de grands

pins laricios s'élargit. Il présente même des sortes de pierres plates, sans doute destinées à tenir un peu plus la berge. Dans un creux du chemin, dans la pente transversale, j'installe mes fesses sur un rocher pour prendre mon dernier déjeuner. Je suis un peu ennuyé par les insectes qui rodent notamment les guêpes. Je me fais chauffer mon dernier thé. Comme je termine toutes mes provisions, il sera bien corsé. Je devrais en pisser encore de nombreuses fois avant d'atteindre Conca.

Alors que mon eau est en train de bouillir dans la popote, j'entends des bruits de pas. Je ne fais pas de bruit pour mieux entendre et je finis par percevoir des voix. Et quelques minutes plus tard, je peux observer un couple qui se dirige dans le sens inverse de mon périple. Ils parlent et marchent tellement vite qu'ils ne me remarquent même pas. Il faut dire que je suis un peu en dehors du chemin et orienté dans leur sens de progression mais si j'écarte un bras vers la gauche, impossible de le rater ! C'est dire s'ils sont absorbés par leur route ou leur discussion. Je me mets à philosopher sur ce sujet. J'espère de mon côté avoir suffisamment pris du temps pour m'imprégner du paysage et pour voir ces détails qui ne demandent qu'à être saisis, à appréhender les voyageurs de toute condition, assis dans leurs anfractuosités.

De mon repas, je garde le sel du saucisson sec et des cacahuètes qui ne m'ont pas fait défaut durant tout ce voyage même si je dois avouer que le sel que j'ai chipé à Castel-Di Vergio a permis d'améliorer le goût de ces arachides rances pas très appétissants à mon goût les premiers jours. Mon système d'emballage du sel, bien que primitif, s'est révélé à la hauteur du challenge. Je faisais de même pour stocker mon thé noir. Après l'avoir totalement infusé, je termine lentement sa dégustation. Je suis près de la rivière, le climat est chaud. . . je suis bien. Je prends encore quelques minutes avant de lever le camp, pour profiter de mon dernier repas.

Il me reste moins de dix kilomètres à parcourir avant de terminer le GR20. Je reprends la marche et bientôt, je rattrape un trio d'allemands (enfin de gens qui parlent avec un accent guttural) suivis de deux chiens. Je me dis que c'est sympa pour eux d'emmener leurs clébardes en vacances. Ces derniers ont vraiment du mal à avancer sous cette chaleur. Je trouve leurs maîtres assez laxistes avec eux. Ils n'ont pas l'air de trop s'en préoccuper. Je dépasse tout ce beau monde car déjà, je vois le village de Conca avec ses villas sur les sommets et la route qui mène à Porto-Vecchio.

Il me reste une dernière descente. Mon pied droit me fait mal ! Mais il saura bien résister encore un peu, le temps que je termine enfin cette grande randonnée. J'y suis presque. Quelqu'un a écrit un joli discours philosophico-poétique sur les

rochers à deux endroits. C'est peu commun surtout que le texte est finalement assez long. L'auteur a pris un stylo feutre pour noter ses pensées et il a utilisé, en guise de papier, la roche. Cette lecture est une manière douce de revenir à la civilisation. Après un dernier bosquet et le franchissement d'un petit ruisseau, j'atteins enfin le goudron de la route. Je peux donc maintenant dire que j'ai marché sur tout le GR20...

... Ce qui est bien mais qu'est-ce-que je fais maintenant ? Personne ne m'attend à l'arrivée. Je n'ai rien vraiment prévu. J'ai juste pensé qu'il y aurait un camping dans le village de Conca et que je pourrais y dormir cette nuit avant de partir demain vers Porto-Vecchio. Si le GR20 est terminé, ma marche ne l'est pas encore. Il me reste à trouver un endroit pour dormir ce soir. Je continue à descendre dans la rue qui émerge à la sortie du GR20. Autour de moi, ce ne sont que de très grosses villas avec pas mal de terrain. De temps à autre, je croise des chênes lièges que je peux distinguer par rapport à leur tronc qui a une forme bien marquée. Les maisons bien tenues sont assez récentes et arborent foule de plantes grasses.

Si mon chemin de grande randonnée est terminé, je parviens à un croisement où je dois faire un choix : à droite ou à gauche ? Je me dirige vers un ensemble de maison d'époque, le long de la route. Elles sont toutes de construction en pierre et elles arborent chacune un escalier extérieur. Sur l'un d'entre-eux, un chat vient me saluer. Il est seul. C'est le premier être animé que je vois dans ce village et ce salut me laisse penser que mon animal-totem du jour, ce sera lui. Je l'envie bien de pouvoir vivre une vie tranquille, à dormir au soleil ou à l'ombre d'un escalier de pierres. Le voici le chat de Conca... que je dois malheureusement quitter car il ne pourrait à lui seul m'offrir le gîte et le couvert.

Après quelques caresses, je suis contraint à le laisser et à trouver où me poser. Je rejoins finalement le « centre-ville » de Conca qui est une rue un peu plus large que les autres sur laquelle on trouve un restaurant et un bar. Il fait l'angle avec l'école et des ânes paissent à côté. Sur la terrasse je retrouve mes compagnons d'hier. Ils sont attablés avec chacun une bonne bière, à l'ombre. Ils m'invitent et je me joins naturellement à eux. Je sens que les moments de solitude sont derrière moi, ils sont restés sur le chemin alors autant revenir dans la civilisation avec entrain. À mon tour, je me commande une bière, une Pietra forcément car il n'y a que ça à boire. Je la déguste assez rapidement car elle se trouve être la plus rafraîchissante depuis que je suis sur le sol Corse.

Chacun fait le bilan de sa petite aventure. J'en apprends beaucoup sur les membres de la table. Mais par respect pour leurs hauts et leurs bas et pour leur

vie privée, je ne vais rien raconter des secrets qu'ils m'ont confié. Si vous voulez en savoir plus sur le GR20, je vous conseille simplement de le parcourir. Pour ma part, je raconte un peu mes problèmes lors de l'orage, mes histoires de sac léger, d'abri mono-paroi, bref, je m'enferme dans la technique. C'est un sujet dont je pourrais parler pendant des heures car, finalement, ce matériel ne m'a pas fait défaut et je suis assez fier d'avoir réussi dans ces conditions particulières, un peu différentes des personnes qui me font face.

Pour trouver un camping, je pose simplement la question : « où dormez-vous ce soir ? ». Ils me répondent qu'il n'y a pas trop le choix et qu'il n'y a qu'un gîte d'étape. Je les suis pour savoir où c'est. J'arrive au camping qui offre tout le confort : des chambres en dur, une aire de camping avec des sanitaires en nombre ainsi qu'un restaurant et un bar où on sert tout genre de denrées que je n'ai pas eu l'occasion de me mettre sous la dent ces derniers dix-huit jours. Mais, comme pour prolonger l'effet GR20, je choisis délibérément de dormir encore une nuit sous la tente. Je peux expliquer ce comportement avant tout en faisant le comparatif avec mon épopée dans les Pyrénées où j'avais finalement dû dormir très souvent en refuge ou en cabane pour éviter le mauvais temps. Sur le GR20, malgré des conditions parfois limites comme à Petra Piana ou à l'Onda, j'ai réussi à dormir tout le temps dehors. Jamais de ma vie, je n'ai réussi à le faire aussi longtemps que maintenant. Alors, pour bien marquer mon record, j'ajoute un jour facile !

En revanche, je peux bénéficier du confort du camping. Je prends une douche-lessive où je lave tout ce que je peux. Presque tout y passe : le chèche, les chaussettes, le T-Shirt, un mouchoir en tissu, etc. Lorsque je sors des sanitaires, je suis un homme neuf. Prêt à reprendre l'aventure. . . Pendant que je me rase devant un miroir, je suis soudain la proie des moustiques qui viennent en nombre. Je peux en compter plus d'une cinquantaine autour de moi. Je suis piqué à environ une dizaine d'endroits différents et je suis obligé de remuer et de sautiller pour éviter ces insectes maudits. Pas facile de se raser dans ces conditions. Pour me venger je prends quand même dix bonnes minutes pour en écraser à la pelle avec mon chèche, une fois complètement rhabillé de la tête aux pieds.

Après cette toilette de circonstance, je pars explorer Conca qui se révèle très limitée en taille. J'appelle mes parents car il y a une cabine téléphonique publique (un peu explosée mais on fait avec). Alors que mon père me parle, une voiture qui fait un boucan d'enfer s'arrête près de moi et vient masquer le son quasi-inaudible du combiné téléphonique. J'attends qu'elle se barre mais après quelques secondes, je me rends compte que je suis bien revenu dans la civilisation, avec tous les désagréments que ça implique, le bruit notamment. Mais la patience efface

tous les maux. Après quelques minutes, le conducteur s'éloigne. Il était juste venu déposer quelqu'un qui devait acheter des clopes ou un truc du genre. Ne pouvait-il pas trouver un autre endroit pour se garer ou éteindre son moteur ? Je ne m'y ferai jamais !

Après quelques allées et venues, je me rends compte que j'ai vu tout ce que Conca avait à offrir et je rentre au gîte. C'est l'heure du repas que je partage avec mes compagnons de fin de GR20. Chacun se raconte des histoires. L'alcool aidant, des blagues et des anecdotes croustillantes fusent... Pour ma part, j'écoute les récits que chacun a à offrir. C'est une expérience intéressante. À la fin du repas que j'ai trouvé copieux par rapport à mes rations habituelles, chacun se salue car nos horaires de départ sont différents. Mais comme d'habitude, ce sera moi qui partirai le dernier, pour ne rien changer...

Il fait nuit et je cherche mon abri où je vais passer la nuit. Je prie pour que les moustiques me laissent un peu de répit pour mon dernier repos extérieur. Ouf ! Ils sont allés se coucher. Je vais faire le plein d'eau et je vais pisser pour être moins gêné au milieu de la nuit. Au moment où je rentre vers mon abri, je m'écroule sur un trou laissé par des marches béantes dont je ne me souvenais plus ! Le choc est rude et j'ai vraiment mal aux jambes et aux mains. J'espère que la douleur passera. Bordel de camping pas assez éclairé. Et quelle idée de faire une aire de bivouac avec des étages ? Je parviens en boitillant jusqu'à ma tente. C'est l'heure du diagnostic. Avec ma petite lampe de poche, je m'ausculte. Résultat : un gros bleu qui saigne au niveau du tibia, quelques accrocs sur mes cuisses, mes mains et mes bras. Je devrais ressentir tout ça demain encore, car la douleur est assez vive. Ça faisait des années que je ne m'étais pas cassé la gueule comme ça...

En attendant, je me glisse comme je peux dans mon sac de couchage et j'essaye d'ignorer la douleur pour cette nuit. Morphée, comme toutes mes nuits passées en Corse est heureusement toujours au rendez-vous...

Chapitre 19

Le chat de la forteresse

(De Conca à Porto-Vecchio)

Ce matin, je ne suis plus dans la Nature mais dans un camping. Cette fois, contrairement à d'autres, je me lève de bonne heure. Je dois en effet prendre le bus vers 11h00 dans la prochaine ville. J'ai prévu de rejoindre l'arrêt de bus à pied, une distance d'environ 9 à 10 kilomètres que je devrais pouvoir faire en deux heures ou un peu plus. Il faut donc que je sois prêt un peu en amont. Voilà pourquoi je suis debout assez rapidement. Maintenant qu'il fait jour, je prends conscience de mes « blessures » dues à ma chute hier soir. J'ai quelques bleus et une bonne croûte sur le tibia et les cuisses. Cela me fait encore un peu mal mais je devrais rapidement me remettre. Mon pied droit fait toujours sa tendinite. . . Il ne sait pas encore ce qu'il va faire comme distance aujourd'hui.

Je replie donc mes affaires et je vais rejoindre le bâtiment qui permet de prendre un petit-déjeuner. En effet, j'avais commandé hier soir, en plus du repas, un vrai petit-déjeuner pour me permettre de reprendre des forces avant ma dernière marche. À vrai dire si ce n'est le bus, il n'y a pas vraiment d'enjeu. Aujourd'hui, je dois juste rejoindre l'arrêt du bus puis monter dans le dit bus pour arriver à Porto-Vecchio. Une fois sur place, je n'aurai qu'à trouver un hôtel pour la nuit, manger au restaurant ou un sandwich et, le lendemain soir, je monterai dans le bateau pour Marseille. Un vrai programme de touriste si on compare avec ces derniers jours. Le temps est au grand beau ce qui me met en joie. Alors que je me dirige pour engloutir mon petit-déjeuner, je remarque que la porte du restaurant est fermée et que celui-ci est vide.

En effet, le tenancier du coin est parti emmener mes compagnons d'un soir vers l'arrêt du bus. Il doit revenir avant d'ouvrir le bâtiment. J'espère qu'il ne mettra pas trop de temps car, je suis assez pressé. Si je rate le bus, le prochain ne passe qu'à 18h... Ce qui ferait beaucoup trop de temps d'attente à mon goût. Mais, au bout de quelques minutes, un mini-bus arrive se gare et la porte du restaurant ouvre. Je peux enfin prendre mon petit-déjeuner qui me remonte bien le moral. Imaginez : du pain frais, un croissant, de la confiture, du miel, du lait au chocolat, du jus d'orange. Jusqu'à présent mon petit-déjeuner se composait d'une barre chocolatée, de céréales avec du lait en poudre et de palets bretons. J'en profite jusqu'à la dernière goutte et croque jusqu'à la dernière miette.

Il est 8h30 quand je me lève pour partir. J'ai déjà tout réglé hier soir et je prends immédiatement le chemin vers Sainte-Lucie de Porto Vecchio qui rejoint la route nationale. Je n'ai pas trop le choix. Il n'y a qu'une seule route pour y aller. Après quelques centaines de mètres, je croise à nouveau des tombeaux qui se marchent sur les pieds. Comme lors de mon premier jour de marche, ils viennent accueillir ma traversée de village sauf que cette fois, je suis sur le départ et non à l'arrivée. Je reste toutefois impressionné par ce rite et ces constructions qui trouvent si naturellement leur place à cet endroit si particulier qu'est la sortie d'une ville ou d'un village.

À peine ai-je dépassé le cimetière qu'une voiture se gare devant moi et la conductrice me demande si je vais à Sainte-Lucie de Porto Vecchio. Je lui réponds que oui et elle propose de m'y déposer car elle y travaille. Je la remercie et accepte sa proposition. Ça me donnera un peu d'avance sur le bus. Durant la route, après avoir échangé quelques banalités météorologiques, elle me fait remarquer qu'elle m'a vu boiter sur le chemin et que c'est pour ça qu'elle s'est arrêtée. Ça se voit tant que ça ? Si je boite c'est en fait non pas à cause de mon tibia mais bien à cause de mon pied droit et de sa tendinite naissante.

Après quelques minutes de route (moins d'un quart d'heure), la conductrice me dépose près de l'arrêt de bus en m'indiquant où il se trouve. Je la remercie beaucoup et je prends mon mal en patience. Il me reste en effet deux heures à tuer. Que faire ? Je décide au début d'explorer un peu la ville. Mais après quelques centaines de mètres, je vois bien qu'il n'y a pas grand-chose à voir. La ville s'étale autour de la route nationale qui est droite comme un i. Pour patienter, j'achète une revue (la Recherche) et je vais lire sur un banc près de la petite église. C'est très intéressant et je passe près d'une heure trente pour tout lire. Pendant ma lecture, je suis également accaparé par une file de voitures historiques du début du siècle. Les vieux engins aux formes oblongues font rugir leur pot d'échappement

peu efficaces qui, en plus du bruit, me font parvenir des effluves d'huile de ricin carbonisée. C'est très dépayçant et ça me permet de patienter un peu. Comme je n'ai pas de montre, je vais lire l'heure régulièrement sur l'enseigne brillante d'une pharmacie qui indique l'heure en plus de la température.

Cinq minutes avant l'heure dite, je me dirige vers l'arrêt du bus. À l'heure pile, j'aperçois un autobus au loin. Je me dis chouette, et en plus il est à l'heure... Mais, le bus ne semble pas faire signe de s'arrêter. Son clignotant reste éteint. Je fais signe au conducteur qui ne me regarde pas. Arrivé à ma hauteur, le bus poursuit sa route comme si de rien n'était! Qu'est-ce qui cloche? Je me dis que j'ai raté le bus... Merde! Il ne manquait plus que ça. Moi qui pensais faire le touriste à Porto-Vecchio cet après-midi. Même si je suis énervé par la situation, je tente de me calmer et de me poser. Après tout, peut-être n'était-ce pas le bon bus. Pour le savoir, je n'ai qu'à attendre un peu pour voir si un autre apparaît. Me voilà donc à scruter l'enseigne de la pharmacie pour voir combien de temps s'écoule depuis le passage du vrai-faux bus vers Porto-Vecchio.

Mais au bout de trente-cinq minutes, mes espoirs s'envolent. Je veux bien que les bus corses aient du retard mais à ce point. Que faire? J'avais juste prévu de prendre le bus. À aucun moment je n'avais envisagé d'aller à Porto-Vecchio avec mes pieds. C'est une partie que je n'ai pas étudiée. Je pense à faire du stop mais comme je suis énervé par ce foutu bus, je sens que j'ai besoin de calmer mon énergie interne et je prends le parti de marcher le long de la route nationale pour rejoindre le prochain village voire Porto-Vecchio si j'en ai la force. Je n'ai aucune idée de la distance mais je m'engage pourtant dans cette dernière marche. D'ailleurs, ce n'est pas comme si je n'avais pas d'entraînement. Et puis avec mon moral bien énervé, ça ne devrait pas poser de problèmes.

Je chemine donc le long de la route nationale qui est tracée au cordeau. Elle est ultra-monotone et son trafic est imposant. Je suis sans cesse doublé par le flot de voitures. Aucune ne s'arrêtera pour me prendre. Ceci-dit, je ne fais pas de stop! Pour tromper le temps, je compte mes pas! Les bornes kilométriques m'aident à faire le point sur la distance que je franchis. Après une bonne demi-heure, j'arrive au prochain village : Lecci. Je le traverse rapidement car il n'a rien de particulier à proposer. Au point information qui est fermé, je vois qu'il y a une carte mais pas à l'échelle qui montre où je dois aller. J'ai le choix entre prendre la route directement vers Porto-Vecchio ou de bifurquer vers la mer où je dois pouvoir rejoindre également la ville en passant par des routes plus petites. C'est bien ce que je compte faire.

Un peu après la sortie du village de Lecci, une route bifurque vers la gauche et indique la plage de San Cipriano. Je prends cette route car j'en ai marre du trafic incessant de toutes ces voitures qui m'asphyxient. Mais je ne sais pas où je mets les pieds car je n'ai pas de carte des lieux. Je sais sans nul doute que cet itinéraire va rallonger considérablement le chemin vers mon point de chute du soir. En revanche et de manière de plus en plus insistante, je me demande si j'arriverai à l'heure. Car mon topo n'est pas très bon à cette heure chaude de la journée (il doit être 13h30) : j'ai un tibia faible, un pied droit qui me lance, très peu d'eau en réserve (vu que je n'avais pas prévu de me charger de 2 kilos d'eau pour prendre le bus), je n'ai rien d'autre à manger que mon reste de cacahuètes et je ne sais pas vraiment où je vais.

Bof, j'en ai vu d'autres ! Même si c'est dur de marcher dans cette chaleur, je me console en repensant au mauvais temps d'il y a à peine deux ou trois jours. Et puis, une simple évocation du mot bus suffit à me donner les ailes indispensables à cette marche. Après avoir cheminé dans un paysage plutôt plat, de landes peuplées de chênes lièges, j'arrive à un rond point. À partir de cet instant, les constructions sont plus nombreuses. J'y vois un signe de rapprochement de la ville. Chemin faisant, sur ma gauche, une grande crique toute bleue vient d'apparaître. Serais-je déjà arrivé au port de la ville ? Je continue à marcher pour enfin arriver à un autre rond-point mais plus gros celui-là. Je viens de rejoindre la route nationale que j'avais quittée quelques heures auparavant. Vu la configuration des lieux, je crois que je viens de marcher deux fois plus longtemps que si j'étais resté sur la route nationale. Tout faux ! Mais Dieu que j'ai soif et que ma gourde se fait vide...

À partir de maintenant, je peux voir la ville au loin. Je suis presque arrivé. Après avoir traversé les obligatoires zones industrielles et commerciales, je parviens sur le parking d'une grande surface. Je vais y faire un tour car je suis dégoulinant de sueur. Dans les WC, je bois à m'en faire péter l'estomac et je prends une grosse pause, assis sur un banc d'une allée couverte et climatisée. Je sens que j'ai besoin de baisser la température de mon corps, ainsi que de reposer un peu mes pieds qui me lancent. Après quelques minutes, je me mets en quête de la vieille ville ou je devrais trouver un hôtel.

Je suis accueilli par de vieilles pierres et une rue commerciale bien achalandée. Très vite, je file à l'office de tourisme et je leur demande une brochure sur les hôtels du coin. J'en visite quelques-uns et finis par jeter mon dévolu sur un petit établissement avec une glycine imposante qui fait typique de la méditerranée. Je reprends une douche qui me fait un bien dingue après toute cette marche. Je viens en effet de parcourir près de vingt kilomètres sous une bonne cagnasse azurée !

J'avais compté que ce dernier jour fût celui d'un repos bien mérité mais très vite, je me suis dit qu'il serait encore plus satisfaisant de faire la route à pied. Car je n'ai pas oublié d'où je viens. J'ai posé le pied en Corse à l'Île Rousse et j'ai cheminé presque intégralement à pied depuis. Mis à part le tour en voiture entre Conca et Sainte-Lucie de Porto-Vecchio que j'ai compensé avec mon petit détour de la route nationale, je peux dire que j'ai traversé la Corse avec mes deux pieds. Et je n'en suis pas peu fier. Voilà l'idée qui m'a poussé à marcher encore aujourd'hui.

Mais maintenant, c'est l'heure du repos enfin mérité. Après une petite sieste, il est 17h quand je vais faire un tour dans la ville. Je ne prends le bateau que le lendemain soir, dans un peu plus de 24h. J'ai donc tout mon temps pour commencer à visiter la ville. Je ne vais pas vous faire un topo touristique sur le sujet. Il existe des guides bien mieux faits pour ça et ça n'a finalement rien à voir avec les chemins de la montagne Corse. Toutefois, au détour d'une ruelle de la forteresse de Porto-Vecchio, je surprends un chat, perché sur une borne de trottoir. Je l'appelle et il vient à moi. J'en profite pour le caresser affectueusement pendant de longues minutes. Lorsque je me lève pour partir, il me suit et je suis obligé de le chasser. Pourtant, je l'aurai bien emmené sous mon bras, ce dernier animal-totem de mon parcours en Corse...

Chapitre 20

La fin d'une traversée (Conclusion)

La suite de mes aventures a vraiment peu d'intérêt. J'ai dormi à l'hôtel, visité le port le lendemain, mangé dans un restaurant où il y avait un vieux corse qui débattait sa vie sans retenue et sans trop de politesse pour la tranquillité des autres clients. J'ai patienté sur les terrasses de plusieurs cafés en sirotant des cappuccinos avant de monter dans le bateau. J'ai pu admirer la magnifique baie de Porto-Vecchio et voir la ville s'évanouir dans le soleil couchant...

J'ai eu beaucoup de mal à dormir sur le bateau en raison de la présence de quelques connards de jeunes qui faisaient un boucan d'enfer et qui ne voulaient pas aller se coucher. Il leur manquait sans doute la fatigue que j'ai pu accumuler pendant cette randonnée pour avoir la politesse de me laisser un peu de répit. J'ai visité un peu Marseille et le vieux port avant de rattraper un train pour rentrer à Toulouse. Il n'y a là rien de bien intéressant à narrer.

Aussi suis-je arrivé à l'heure de la conclusion, à l'heure des bilans... Il faut que je refasse le point sur ce que j'étais venu chercher et sur ce que j'ai finalement trouvé.

J'étais venu chercher un moment de calme, de sérénité. Je l'ai rencontré à certains moments. En haut du Monte Corona par exemple. Cette petite journée en dehors du GR20 a été très bénéfique. Un peu plus tard, quand j'ai perdu ma montre, je me suis senti moins envahi par la pression de l'heure qui passe, par le soir qui arrive, par le comptage du nombre de kilomètres réalisés pendant

l'intervalle de temps, etc. Mais j'ai également connu des moments de stress intense, notamment lorsque je me suis retrouvé envahi par la brume, que je me suis perdu avant d'arriver au refuge ou encore lorsque je patientais pendant l'orage. Parfois, la situation a carrément dérapé : je me suis emporté et j'ai vraiment perdu mon calme. Après coup, je le regrette un peu car je n'avais pas de véritable raison de le faire. C'est uniquement la peur de l'avenir qui m'a incité à m'énerver. Je dois conclure que je suis loin d'être parvenu à l'état d'esprit que je vise en randonnée : celui de savoir se satisfaire de toutes les situations. Car après tout, la marche dans la Nature est une situation finalement très attrayante comparée à notre quotidien. Parfois, elle implique des contraintes qui sont toutes passagères. J'ai parfois eu du mal à le retenir dans le mauvais temps. Je n'ai pas forcément su tirer le positif des différents événements. C'est là-dessus que je dois encore et toujours travailler.

Toutefois, j'ai réellement fait preuve de rejet de la notion de course. Tous les matins, j'entendais des bruits de pas ou des paroles qui m'indiquaient que beaucoup de monde était en route pour le départ. Ça ne m'a jamais empêché de partir souvent dans les derniers. J'ai réellement réussi à ne pas me laisser entraîner, à ne pas suivre la masse, à rester maître de mes mouvements et de mes pulsions de départ. Dans mon périple, j'ai fait de nombreuses pauses dans des lieux où je me sentais bien. J'ai mis de côté mes envies basiques d'avancer le plus vite possible pour arriver le premier. Naturellement, j'ai plutôt tendance à suivre les gens et à vouloir les dépasser, les distancer. Je ne sais pas pourquoi. Mais cette fois, j'ai réussi à partir le dernier et à arriver le dernier. J'ai vraiment trouvé comment fabriquer mon propre rythme, en toute indépendance. C'est une première !

J'étais également venu chercher de beaux paysages et j'ai été vraiment bien servi. Encore faut-il prendre le temps de bien les contempler pour mieux les admirer et tenter de les comprendre. La petite anecdote de mon premier jour de marche avec ce vieux corse venu contempler la mer, près d'une chapelle a été une vraie révélation pour mon séjour sur l'île de beauté. C'est ce qui m'a vraiment permis d'être dans le bon état d'esprit par rapport aux paysages. Si j'avais fait comme d'habitude, j'aurais tracé ma route de manière assez rapide sans oser prendre le temps de me poser dans les endroits particuliers, sans oser sortir de ce chemin déjà tracé. Sur ce sujet des panoramas, la Corse est franchement bien lotie. J'ai pu en découvrir une grande variété en passant de la mer et de ses plages accueillantes à la montagne avec ses aiguilles rocheuses inhospitalières. Un autre point important sur les paysages c'est l'absence de marqueurs de présence humaine. En règle générale, les lieux vierges de traces ou d'activités humaines sont assez rares. Dans les Pyrénées, on trouve trace de chemins, d'alpages où paissent des moutons, de cabanes utilitaires, etc. La campagne des territoires plats est également souvent complète-

ment cultivée. Il n'y a guère que de rares lieux, comme dans les Cévennes, où la trace de l'homme recule face à l'avancée de la forêt et des buissons. En Corse, le GR20 a été tracé dans des endroits depuis longtemps peu anthropisés. La majorité des forêts que j'ai traversées n'étaient pas exploitées ce qui leur permettait d'offrir un visage typique, peu fréquent ailleurs. Le chemin en lui-même est forgé de toutes pièces vu son niveau d'encaissement. La Corse est donc un endroit où l'homme est peu présent et les paysages naturels sont finalement assez bien préservés. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir pris le temps de contempler ce territoire.

Autre sujet d'intérêt, la faune. Je n'étais pas vraiment venu en Corse pour rencontrer des animaux. Mais force est de constater qu'ils sont venus à moi. Après deux ou trois jours de marche, je me suis rendu compte que je rencontrais un animal sauvage ou non en privilégiant tous les jours. À partir de cet instant, j'ai développé plus d'attention pour ces rencontres et j'ai finalement constaté qu'elles avaient lieu tous les jours. Je n'aurai jamais imaginé avoir une relation privilégiée avec une petite araignée en haut du Cinto, exposé au soleil nu. Mais lorsqu'elle est apparue devant moi, il n'y avait aucun doute que ce fût l'animal marquant de ma journée. Puis sont venus les chocards, les chiens, les chats et autres mammifères en tout genre. Y compris le renard subtil avec qui j'ai vraiment partagé un moment de défi. Je ne m'attendais pas à faire de telles rencontres. Ce fut sans doute la surprise majeure de cette randonnée.

Un autre point d'intérêt, c'est que je n'ai pas eu à subir les frasques des petites morsures de certains insectes planqués. Je n'ai trouvé ni tiques, ni moustiques (en dehors du camping de Conca), ni taons, ni autres insectes suceurs de sang. Je me balade toujours avec une moustiquaire de tête afin de me protéger éventuellement de la bouche de ces insectes. Il est effectivement toujours gênant de manger avec des moustiques qui viennent vous piquer sur le visage. Mais cette fois, je n'ai pas eu à m'en servir. Et pourtant, j'ai rencontré beaucoup d'insectes, même en altitude. Mais aucun n'a daigné planter son rostre à travers ma peau. Même les fourmis m'ont épargné pendant ma sieste sur le Monte Corona. Je leur en suis très reconnaissant.

Je suis également venu chercher un peu d'isolement, moins de gens, moins d'humains, moins d'interactions. Si vous ne l'avez pas compris en lisant ce livre alors, vous devriez le relire avec un peu plus d'attention. J'ai quand même finalement eu pas mal de contacts et je n'ai jamais été isolé du monde sauf en de très rares occasions. Le GR20 est un peu comme une autoroute de la randonnée. Je suis parti un peu hors-saison mais j'ai quand même rencontré beaucoup de gens qui, comme moi, partaient parcourir les différentes étapes. Il y en avait pratiquement autant

qui venaient d'en face. Je n'ose imaginer ce que ça doit donner pendant la haute saison. Le nombre de places est sacrément limité dans les refuges et sur les aires de bivouac. Mais j'ai bien aimé ne pas venir à cette période de pointe. Dès que j'ai pris plus d'un jour de retard sur la foule partie le même jour que moi, tout a été mieux. J'avais vraiment moins de monde devant ou derrière moi. À partir du GR20 du sud, il y avait suffisamment d'espace entre tous les randonneurs pour que ceux-ci puissent nouer des relations un peu plus privilégiées. C'est ce qui s'est passé avec la bande de Chtimis et les autres randonneurs de la fin du parcours. J'étais libre de ne pas marcher avec eux (ce que j'ai fait) mais j'avais finalement toujours un peu de plaisir à les revoir le soir. Ce contact ténu, limité était sans doute le mieux que je pouvais offrir à ces gens.

Jamais je n'ai eu de sentiment de solitude, même lorsque j'étais perdu dans le brouillard. Je n'ai jamais réclamé la venue de quelqu'un, de parler avec d'autres. Contrairement à ma randonnée dans les Pyrénées où j'avais sans cesse besoin d'être rassuré par la parole des autres. Serais-je sur le chemin de la sagesse ? Dans tous les cas, je crois que j'avais besoin d'éprouver ce sentiment d'isolement. Car il est très difficile pour un être humain civilisé de ne pas inter-agir avec ses semblables. La vie de tous les jours implique de rencontrer des gens, ne serait-ce que par leur présence. Dans la montagne corse, j'ai eu le luxe d'avoir le sentiment d'être loin de tout, de n'avoir personne dans les parages. Cela développe de nouveaux repères. On fait alors attention à d'autres éléments : au paysage, à la flore et à la faune, à la météo, à son corps, à son esprit. J'y ai pris goût et il ne m'a pas été facile de revenir dans le monde réel où l'on est souvent obligé d'inter-agir à minima avec les autres.

Maintenant, je dois avouer que la météo a aussi pris une tournure moyenne, notamment sur la partie sud du GR20. J'ai quasiment eu une semaine de mauvais temps sur les un peu plus de deux semaines en Corse. Cela m'a sérieusement marqué. J'avais déjà fait des expériences de pluie et de mauvais temps en montagne et je croyais sincèrement que j'avais bien travaillé sur moi-même pour éviter de sombrer lors de ces événements. Mais force est de constater que j'ai encore du boulot devant moi avant de maîtriser la résistance à la pluie et aux climats peu cléments. Naturellement, c'est quelque-chose de difficile. Nous n'avons plus vraiment l'habitude de travailler dehors, sous la pluie battante. Le parapluie nous abrite pendant les quelques minutes où nous devons mettre le nez dehors en cas de mauvais temps. Mais en pleine Nature, c'est très différent. Les abris sont loin d'être satisfaisants et, en dehors de se promener avec un équipement étanche, on finit toujours par être mouillé ce qui est désagréable et consommateur de calories tout en perturbant le moral. J'ai eu beau m'entraîner et me dire que ce n'était pas grand-chose

à supporter, j'ai tenu jusqu'à une certaine limite. Je crois qu'on ne peut soigner ce problème que par l'habitude. Il n'y a que lorsque je fais de la randonnée en montagne que je construis une expérience essentiellement psychologique pour dépasser les aléas climatiques. Comme le reste de l'année, je suis bien au chaud, je crois que ce n'est pas demain la veille que je saurais traverser trois jours de pluie continue. Mais au moins, je le sais et ça ne peut que m'aider à progresser.

J'ai beaucoup apprécié les petites sorties annexes que j'ai programmées. Cela m'a permis de profiter de la montagne d'une manière différente. J'avais à chaque fois l'impression de sortir de l'autoroute du GR20 pour trouver quelque-chose de plus sauvage, de moins fréquenté où je pouvais me consacrer davantage à la contemplation. Ma première sortie, sur le Monte Corona a été un moment important car elle m'a permis de retrouver un peu de confiance en moi, de prendre un peu de bon temps et, finalement assez tôt dans le parcours du GR20, de me sortir de la pression de la course. La sortie du Monte Cinto valait son pesant de cacahuètes. D'abord pour la très grande variété de paysages que j'ai pu observer et ressentir par l'effort. Ensuite parce que j'ai eu la sensation d'être monté sur le toit de la Corse ce qui n'est pas sans mal et je n'en suis pas peu fier, pour moi-même. C'est loin d'être un exploit mais j'ai bien aimé ce moment. Enfin, il y a eu le Monte Rotondo. Certes, je n'ai pas consacré une journée entière à le gravir mais son ascension s'est révélée très stressante pour moi. J'ai pu finalement gérer cette angoisse et revenir sans encombres au refuge. De plus, c'était la première et seule fois où je suis parti sans mon sac à dos, en mode ultra-léger. Pour mes prochaines randonnées au long cours, je crois que des étapes-pauses du même style s'imposent. Elles permettent de mieux se familiariser avec des lieux importants et de moins se considérer comme un être de passage. C'est très appréciable.

Enfin, j'étais venu chercher un peu de remise en forme physique et je l'ai bien trouvée. Dans certains efforts, j'ai mis à mal mon corps. D'abord lorsque je me suis retrouvé à faire de la varappe et que je me suis un peu écorché les mains, les jambes ou les épaules. Je n'en parle pas beaucoup dans les différents chapitres car c'est un sujet qui ne m'a pas perturbé plus que ça. Mais après quelques jours, j'avais quelques croûtes. Ce qui m'a également frappé c'est de ressentir l'effort, celui avec un grand E. Dans certaines situations, j'ai dû faire une pause pour empêcher mon cœur d'éclater en mille morceaux tant je n'arrivais pas à retrouver mon souffle. C'est ce qui m'est arrivé au début de la descente du Cinto. Je devais escalader de grands blocs de pierre et j'ai mis beaucoup de temps à les franchir car j'avais l'impression de ne plus avancer du tout. C'est un des moments où je me suis retrouvé avec une grande fatigue. C'est probablement un signe de l'âge ! Il va maintenant me falloir gérer un peu mieux les temps de déplacement plus

longs pour respecter mon corps qui n'a plus la fraîcheur de ses vingt ans (j'en ai actuellement trente-cinq). Mais, à l'inverse de beaucoup, je ne vais pas regretter l'âge où je pouvais bondir comme un cabri sur n'importe quel chemin. Car ce que je recherche avant tout, c'est la maîtrise de ma course. Rien ne me sert de courir si cela m'oblige à suivre la foule, à respecter des contraintes horaires et surtout, à ne pas profiter des paysages, de la vue, de la rencontre avec les animaux, etc. Avec l'âge vient sans doute l'éloge de la lenteur.

Enfin, je suis rentré vivant, en pleine forme et avec le sentiment d'un grand accomplissement sur moi-même. C'est bien le principal ! Pour terminer, je dédie ces quelques lignes aux milliers de lézards que j'ai dérangé alors qu'ils étaient en train de se réchauffer sur les pierres du chemin de la montagne corse. . .

Liste de mon équipement

Pour s'abriter et dormir :

- Abri toile simple + sac + sac de sardines (800 g)
- Matelas gonflable léger (350g)
- Sac de couchage en rembourrage synthétique.
- 2 boules Quiès.

Se vêtir :

- Chaussettes de rechange (2 paires) : bien utile lorsqu'on laisse traîner son sac dans l'eau ou lorsqu'il pleut.
- Slips x2 : la lessive permet facilement de tourner avec seulement 3 slips. Les slips, c'est plus léger que les caleçons!
- Doudoune sans manche en duvet : protection contre le froid.
- Poncho en nylon imperméable : je m'en suis servi comme tapis de sol tous les jours pour y fourrer mon matelas.
- Chapeau de soleil : il s'est révélé vite moins efficace que le cheich.
- Collants de fille : léger et chaud, j'ai dû les utiliser pour dormir certaines nuits.
- Pantalon imper-respirant.
- Veste imper-respirante : contre la pluie et pour minimiser la transpiration.

Sur moi :

- Polaire : incontournable en randonnée pour se protéger contre le froid.
- T-Shirt mérinos : mon T-Shirt de tous les jours, lavé seulement deux fois sur le parcours!
- Short en coton épais : Résistant mais a fait son temps.
- Chaussettes légères : très résistantes, pas d'ampoules, sèchent très vite.
- Chaussures de trail : résistantes, légères, pas d'ampoules mais moins étanches.
- Bâtons de randonnée : indispensables pour monter la tente et pour marcher avec un sac lourd.
- Chèche : le carré de tissu à tout faire : couvre-chef, serviette éponge, couverture pour les jambes.

- Une montre : vite perdue, elle ne m'a servi à rien sinon à me faire courir... pas de regrets!

Faire la cuisine :

- 2 briquets mini : légers et solides.
- Popote en titane de 350ml : permet de chauffer les aliments et dispose d'un couvercle percé pour faire office de passoire.
- Réchaud à alcool Do-It-Yourself en aluminium : un réchaud fabriqué avec une canette en aluminium.
- Bouteille d'alcool à brûler reconditionnée : bouteille en plastique résistant pour transporter de l'alcool à brûler.
- Fourchette en plastique : léger mais indispensable.
- "Mug" en plastique reconditionné : c'est une boîte de nouilles chinoise qui résiste à l'eau bouillante, idéal pour boire du thé et de la soupe.

Boire :

- Poche à eau de 4L : permet de conserver un bon volume d'eau et éventuellement, de se laver lorsqu'il n'y a pas de douches.
- Bouteille d'eau en plastique : mieux qu'une gourde car très léger.
- Pastilles chlorées : pour décontaminer l'eau. Je ne m'en suis pas servi le long du GR.

Se laver :

- Savon de Marseille : dans une boîte pour le protéger. Permet de faire la lessive aussi.
- Brosse à dents (avec le manche)
- Dentifrice (tube échantillon) : ce tube est plus petit que les gros du commerce et était amplement suffisant.
- Rasoir (avec le manche) : les rasoirs jetables sont très légers.

Trousse médicale :

- crème solaire : indispensable les premiers jours.
- pansements :
- désinfectant alcool
- aspirine en mini-tubes
- Stéri-strip
- pansements anti-ampoules.
- Coupe-ongles.
- Pince à épiler.
- Pince arrache-tiques
- Peigne léger.
- Couverture de survie.
- Aiguille+fil

Divers :

- Moustiquaire de tête : je ne l'ai pas utilisé mais comme elle pèse 30g.
- Mini-lampe de poche rechargeable : mini lampe à Leds, solaire à recharge par dynamo. Très lumineuse pour un encombrement ultra-réduit.
- Cartes au 25000ème : imprimée en recto-verso sur des A3.
- Porte-cartes : une simple pochette plastique d'écolier qui permet de protéger la carte du jour.
- Boussole
- PQ : pas pris en quantité suffisante...
- Ficelle en nylon : utile pour tendre l'abri et refaire des lacets.
- Sac à dos : il faut bien ça pour transporter tout cet attirail.

Liste des menus

Pour le petit déjeuner :

- Palets bretons
- Lait en poudre
- Thé noir
- Céréales pour le petit-déjeuner
- Barre chocolatée avec céréale

Pour le déjeuner :

- Cacahuètes
- Saucisson sec
- Barre chocolatée avec céréales
- Palets bretons
- Thé noir

Pour le repas du soir :

- Soupe déshydratée
- Croutons
- Cacahuètes
- Céréales précuites
- Fromage
- Carreaux de chocolat

Licences et droits du lecteur

Ce texte est publié sous licence Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported. L'objectif retenu est celui du respect de l'Art Libre.

A l'instar du logiciel libre qui m'est si cher, ma production de textes sera publiée dans des modes qui respectent cet état d'esprit de partage et de don. Ainsi, j'ai également pris soin de n'employer que des produits libres pour composer cet ouvrage.

Il a donc été rédigé avec le logiciel libre Emacs au format Tex. Il a été compilé avec le logiciel libre LaTeX pour produire un document au format PDF. La version au format ePub a été produite avec le logiciel pandoc. Le format Mobi a été généré par le logiciel Calibre.

L'image de titre est sous licence créative commons "by". Elle a été conçue par l'utilisateur Amanda44 et elle est disponible à l'URL suivante :

`https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Pass_of_old_road_between_Mt_Corona_and_Mt_Padro.jpg`

Table des matières